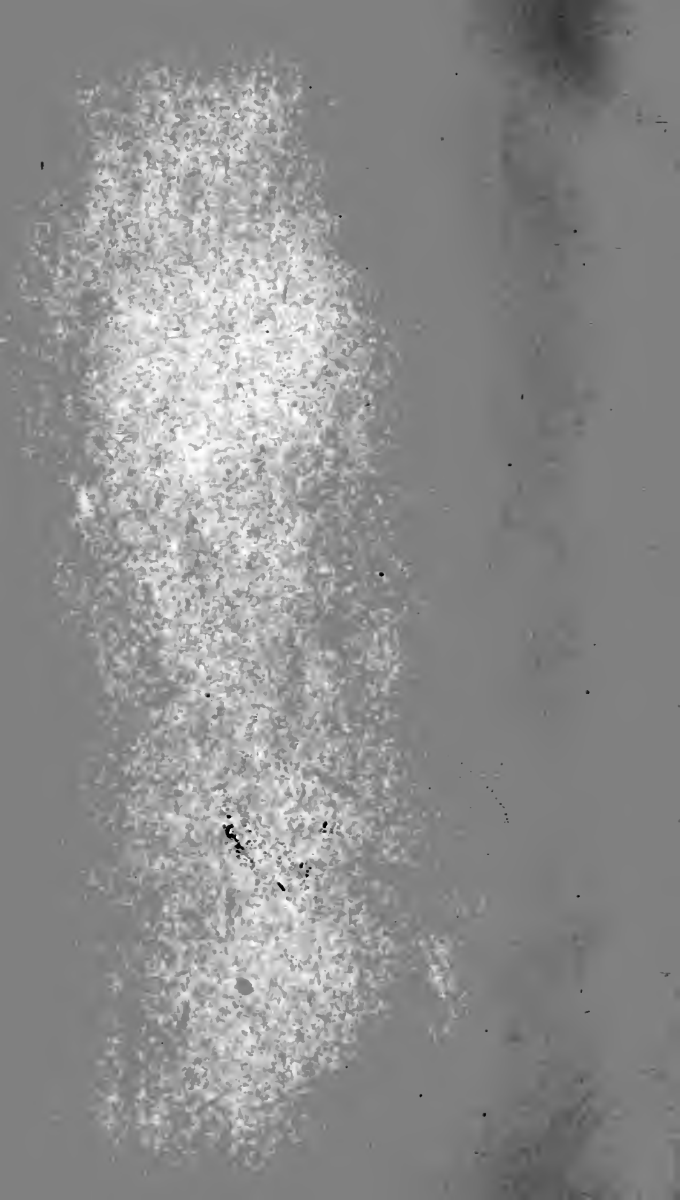
BIBLIOTECA



SERMONS

DU PÈRE

BRYDAYNE.

—

TOME VI.

BIBLIOTHECA
C. SS. R.
ad Ste. Annæ,
MARIANOPOLI.

SERMONS

DU PÈRE

BRYDAYNE,

MISSIONNAIRE ROYAL,

PUBLIÉS SUR LES MANUSCRITS AUTOGRAPHES.

QUATRIÈME ÉDITION.

—

TOME SIXIÈME.

BRUXELLES,

IMPRIMERIE DE M. VANDERBORGHT, LIBRAIRE,
MARCHÉ-AUX-POULETS, N° 26.

—

1846

AVIS DE L'ÉDITEUR

POUR LA SECONDE ÉDITION EN SEPT VOLUMES.

(1827.)

Quand nous fîmes paraître, il y a quatre ans, la première édition des *Sermons du Père* Brydayne, en cinq volumes, nous avions tout lieu de croire qu'il n'existait plus d'autres Manuscrits du saint Missionnaire, que ceux dont nous rendions compte. Heureusement il s'en trouvait encore plusieurs autres, également *autographes,* chez quelques personnes qui ne présumaient pas qu'on pût jamais en tirer parti, et qui cependant, en mémoire de leur Auteur, les conservaient avec respect, comme de précieuses reliques. Ces personnes, voyant avec quel bonheur les premiers Manuscrits avaient été mis en ordre et l'accueil favorable qu'avait reçu leur publication, s'empressèrent de nous céder généreusement ces Manuscrits inédits, afin que nous les publiassions de même que les précédents. Nous n'avons rien négligé pour nous acquitter convenablement de cette nouvelle tâche, au moins aussi difficile que la première.

Voici la liste des Sermons et Fragments du Père

Brydayne dont nous avons enrichi cette seconde édition :

DISCOURS ENTIERS.

Sur le *Salut;* — la *Mort;* — le *Jugement général : Triomphe des Justes..... et Damnation des Pécheurs;* — la *Charité envers le prochain : Le Précepte.. et la Pratique;* — le *Pardon des ennemis;* — la *Parole de Dieu;* — la *Connaissance de Jésus-Christ;* — la *Passion;* — la *Résurrection,* etc., etc.

FRAGMENTS.

Sur l'*Enfer;* — le *Péché des Chrétiens;* — le *Petit nombre des Élus;* — l'*Établissement de la Religion;* — le *Scandale,* etc., etc.

Ces Fragments servent à compléter cinq autres Discours que nous n'avions d'abord donnés qu'avec de très-grandes lacunes.

Un tel surcroît de matériaux a nécessité une augmentation de deux volumes. Cette seconde Édition est donc en sept volumes. Sur quoi nous ferons observer que, n'ayant pas cru devoir intercaler les nouveaux Discours parmi les anciens, ni réunir les nouveaux Fragments avec ceux que nous avions déjà publiés sur les mêmes sujets, les cinq premiers volumes de cette seconde édition sont absolument conformes aux cinq dont la première édition se compose; et que les deux derniers volumes (le VI^e^ et le VII^e^), contenant tous les nouveaux Discours et Fragments dont nous venons de parler, serviront à la première ou à la seconde édition indistinctement. Quand même la justice n'eût pas exigé de nous cet arrangement, la délicatesse nous

en aurait fait un devoir. Il ne fallait pas qu'on pût en aucune manière nous soupçonner d'avoir donné une première édition, dans le but d'en rendre les exemplaires comme inutiles, en en faisant bientôt paraître une seconde considérablement augmentée.

Le mérite de ces nouveaux Sermons n'est pas inférieur à celui des premiers. Que de sentiments! que d'images! que d'âme! que de mouvements! que de traits sublimes! Toujours même fécondité dans les plans, même abondance dans les détails, même onction dans le style. On y trouve toujours surtout la même simplicité apostolique, cette simplicité sans bassesse, qui fait, comme le Père Brydayne le disait lui-même, toute la force et en quelque sorte toute la dignité de la parole de Dieu.

Nous ne dirons qu'un mot de leur authenticité : on n'en peut douter à la seule inspection des Manuscrits originaux que nous possédons, et que nous sommes toujours prêts à montrer à qui que ce soit. Leur style d'ailleurs a dû suffire pour convaincre les gens habiles. Aussi pensons-nous qu'il n'existe plus de prévention à ce sujet.

SERMON

SUR LE SALUT (1).

Salva animam tuam.
Sauvez votre âme. Gen. XIX. 17.

Oui, mes frères, sauvez votre âme, cette âme si chère, si noble, si précieuse, dont vous avez dû connaître toute l'excellence et la dignité dans le dernier discours que j'ai eu l'honneur de vous faire. Est-il rien, en effet, qui soit plus digne de votre amour, de votre estime, de votre zèle, de tous vos soins? Quoi de plus grand, de plus divin que cette âme, si vous la considérez par rapport à son origine! Elle est comme sortie du sein de Dieu même. Dieu, dit saint Grégoire, ne l'a pas tirée du néant par une voix d'empire, comme les autres créatures, ni du limon de la terre, comme nos corps grossiers et terrestres : non, c'est par un amoureux soupir qu'il l'a tirée de son fonds et comme de sa propre substance : *Non per vocem jussionis factus est, sed respiratione creatus.* Quoi de plus noble que cette âme, si vous la considérez par rapport à sa nature! C'est une substance spirituelle, invisible, immortelle, que le souverain Créateur a formée, non pas pour être une faible trace de son pouvoir, comme

(1) Voyez au tome premier, pages 34 et suivantes, des Fragments d'un autre Discours sur le même sujet.

sont les créatures sans raison, mais pour être une image parfaite et une vive expression de ses perfections et de ses grandeurs. Quoi de plus précieux que cette âme, si vous la considérez par rapport au prix qui a été donné pour sa rançon! Elle a couté tous les travaux, tout le sang, et la vie même d'un Dieu. Cette âme s'étant perdue, dit saint Paul, il n'y avait ni boucs, ni taureaux, ni holocaustes, ni sacrifices qui pussent réparer sa perte : il fallait tout le sang de Jésus-Christ pour la racheter de l'enfer qu'elle avait mérité. Quoi de plus auguste et de plus magnifique que la fin pour laquelle cette âme est destinée! Elle ne prétend rien moins que de voir un jour son Créateur et son Dieu dans le ciel, que de le glorifier, que de le posséder, que d'entrer dans sa joie, que de s'unir intimement à lui pendant toute l'éternité. Enfin, quoi de plus heureux que cette âme, si vous la considérez par rapport à tout ce qu'un Dieu a fait, soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre de la grâce, pour la sauver! Ah! chrétiens, quelle estime ne devez-vous pas faire vous-même de cette âme? et quel soin n'êtes-vous pas obligé d'en prendre pour la rendre éternellement heureuse?

Or, c'est cette obligation si importante que vous avez de travailler au salut de votre âme, que j'ai dessein de vous faire bien sentir. C'est ici tout le fond et la base de cet entretien ; écoutez-moi bien, mes frères, puisqu'il est si fort de votre intérêt d'être ici attentifs. Obligation pressante, obligation continuelle, obligation difficile, obligation unique, obligation personnelle, obligation indispensable ; quel fonds inépuisable

de morale et d'instruction pour nous! vous le verrez dans mon premier point. Mais ajoutons aussi : obligation la plus étrangement négligée; et quel juste sujet de honte et de confusion pour tant de chrétiens qui négligent une obligation si importante! c'est ce que nous examinerons dans le second, après que nous aurons demandé les lumières de l'Esprit-Saint par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Obligation pressante, mes frères, que celle que vous avez de travailler à votre salut. C'est dès aujourd'hui, c'est dès ce moment que vous devez mettre la main à l'œuvre. Différer, remettre à un autre temps de travailler au salut de votre âme, c'est courir évidemment le risque de n'y travailler jamais et de vous perdre sans ressource. Pourquoi cela? deux réflexions toutes simples vont vous le démontrer : la première est que le temps est court, et la deuxième, que l'ouvrage du salut est long.

Le temps est court, mes frères, et je ne crois pas qu'il y en ait aucun parmi vous qui veuille contester cette vérité. En effet, qu'est-ce que la vie de l'homme? Hélas! ce n'est qu'un souffle, dit le saint homme Job, et comme une image qui passe et une nuée qui se dissipe. L'homme vit très-peu de temps, ajoute-t-il, ses jours sont courts et remplis de misères; il naît comme une fleur qui n'est pas plus tôt éclose, qu'elle est foulée aux pieds. Il fuit comme l'ombre; à peine le voit-on paraître sur la terre, qu'il s'évanouit comme un fantôme et un songe.... Mais si vous ne voulez pas,

mes frères, vous en tenir au témoignage des Saints, qui vous déclarent expressément que le temps est court, croyez-en du moins à votre propre expérience. Que sont devenues, je vous le demande, toutes ces années qui se sont écoulées depuis votre naissance? Quelle idée avez-vous de leur durée? Ne s'effacent-elles pas de votre mémoire plus promptement qu'elles ne s'y sont présentées? Ah! si ces premières années vous paraissent si courtes, celles que vous vous promettez de vivre encore, et que peut-être vous ne verrez pas, seront-elles d'une longueur plus durable? Combien de jeunes gens que vous avez vus, que vous avez connus, avec qui vous avez peut-être étroitement vécu, qui se flattaient de la vie la plus longue et la plus heureuse, et dont les jours ont été retranchés plus vite, pour me servir de l'expression de l'Écriture, qu'un tisserant ne coupe le fil de sa toile? Je les ai vus, dit le Prophète, je n'ai fait que passer, je suis revenu sur mes pas, je les ai cherchés, et je ne les ai pas trouvés : *Quæsivi eum, et non est inventus locus ejus* (1). Ah! détrompez-vous donc, mes frères, rien de plus court ni de plus frivole que la vie de l'homme. Mais si le temps qui est destiné au salut, nous dit saint Paul, est si court, avec quel empressement et quelle ardeur ne devez-vous pas profiter de tous les moments que Dieu vous donne pour y travailler : *Ergò dum tempus habemus, operemur bonum* (2); surtout si vous comparez, conclut cet Apôtre, à la brièveté du temps qui vous reste, la longueur de l'ouvrage

(1) Psal. xxxvi. 36. — (2) Galat. vi. 10.

qui est à faire! Que de péchés à expier! que de mauvaises habitudes à déraciner! que de vertus à acquérir! car c'est en quoi consiste, à proprement parler, tout l'ouvrage du salut, toute la sanctification de votre âme. 1° Que de péchés à expier! Jetez, jetez les yeux, pécheurs, sur cette vie toute consommée dans l'oubli de Dieu; parcourez toutes ces années de dissipation et d'égarement, rappelez toutes ces différentes espèces de prévarication et de crimes dont vous vous êtes rendus coupables : impuretés, colères, inimitiés, médisances, injustices, que sais-je! toute votre vie n'a-t-elle pas été une chaîne continuelle de péchés? Voilà cependant, mes frères, à quoi il faut nécessairement proportionner votre pénitence, si vous voulez opérer votre salut éternel, puisque ce n'est, dit saint Grégoire, qu'en accumulant les réparations, qu'on peut expier des péchés accumulés. Or, comment un aussi petit espace de temps que celui qui vous reste suffira-t-il à cette exacte compensation, si vous ne vous pressez pas de réparer un si grand nombre de péchés par la promptitude de votre pénitence et la ferveur de votre repentir. 2° Que de mauvaises habitudes à déraciner! Car enfin, de quoi s'agit-il encore pour votre salut? Il ne s'agit de rien moins que de changer de pensées, de désirs, d'affections, de penchants, de conduite; que de réformer votre cœur, que de le refondre, le renouveler; que d'en arracher cette quantité de vices et de mauvaises inclinations qui s'y sont enracinées depuis tant d'années. Ah! la peine extrême que vous éprouvez à vous en délivrer, malgré les belles résolutions que vous prenez tous les jours de

vous en corriger, ne suffit-elle pas pour vous prouver que la plus longue vie n'a, pour ainsi dire, aucune proportion avec un si pénible travail, et qu'infailliblement vous n'en viendrez jamais à bout, si vous ne faites toutes vos diligences. 3° Que de vertus à acquérir! l'humilité, la patience, la chasteté, la tempérance, la charité! Qui doute que toutes ces vertus qui vous manquent ne vous soient encore absolument nécessaires pour l'œuvre de votre salut! Or quels longs, quels généreux efforts ne faudra-t-il pas que vous fassiez pour planter dans votre âme des vertus qui vous sont si peu connues? Comment toutes ces vertus s'enracineront solidement dans un si mauvais fonds, si avec un temps aussi court que celui que vous avez vous ne pressez l'ouvrage? Combien donc, (car telle est la conséquence où je voulais vous amener,) combien donc ne devez-vous pas vous hâter de travailler à votre salut, puisqu'il faut que vous finissiez en si peu de temps un travail d'une si longue haleine? *Ergò dum tempus habemus, operemur bonum.*

Je dis, d'une si longue haleine; car enfin, l'obligaque vous avez de travailler au salut de votre âme, mes frères, n'est pas une obligation de quelques jours seulement, ni même de quelques années, mais c'est une obligation qui s'étend généralement à tous les jours de la vie, Dieu ne vous ayant mis au monde que pour cela. C'est à vous incontestablement qu'il a dit ce que ce roi dont il est parlé dans l'Évangile disait à ses serviteurs avant que de les quitter : Voilà, mes enfants, dix marcs d'argent que je vous confie; faites-les valoir jusqu'à ce que je vienne : *Negotiamini dum*

venio (1). C'est ainsi, dis-je, que JÉSUS-CHRIST, avant que d'aller prendre possession de son céleste royaume, vous a laissé à tous, en se séparant de nous, les fonds et les moyens nécessaires pour négocier sur la terre en son absence, et qu'il vous a dit : Voilà votre âme, chrétiens, voilà votre éternité, votre salut; c'est l'affaire essentielle dont je vous charge jusqu'à mon retour : ma grâce, ma divine parole, mes sacrements, rien ne vous manquera pour pouvoir y réussir. Ah! travaillez donc sans jamais vous lasser; trafiquez, négociez, mettez tout à profit jusqu'à ce que je vienne vous faire rendre compte du dépôt que je vous aurai mis entre les mains : *Negotiamini dum venio.* Or, que s'ensuit-il de cette parabole, mes frères? sinon que l'affaire du salut est bien l'affaire de tous les temps; que vous devez par conséquent vous y appliquer sans relâche dans tous les âges de la vie.

Vous devez y travailler dans le jeune âge : *Negotiamini dum venio.* Oui, jeunes gens, c'est au salut de votre âme, et uniquement à ce salut, que vous devez consacrer ces précieuses prémices de votre vie, cette aimable jeunesse, cet âge si tendre, si pur et si propre pour la vertu; ces années de candeur, de pudeur, de modestie, d'innocence, dont Dieu et si jaloux, qu'il vous demande en des termes si touchants presque dans toutes les pages des livres saints, que vous ne pouvez lui refuser sans crime ni sans vous exposer aux derniers malheurs. Enfants des hommes, s'écrie le Prophète; ah! si vous compreniez combien il vous est utile de porter de bonne heure le joug du Seigneur,

(1) Luc. XIX. 13.

et de pratiquer la vertu dès la plus tendre jeunesse, avec quelle ardeur ne ménageriez-vous pas tous les moments d'un âge si précieux pour le salut. Car, n'en doutez pas, mon fils, vous dit le Sage, tel que vous aurez été dans vos premières années, tel, sans contredit, vous vous trouverez dans vos vieux jours. Et de là comprenez, mes enfants, de quelle conséquence il est pour vous de ne vous occuper présentement que de votre salut, puisque c'est de ce commencement de votre vie que dépend, pour ainsi dire, toute votre éternité.

Ce n'est pas assez, vous devez encore y travailler dans la force de l'âge : *Negotiamini dum venio.* Je sais, mes frères, que vous ne manquerez pas de m'alléguer ici des soucis domestiques, un accablement d'affaires, une continuité d'occupations toutes plus pénibles, qui ne vous permettent pas de penser à autre chose, ni de vous occuper d'autres soins. Mais ne devez-vous pas savoir aussi vous-mêmes, qu'il faut chercher, en premier lieu, le royaume de Dieu et sa justice? que vous n'avez point d'affaire, à proprement parler, si ce n'est le soin de votre salut; et que toutes vos autres affaires ne peuvent réussir qu'autant qu'elles lui seront subordonnées et que vous les rapporterez à cette unique fin? Non, non, vous dit le prophète Osée, tant que vous négligerez votre salut pour remplir vos maisons d'honneurs et de biens, hélas! pauvres aveugles, vous ne semerez que du vent, et vous ne recueillerez que des tempêtes : *Ventum seminabunt, et turbinem metent* (1).

(1) Osée. VIII. 7.

Enfin vous devez encore travailler à votre salut sur le déclin de l'âge, et jusques dans l'extrême vieillesse : *Negotiamini dum venio.* Et certes, mes frères, c'est ici l'âge de penser à son salut, ou de renoncer pour jamais à y penser; car enfin, si alors on ne pense pas à son salut, où peut-on porter ses vues? Quel peut être l'objet des désirs d'un vieux mondain, d'un vieux pécheur, qui voit que le monde lui échappe, et que tout est près de finir pour lui? A quoi peut-il donc penser, dans ces derniers jours de sa vie, si ce n'est de se voir bientôt enveloppé dans les horreurs de son éternité? Ah! mon cher frère, l'entendez-vous, ô vous qui, courbé et accablé sous le poids des années, vous trouvez presque déjà réduit aux portes du tombeau? Le comprenez-vous bien? il se fait tard pour vous; votre vie s'est déjà presque toute écoulée; le jour s'avance, la nuit vient; la mort, l'éternité s'approche; encore un peu de temps, encore un reste de lumière qui brille devant vous pour éclairer vos pas. O quel comble de désespoir, si cette effroyable nuit de l'éternité, où il n'est plus permis de travailler au salut, vient à vous surprendre! *Adhuc modicum, lumen in vobis est. Ambulate dum lucem habetis, ut non vos tenebræ comprehendant* (1).

Et ne me dites point ici que vous êtes trop âgé, et qu'il n'est plus temps de penser à votre salut; puisque, quand vous seriez encore plus âgé, quand vous auriez vieilli dans toutes sortes de crimes, non-seulement Dieu est prêt à vous pardonner, mais vous pou-

(1) Joan. XII. 35.

vez même, dans le peu de temps qui vous reste à vivre, parvenir au même degré de gloire que d'autres qui auraient toujours vécu dans l'innocence. Non, mes frères, il n'est jamais trop tard pour se convertir; il n'est point d'âge si avancé, où l'on ne puisse se donner au Seigneur, ni d'heure du jour, fût-ce la dernière, où l'on ne soit invité au travail, pour avoir part, comme ceux qui y ont été appelés les premiers, au paiement et au salaire. Les ouvriers de l'Évangile, qui furent invités au travail à la dernière heure du jour, ne reçurent-ils pas le même paiement et le même salaire que ceux qui s'y rendirent à la première? Vous devez donc travailler à votre salut, mes frères, dans tous les âges de la vie, et jusqu'à l'instant même de votre mort. Et malheur à vous, vous dit Jésus-Christ, si après avoir mis la main à la charrue, c'est-à-dire, à l'œuvre de votre salut, vous êtes assez infidèle pour regarder derrière vous; parce qu'enfin, si c'est dans ce malheureux moment où vous aurez cessé de travailler, que le Fils de l'homme vienne vous demander compte de votre travail, où en êtes-vous, serviteur lâche et paresseux, où en êtes-vous? Hélas! dès lors vous n'êtes plus propre pour le royaume de Dieu, et vous ne devez plus vous attendre qu'à être jeté dans les ténèbres extérieures. Comme vous le voyez, mes frères, l'obligation où vous êtes de vaquer à l'importante affaire de votre salut, est telle, que rien ne peut vous dispenser d'y travailler un seul moment, sans risquer de la perdre pour l'éternité; et cela, quelque difficile que puisse vous paraître cette obligation, et qu'elle le soit en effet.

3° Car il ne faut pas vous le déguiser, mes frères, l'affaire du salut est difficile. Vous le dites, vous le sentez, vous l'éprouvez vous-mêmes tous les jours, et Jésus-Christ même n'a eu garde de nous le cacher dans l'Évangile, puisque nous voyons, au contraire, qu'il s'explique sans aucun ménagement sur cette vérité, et qu'il nous déclare tout d'un coup, et nous répète plusieurs fois, que c'est une affaire qui demande les plus grands efforts et les plus longues violences. En effet, s'il parle de la voie du salut, il ne se contente pas de dire tout simplement qu'elle est étroite; mais par une exclamation qui marque dans ce Dieu-homme une espèce d'étonnement, il s'écrie : O mes Apôtres, mes enfants, que cette voie est étroite, et qu'il faut de terribles efforts pour y entrer ! S'il veut faire comprendre aux grands du monde, aux heureux du siècle, combien il leur est difficile de faire leur salut au milieu de leur abondance et de leurs plaisirs, ne leur dit-il pas qu'il est plus aisé qu'un chameau passe par le trou d'une aiguille, qu'il ne l'est qu'un riche entre dans le royaume des cieux? Mais de combien de figures et d'images frappantes ne se sert-il pas encore presque dans tous les textes de l'Évangile, pour nous faire sentir toutes les difficultés de ce salut? Tantôt c'est un festin magnifique auquel le Sauveur invite tout le monde : mais il faut tout quitter pour s'y trouver; il n'y a ni affaire, ni plaisir, ni bienséance, ni devoir qui puissent servir d'excuse légitime. Tantôt c'est une guerre où il s'agit de la conquête d'un royaume éternel et d'une couronne immortelle : mais pour cela combien de combats à livrer, combien d'as-

sauts à donner, combien d'attaques à soutenir? quelle ardeur et quel courage ne nous sont-ils pas nécessaires contre les artifices malins et les efforts violents d'une foule d'ennemis puissants et rusés qu'il faut toujours vaincre? Tantôt enfin il nous fait envisager ce salut comme une vigne choisie, mais où le Père de famille ne veut pas des ouvriers oisifs; comme un somptueux édifice, mais qui coûte des frais immenses à bâtir; comme un trésor caché, mais qu'on ne trouve qu'à force de remuer la terre et de creuser; comme une pierre précieuse, mais qu'on n'achète et qu'on n'acquiert qu'en se défaisant de tout le reste, et qu'en vendant tous ses biens; comme un riche salaire, mais qu'on ne reçoit que le soir, et qu'après avoir porté tout le jour le poids du travail et de la chaleur; enfin, comme une ample récompense, comme une récompense vaste, étendue, magnifique, infinie, éternelle, mais qu'on ne saurait mériter que par une pureté d'âme et une innocence de mœurs exempte des moindres taches, que par une pénitence austère et ennemie de toutes les commodités et de tous les plaisirs de la vie, et que par une constante persévérance dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Car voilà, mes frères, le précis des enseignements que Jésus-Christ, notre guide et notre maître, nous a tracés dans l'Évangile, pour nous montrer la voie du salut; voilà le chemin qu'il nous a ouvert, la voie dans laquelle nous devons entrer et marcher nous-mêmes; voilà le chemin du Ciel. Discourez, raisonnez, réfléchissez, cherchez tant que vous voudrez des adoucissements aux vérités austères de l'Évangile, encore une

fois, c'est là l'unique chemin du Ciel; il n'y en a point d'autre, et jamais il n'y en aura d'autre. En vain vous écrierez-vous ici : Eh! Seigneur, qui sera donc sauvé? car je vous avouerai que pour moi je n'en sais rien; tout ce que je sais, c'est qu'il y en aura bien peu. Je vous répondrai cependant, avec Jésus-Christ, que ce qui est impossible à l'égard des hommes, n'est pas impossible à l'égard de Dieu; je vous répondrai, que ce sera ceux qui, par une volonté ferme et inébranlable, aidée de la grâce, se seront fortement déterminés à pratiquer toutes les œuvres du salut, quelque difficiles qu'elles puissent paraître. Je dis, quelque difficiles qu'elles puissent paraître; car je dois vous faire remarquer ici, pour votre instruction et votre consolation, que la voie du salut, toute difficile et tout épineuse qu'elle est, devient d'autant plus douce et plus aisée à une âme, qu'elle est déterminée à en dévorer toutes les difficultés, et qu'elle s'attend moins à y trouver de la facilité et de la douceur. Qui pourra donc être sauvé? Je vous répondrai que ce sera vous-mêmes, mes frères, pourvu que par de solides et fréquentes réflexions vous vous pénétriez bien de cette pensée, que l'affaire du salut est une affaire décisive et capitale pour vous, la seule que vous ayez au monde, et à laquelle il vous importe uniquement de travailler et de réussir; car je suis persuadé que cette pensée sera comme un ressort qui remuera infailliblement toutes les puissances de vos âmes, et vous fera d'abord tout entreprendre.

Or, que cette obligation de travailler à votre salut soit la seule que vous ayez au monde, et qui demande

toute votre application et toute votre ardeur, c'est une vérité qu'il ne vous est pas permis de révoquer en doute. Oui, mes frères, le salut, le salut de votre âme, voilà l'unique objet que vous devez avoir en vue, et l'unique nécessaire, vous dit JÉSUS-CHRIST, qui doit sans cesse vous occuper : *Porrò unum est necessarium* (1). Tout le reste, ajoute saint Bernard, n'est qu'un amusement frivole; et c'est abuser des termes, dit ce saint Docteur, d'appeler autrement ce qu'on nomme dans le monde les plus grandes affaires. Gouvernement des états, commandement des armées, siége des places, batailles gagnées, régie des finances, importantes négociations, intrigues et politiques des cours, bâtiments superbes, ouvrages d'esprit, négoce florissant, projets d'agrandissement et de fortune, qu'est-ce que tout cela, demande saint Augustin, quand on considère son salut, et qu'on le met en parallèle avec l'éternité? Hélas! ce ne sont là, répond ce saint Docteur, que des jeux d'enfants, auxquels notre illusion et notre erreur ont donné des noms sérieux : *Nugæ puerorum negatia vocantur*. Et que sont tous ceux qui s'en occupent si sérieusement et par préférence à leur salut, ces grandes têtes, ces rares et profonds génies, ces hommes si recommandables et si fameux? ah! mes frères, ce qu'ils sont? de vrais enfants, que des riens amusent, inquiètent, épuisent, et mettent sans cesse en mouvement.

Le salut, mes frères, le salut de l'âme, voilà quelle doit être l'occupation de tous les peuples, de toutes

(1) Luc. x. 42.

les conditions, de tous les lieux, et, comme l'appellent quelques Pères, de tous les siècles : *Negotium omnium seculorum*. C'est là l'unique affaire de tous les hommes : du roi dans le gouvernement de son royaume, du prélat dans les soins qu'il prend de son diocèse, du prêtre dans les fonctions de son ministère, du religieux dans l'observation de ses règles, du magistrat dans l'administration de la justice, du père de famille dans l'éducation qu'il doit à ses enfants, de l'officier dans le tumulte et le bruit des armes, du soldat dans le service de son prince, de l'homme de lettres dans ses études, du marchand dans la conduite de son commerce, de l'artisan dans sa profession et dans son métier, du noble au milieu de sa grandeur et de son abondance, du roturier et du pauvre au milieu de son obscurité et de son indigence, de tout chrétien, enfin, dans l'état et la condition où la divine Providence l'a placé. Le salut, le salut de votre âme, voilà l'unique fin pour laquelle vous êtes créés ; car il n'était pas nécessaire que Dieu vous créât et vous donnât l'être. Le monde a été long-temps sans vous, et le monde ne laisserait pas encore de subsister sans vous.

Non, il n'était pas nécessaire que Dieu vous créât ; mais en vous créant il fallait qu'il vous donnât une fin et une unique fin, et il ne pouvait vous en donner d'autre que de l'honorer et de le servir, et, en l'honorant et en le servant, de vous sauver. Tout ce que vous faites doit donc aller là, et uniquement aboutir à ce point capital et essentiel ; de sorte, mes frères, qu'il n'est pas nécessaire que vous soyez grands, riches, puissants, heureux sur la terre ; que vous y jouissiez

de tous les honneurs et de tous les plaisirs de la vie ; non, mais il est uniquement et absolument nécessaire, dit saint Paul, que vous fassiez votre salut et que vous soyez saints. Vous n'avez été choisis dans l'éternité, vous n'avez été créés dans le temps, que dans cette seule vue : *Elegit nos ante constitutionem mundi, ut essemus sancti* (1). En un mot, mes frères, l'ouvrage de votre salut accompli, il ne vous reste plus rien à à faire ici-bas, tout est fait, tout est accompli, tout est consommé pour vous, parce que c'est l'unique dessein pour lequel le souverain Créateur vous a mis au monde.

Mais devons-nous pour cela, me direz-vous, abandonner toutes les autres affaires dont nous sommes chargés par devoir et par état? A Dieu ne plaise, mes frères! ce n'est point là ma pensée; vous sortiriez de l'ordre de Dieu, et ce serait renverser toute l'économie du monde, et vous opposer formellement au dessein de la Providence, puisque c'est Dieu qui a établi toutes les conditions et tous les états comme autant de différentes voies pour nous sauver et nous conduire à lui. Mais je prétends seulement vous faire entendre par-là, que le salut doit être toujours préféré à toutes les autres affaires du siècle ; qu'il doit être la règle de toute votre conduite, le centre de toutes vos actions, et le principal motif qui les anime, les dirige et les sanctifie. Voilà, mes frères, ce que je prétends, ou plutôt ce que Dieu vous demande, et voilà par où vous serez censés ne travailler qu'à l'unique et importante affaire de

(1) Ephes. I. 4.

votre salut, de ce salut, dis-je, qui vous est si propre et si personnel, qu'il n'est que vous seul qui puissiez le faire réussir.

5° Non, mes frères, il n'est que vous seul qui puissiez remplir avec succès cette importante obligation que vous avez de travailler au salut de votre âme; elle vous est tellement propre, elle vous est tellement essentielle et personnelle, que nul autre ne peut s'en acquitter pour vous. Car puisque saint Paul nous déclare que chacun portera son fardeau, que chacun moissonnera ce qu'il aura semé, que chacun sera présenté au tribunal de Jésus-Christ pour recevoir ou le châtiment de ses offenses, ou la récompense de ses bonnes œuvres, qui doute que l'obligation que nous avons de travailler à notre salut ne nous regarde uniquement et en personne? Détrompez-vous, vous dit saint Augustin, Dieu qui vous a créés sans vous, ne vous sauvera pas sans vous. Si dans l'affaire de votre salut, vous ne mettez pas vous-mêmes la main à l'œuvre, ah! soyez persuadés que vous ne serez jamais sauvés.

Voyez-en la preuve dans la Cananéenne. Tandis qu'elle fait seulement agir les Apôtres auprès de Jésus-Christ pour la guérison de sa fille, qu'elle se contente de se recommander à leurs prières, et qu'elle se repose uniquement sur eux, elle n'a rien à attendre de ce divin Sauveur; mais dès qu'elle va le trouver elle-même en personne, qu'elle se jette à ses pieds, qu'elle pleure, qu'elle s'humilie en sa présence, et qu'elle s'érie : Seigneur, ayez pitié de moi; dans l'instant même elle est écoutée, et sa fille est guérie. Qu'est-ce

que signifie cette conduite de Jésus-Christ, demande saint Chrysostôme? Il n'accorde rien à la prière de ses Apôtres, et il accorde tout à celle d'une païenne et d'une idolâtre? C'est que Dieu vous veut faire connaître par-là, répond ce saint Docteur, que dans l'affaire du salut il faut de toute nécessité que vous y mettiez du vôtre, que vous y travailliez en personne, et qu'il aime beaucoup mieux vous voir vous-mêmes humiliés à ses pieds, je dis vous-mêmes, tout criminels que vous êtes à ses yeux, que s'il y voyait toute la Cour céleste entière s'humilier en votre faveur et demander grâce pour vous. Ah! comptez, comptez donc encore une fois sur vous et sur vos œuvres dans l'affaire de votre salut, sans quoi, quelque secours que vous puissiez d'ailleurs employer pour y réussir, je vous déclare qu'ils vous seront inutiles. Par vos libéralités et vos largesses vous engagerez, si vous voulez, tous les pauvres d'une ville dans vos intérêts; vous vous recommanderez aux prières de vos Directeurs, de vos Confesseurs; vous mettrez en mouvement tout ce qu'il y a de personnes de piété sur la terre pour porter vos vœux et vos demandes devant le Très-Haut, vous lui ferez offrir mille fois le Sacrifice de son Fils, qu'il ne peut pas s'empêcher de recevoir en odeur de suavité; et de là quelle multitude de dons et de bénédictions célestes! Oui, mais si tandis qu'on demande pour vous, vous ne demandez pas vous-mêmes; si tandis que Dieu ouvre son cœur, vous fermez le vôtre; si tandis que tout le monde s'intéresse pour votre salut, vous croyez vous-mêmes pouvoir le négliger; si, en un mot, à cette abondance de grâces qu'on obtiendra pour vous sau-

ver, vous ne vous efforcez de joindre une abondance de bonnes œuvres et de vertus qui vous assurent le salut, ah! mes frères, tremblez que tout cela ne tourne à votre perte, et ne devienne le sujet d'une plus grande condamnation pour vous. Et voilà pourquoi, mes frères, l'apôtre saint Paul nous exhorte et nous conjure en des termes si touchants à travailler sans cesse nous-mêmes à notre salut; oui, nous-mêmes, parce que c'est, dit-il, votre affaire, votre propre affaire, votre affaire essentielle et personnelle, que nul autre ne peut faire sans vous : *Rogamus, vos fratres, ut vestrum negotium agatis* (1). Vous devez donc travailler vous-mêmes à votre salut, l'obligation vous est personnelle : ajoutons, enfin, qu'elle est encore pour vous indispensable.

6° Car de quoi s'agit-il ici, mes frères? Jugez-en par la grandeur des biens que le salut vous procure, si vous êtes assez heureux pour y réussir; et par la qualité des maux qu'il vous attire, si vous avez le malheur de le négliger et de le perdre. Quel gain faites-vous, si par votre travail et vos efforts vous réussissez dans l'important ouvrage de votre salut? Ah! chrétiens, vous gagnez des biens éternels, immenses, infinis, tels, dit l'Apôtre, que l'œil n'a jamais rien vu, l'oreille n'a jamais rien entendu, et l'esprit n'a jamais rien conçu qui les égale; des biens, dit saint Augustin, qui surpassent tous les désirs et toutes les espérances de l'homme, qui sont tout le prix du sang de Jésus-Christ, et le dernier terme de sa puissance et de son amour,

(1) I. Thess. IV. 10. 11.

qui sont toute la félicité même d'un Dieu. Mais aussi, mes frères, de quels maux effroyables n'êtes-vous pas menacés, si malheureusement vous venez à y échouer par le défaut de travail, de vigilance et de zèle? maux innombrables par leur étonnante multitude, maux cruels et insupportables par leurs excessives rigueurs, maux sans relâche et sans fin par leur éternelle durée. Ah! cher auditeur, c'est donc entre deux éternités, pour ainsi dire, que je vous vois marcher pendant le cours de cette vie mortelle. Oui, disait saint Ambroise, plein de ces réflexions et tout pénétré de frayeur et de crainte, chaque fois que je me considère sur la terre, je me vois, hélas! comme sur un grand chemin terminé par deux immenses abîmes : une éternité de bonheur d'une part, une éternité de malheur de l'autre. Il faut nécessairement, ajoutait-il, que je tombe dans l'un de ces deux abîmes, dans l'une ou dans l'autre de ces deux éternité : *In hanc vel in illam æternitatem cadam necesse est.* Heureuse éternité, si je sauve mon âme, si je la préserve des piéges et de la fureur de l'ennemi qui cherche à me la ravir! Malheureuse éternité, si cette chère âme m'est enlevée, et si je viens malheureusement à la damner et à la perdre! Prenez donc aujourd'hui votre parti, mes frères, et déterminez-vous. La neutralité ne vous est point permise ici comme dans tant d'autres affaires. Dans l'affaire du salut, il n'y a ni milieu, ni détour; il faut être éternellement couronné dans le Ciel, ou être éternellement réprouvé dans les abîmes; avoir un Dieu pour éternel ami, ou l'avoir pour un ennemi redoutable et immortel; entrer pour toujours

dans la joie du Seigneur, ou être précipité pour jamais dans un lieu d'horreur, de tourments et de supplices.

Après toutes ces considérations, mes frères, n'ai-je pas raison de conclure que votre plus indispensable obligation, dans cette vie, c'est sans contredit de travailler à l'important ouvrage de votre salut ? Mais ne suis-je pas en même temps bien fondé à vous demander quelle peut être la cause de cette effroyable indifférence que vous avez pour votre salut? Car, avouez-le de bonne foi, de toutes les affaires que vous avez entre les mains, l'affaire de votre éternité n'est-elle pas celle que vous négligez avec plus de scandale! Si vous avez peine à en convenir, je m'en vais vous en convaincre dans en petit détail de morale, pour lequel je ne vous demande qu'un quart d'heure d'attention.

SECOND POINT.

Pour vous convaincre de l'extrême négligence avec laquelle vous travaillez à votre salut, parcourons, je vous prie, un moment, toutes ces différentes obligations que vous avez d'y travailler, que je viens de vous exposer, et sûrement vous vous reconnaîtrerez au tableau que je m'en vais tracer à vos yeux.

Obligation pressante. C'est dès aujourd'hui, c'est dès ce moment même, que vous devez mettre la main à l'œuvre : et cependant vous négligez, vous renvoyez, vous différez toujours d'un temps à un autre; jamais vous n'êtes prêts à rien entreprendre pour votre salut. Aveugles et présomptueux que vous êtes, vous comptez sur la grâce, et vous ne voyez pas qu'elle vous sera

comme infailliblement refusée; vous comptez sur le temps, et vous ne faites pas attention à cette voix terrible de l'Ange qui vous crie que bientôt il n'y aura plus de temps pour vous : *Et tempus non erit amplius* (1). Vous comptez sur votre bonne volonté, et vous ne vous apercevez pas que cette volonté devient toujours plus faible à mesure que vos criminelles habitudes se fortifient toujours davantage. Vous comptez d'avoir dans la suite du temps des secours plus abandants, moins d'affaires et moins d'obstacles, et vous ne comprenez pas que plus vous avancerez dans l'âge, moins vous serez en état de profiter de ces secours, plus vous aurez des affaires sur les bras, et d'obstacles à vaincre. Enfin, vous comptez toujours sur le futur, et jamais sur le présent, tandis que c'est uniquement sur le présent, selon l'oracle de saint Paul, qu'il faut établir le salut éternel : *Ecce nunc tempus acceptabile* (2); tandis que c'est dans l'état où Dieu vous a mis, dans l'âge où vous vous trouvez, dans ce point de fortune où vous êtes, que c'est aujourd'hui même et dans le moment que je vous parle que vous devez commencer d'y travailler de toutes vos forces : *Ecce nunc dies salutis* (3). Ah! demain, demain, dites-vous. Pauvres insensés! mais ce demain n'est point à vous, vous dit saint Augustin, et ne vous appartient pas. Eh! qui sait si ce demain auquel vous renvoyez l'ouvrage de votre salut, ne sera pas le jour épouvantable de votre éternité!

Obligation continuelle. Toute la vie ne vous est

(1) Apoc. x. 6. — (2) II. Cor. vi. 2. — (3) II. Cor. vi. 2.

donnée que pour penser et que pour travailler à votre salut; et cependant quelle partie de votre âge avez-vous seulement employée à cette affaire importante? combien d'heures en toute votre vie? N'est-ce pas une chose bien étrange de voir que chaque âge de la vie se fait comme une occupation particulière de ne point penser au soin de son salut? De quoi s'occupe-t-on en effet dans la jeunesse? n'est-ce pas de ses divertissements et de ses plaisirs? dans l'âge sérieux, n'est-ce pas de ses affaires et de mille soucis domestiques? dans la vieillesse, n'est-ce pas de ses infirmités, et du soin de traîner un misérable reste de vie qu'on veut encore conserver? Tous les jours les jeunes gens ne nous disent-ils pas au sujet du salut, qu'il n'est pas encore temps d'y penser! les personnes plus avancées et plus mûres, qu'elles n'ont pas le temps d'y penser? enfin les vieillards, qu'il n'est plus temps d'y penser?

Obligation difficile. Il faut qu'il vous en coûte, mes frères, pour réussir dans l'affaire importante de votre salut, où il s'agit de la conquête du Ciel, de la possession d'un royaume éternel, et de l'acquisition d'un trésor sans prix; et cependant quels efforts généreux avez-vous jamais faits pour une affaire d'une si grande conséquence? Ah! mes frères, je vois un Dieu qui passe trente-trois ans dans la pauvreté et les souffrances, qui emploie sa vie et son sang, qui n'épargne rien et qui met tout en œuvre, prédications, miracles, préceptes, conseils, pour nous mériter ce salut; je vois les Saints qui abandonnent tout, qui entreprennent tout, qui endurent tout, qui se condamnent à la retraite, aux jeûnes,

aux larmes, à la pénitence, pour se le procurer; que dis-je? je vous vois vous-mêmes tout le jour en mouvement pour des affaires temporelles, pour des affaires de rien, pour vous élever à une dignité, pour vous avancer dans le service, pour vous enrichir dans le négoce, pour faire fortune dans toute sorte d'états; vous ne négligez aucune des occasions qui peuvent vous assurer le succès de vos entreprises, vous en parlez avec chaleur, vous en perdez jusqu'au sommeil et au repos; veilles, voyages, sueurs, dangers, fatigues, travaux, et quelquefois même humiliations et bassesses, rien ne vous coûte, rien ne vous rebute : mais s'agit-il de l'affaire importante et décisive de votre éternité, ah! n'est-ce pas alors que le courage vous manque, que vos forces vous abandonnent, que vous n'avez plus d'ardeur ni d'activité pour rien entreprendre, que le moindre obstacle vous arrête, et que vous demeurez enfin dans l'oisiveté et dans l'inaction? En vérité, mes frères, en vérité, ne faut-il pas ou que Jésus-Christ et les Saints se soient étrangement trompés lorsqu'ils ont jugé que l'affaire du salut était si difficile, ou que vous soyez vous-mêmes dans la plus fatale et la plus criminelle de toutes les erreurs, de croire qu'il ne doive vous en rien coûter pour y réussir?

Obligation unique. Vous n'avez que cette seule obligation à remplir dans la vie; et cependant, accablés de toute autre affaire et de tout autre soin, le soin de votre âme n'est-il pas la seule chose que vous négligez ici-bas? Quand nous vous exhortons en effet et que nous vous pressons vivement de travailler à votre salut, que nous répondez-vous? Ah! ne nous répondez-vous

pas que mille sortes d'affaires et d'embarras vous en détournent, que vous avez une famille à entretenir, des enfants à pourvoir, et que l'amour que vous avez pour eux ne vous permet pas de vous occuper d'autre chose que de leur agrandissement et de leur fortune? Ne nous alléguez-vous pas encore pour excuse, que vous avez je ne sais combien d'autres engagements à remplir qui ne vous donnent pas le loisir de respirer et auxquels vous avez peine à suffire? que vous êtes chargé d'un ministère, d'un négoce, d'un emploi dont les fonctions et les devoirs sont incompatibles avec l'application et les soins que le salut demande? Or, c'est ainsi, mes frères, que ces malheureux conviés de l'Évangile répondirent à l'invitation qui leur avait été faite d'assister à ce repas magnifique dont il est parlé dans les Livres saints, et qui n'est, au sentiment des Pères, qu'une figure du salut. L'un dit : Je me marie, et il faut que j'aille célébrer mes noces. L'autre dit : J'ai acheté une terre, et je ne puis me dispenser de l'aller voir. Un autre dit encore : On m'a vendu cinq couple de bœufs, et il faut que j'en fasse au plus tôt l'essai. Tous conclurent, enfin, qu'ils avaient des affaires plus pressantes, et que ce serait pour une autre fois. Mais aussi, mes frères, comme le Maître de ce repas fut justement indigné de tous ces refus, et déclara sur l'heure qu'aucun de ces gens-là ne paraîtrait jamais à sa table, ah! ne doutez pas, mes frères, que Jésus-Christ ne vous traite de même au jour de son jugement, et que pour avoir refusé de travailler uniquement à ce salut pour lequel seul il vous avait créés, il ne vous exclue à jamais de son céleste royaume.

Obligation personnelle. C'est une affaire qui vous est propre, et à laquelle vous devez personnellement travailler; et cependant de quoi vous occupez-vous depuis le matin jusqu'au soir? n'est-ce pas de mille affaires qui, à proprement parler, ne vous regardent pas, et presque jamais de votre salut qui vous intéresse d'aussi près que s'il n'y avait que vous seul au monde? Je conviens avec vous que vous faites parfaitement bien les affaires d'autrui, les affaires de l'état, du royaume, du barreau, de la guerre, du négoce, de la condition où vous vous trouvez engagés, les affaires de votre communauté, de votre famille, de vos amis, de vos enfants, de toutes les personnes dont vous êtes chargés : mais, mes frères, si tout cela, comme il n'est que trop ordinaire, ne se fait pas dans la seule vue de votre salut, ne devez-vous pas aussi convenir avec moi que, tandis que vous faites si bien les affaires des autres, vous ne sauriez en vérité plus mal faire les vôtres! Ah! l'habile homme, dira-t-on de vous après votre mort; il a fait pendant sa vie de très-glorieuses actions; il a laissé à la postérité des monuments éternels de son savoir et de sa valeur, il a fait de très-belles acquisitions pour sa famille, il a gagné de grands biens pour ses enfants. L'habile homme! dira-t-on, qu'il a bien fait ses affaires! Et moi, mes frères, si je suis encore en vie, et que vous n'ayez pas fait dans tout cela votre salut, je m'écrierai avec bien plus de raison encore : Ah! l'insensé, le grand fou, puisqu'il n'a jamais pensé qu'aux autres, et qu'il s'est entièrement oublié lui-même!

Mais si je ne pense pas à mon salut, me direz-vous,

d'autres y pensent pour moi. Qu'ai-je à craindre avec le secours de tant de saintes âmes qui ne cessent de solliciter en ma faveur la miséricorde divine? Ah! mes frères, détrompez-vous; jamais votre salut ne dut dépendre des soins d'autrui. Le Prédicateur peut bien nous effrayer, le Directeur nous instruire, le Confesseur nous aider de ses conseils, l'homme de bien prier pour nous, l'ami nous édifier, le pauvre nous obtenir des grâces, voilà qui est bien; mais, mes frères, ce n'est pas là ce qui fait le saint, ni ce qui doit nous sauver; non, ce ne sont que nos bonnes œuvres qui nous sauveront, et rien autre; de telle sorte que si vous n'y travaillez vous-mêmes à ces œuvres de salut, vous serez infailliblement perdus.

Enfin, obligation indispensable, puisqu'il ne s'agit de rien moins que du paradis ou de l'enfer. Et cependant que faites-vous pour ce salut d'où dépend une éternité de bonheur ou de malheur pour vous? Hélas! vous faites tout pour le monde, et rien pour Dieu; tout pour le temps, et rien pour l'éternité; tout pour acquérir un peu de bien et tenir quelque rang sur la terre, rien pour mériter les solides honneurs et les véritables richesses du Ciel; tout pour contenter une passion honteuse, et rien pour posséder des torrents de délices; tout, tout enfin pour éviter un malheur passager, et rien pour vous garantir d'un malheur éternel. Que ne feriez-vous pas, en effet, pour vous délivrer de quelque grand danger? Si le feu prenait à votre maison, qu'il s'allumât de toute part, qu'il crût, qu'il se communiquât partout, que l'embrasement fût enfin général et votre perte comme inévitable, que ne

feriez-vous pas, je vous le demande, que ne feriez-vous pas à ce moment pour vous garantir de ce danger pressant? Ah! sans doute un premier mouvement vous emporterait, et sans donner le loisir de la réflexion, fallût-il grimper sur un mur, vous précipiter d'un lieu élevé, passer à travers les flammes, vous jeter d'un danger dans un autre, et vous exposer, pour ainsi dire, à mille morts, vous tenteriez tout pour mettre à couvert votre vie, et vous préserver de la mort et du feu dont vous seriez menacés. Eh quoi! mes frères, des torrents de feu et de flammes, un feu éternel, des grincements de dents, un désespoir affreux, un enfer épouvantable qui vous est préparé, si vous négligez votre salut; un royaume de gloire, une vie immortelle, un paradis qui est l'assemblage de tous les biens, et qui vous est destiné, si vous y donnez tous vos soins; tout cela ne fera-t-il pas la moindre impression sur vous, et ne vous engagera-t-il pas à y travailler de toutes vos forces? Mais, hélas! mes frères, comment y travaillerez-vous de toutes vos forces, si vous en êtes venus jusqu'à cet excès d'endurcissement et de stupidité, que de n'y penser pas et de craindre même d'y penser? *Et nemo est qui recogitet* (1). Portes du Ciel, que vous êtes justement désolées d'un scandale si affreux!

Mais, mon Père, me direz-vous, rien n'est encore désespéré; nous y penserons, nous savons bien qu'il faut se sauver. Vous savez bien qu'il faut se sauver! Et pourquoi ne vous sauvez-vous donc pas? pourquoi faites-vous même tout le contraire de ce qu'il faudrait

(1) Jerem. XII. 11.

faire pour votre salut? Nous y penserons; nous y penserons. Vous y penserez? Et comment accordez-vous donc avec cette belle maxime qu'il faut se sauver, ces entreprises violentes, ces colères furieuses, ses haines irréconciliables, cette ambition démesurée que vous avez de parvenir, ces conversations libertines qui attaquent la pudeur et la religion, ces injustices, ces médisances, ces passions infames, ces débauches, cette vie molle, sensuelle, délicate, oisive, inutile, cette vie enfin toute criminelle et toute dépravée que vous menez, avec tant d'autres péchés enfin qui ne peuvent vous conduire qu'à une éternelle damnation? Nous y penserons, dites-vous. Vous y penserez? mais quand? ah! je le sais bien quand vous y penserez, et je m'en vais vous le dire : Si ce n'est pas dès à présent et comme il faut, par un entier renouvellement de votre vie et par une parfaite conversion de votre cœur, vous y penserez lorsque la mort venant à séparer votre âme de votre corps, vous n'apercevrez plus devant vous que ces deux termes, la damnation, ou le salut; que vous les verrez de près, et que vous ne pourrez plus détourner les yeux de ces deux redoutables objets. Vous y penserez; mais quand? lorsque porté devant le tribunal de Dieu, vous attendrez de lui votre sort éternel, ses bénédictions ou ses anathèmes, ses récompenses ou ses foudres, le ciel ou l'enfer, et qu'il ne sera plus temps de mériter l'un, ni de vous garantir de l'autre. Vous y penserez enfin; mais quand? Ah! vous y penserez, lorsque précipité dans l'abîme, vous vous y trouverez privé de tous les biens et accablé de tous les maux, et que vous apprendrez, par la plus triste de

toutes les expériences, qu'il n'y a plus enfin de salut pour vous. Ah! mes frères, sera-t-il temps alors d'y penser? et quelle désolation, quel désespoir affreux de n'y avoir pas pensé plus tôt! Plus de salut! plus de salut! voilà le cri épouvantable que le désespoir vous arrachera nuit et jour, et que vous ferez éternellement retentir dans l'abîme.

Ah! Seigneur, préservez-nous de cet effroyable malheur, et daignez bénir et seconder les résolutions que nous prenons de ne travailler désormais qu'à notre salut. Eh! que dis-je? sauvez-nous vous-même par votre infinie miséricorde. *Salva nos, Domine*, vous disaient autrefois les Apôtres, se voyant en danger de périr dans les flots de la mer. O Dieu de notre salut, nous voici dans de bien plus grands dangers encore que ces fidèles Disciples, sur cette mer orageuse du monde, où tant de funestes écueils se présentent, où tant de furieux s'élèvent continuellement contre nous, où notre perte est inévitable, si vous ne venez à notre secours, et ne commandez à l'orage de se calmer : *Domine, salva nos, perimus*. Ah! Seigneur, nous périssons, encore une fois, si vous ne daignez avoir pitié de nous. Malgré les résolutions où nous sommes de nous sauver, le monde nous entraîne, le torrent nous emporte, la coutume nous domine, nos passions nous menacent d'un naufrage certain, tout conspire à nous perdre. Divin Sauveur, nous abandonnerez-vous dans cette extrémité de malheur? Ah! souvenez-vous, adorable Jésus, des prodiges que vous avez faits pour nous sauver, des travaux que vous avez entrepris, des sueurs et du sang que vous avez répandus, de la mort

infame et cruelle que vous avez soufferte, et daignez enfin achever par votre grâce l'ouvrage de notre salut qui vous a coûté si cher, en le couronnant un jour d'une gloire immortelle, que je vous souhaite, mes frères, de tout mon cœur, Au nom du Père, etc.

FRAGMENTS

SUR LE MÊME SUJET.

..... (*Page* 13, *ligne* 19.) et de la douceur. Seigneur, s'écriait un Saint à ce sujet, vous m'avez heureusement trompé en m'enrôlant dans votre milice; je ne m'attendais qu'à des assauts, qu'à des combats, qu'à une guerre où je craignais de succomber; je me figurais dans votre service une vie triste, ennuyeuse, pénible, sans repos et sans goût; et jamais je ne goûtai tant de douceur, jamais mon cœur ne fut plus content, ni mon esprit plus libre et plus tranquille. Qui pourra donc être sauvé, etc. (*Page* 13, *ligne* 20.)

..... (*Page* 16, *ligne* 12.) vous a mis au monde. O que le grand saint Paul était bien pénétré de cette vérité, lorsqu'il disait aux premiers fidèles, qu'il regardait tout ce qu'il y avait de plus précieux au monde comme du fumier et de la boue, au prix de la connaissance de Jésus-Christ, et du bonheur qu'il y avait de le servir et par-là de se sauver! Que le grand saint Eucher en était également bien convaincu, lorsqu'il s'écriait : O mon Dieu! que tout périsse à mes yeux et que tout disparaisse devant moi, pourvu que je réussisse dans la seule affaire que j'ai au monde, qui est le salut de mon âme : *Unum mihi negotium est, et præter illud nihil curo.* C'est ainsi, mes frères, que

tous les Saints ont pensé, qu'ils ont tous raisonné, et qu'en conséquence ils ont tous agi. Or voilà comment il faudrait penser, raisonner et agir vous-mêmes touchant cet unique nécessaire, en vous mettant dans ces heureuses dispositions de sacrifier plutôt mille fois votre fortune, vos biens, votre réputation et votre vie, que de rien faire jamais et de rien entreprendre au préjudice du salut de votre âme, et en n'ayant désormais en vue que de la sauver, quoiqu'il puisse vous en coûter, par la raison que c'est le seul nécessaire, le pur et unique nécessaire dans cette vie.

Mais devons-nous, etc. (*Page* 16, *ligne* 13.)

..... (*Page* 17, *ligne* 19.) pour vous. Craindre Dieu, dit le Sage, obéir à ses volontés, garder sa divine loi, fuir le péché, pratiquer les vertus, et s'assurer ainsi le salut éternel, voilà de quoi il vous a particulièrement chargé en vous créant, voilà le précis et l'abrégé de la vie de l'homme, et en quoi consiste tout l'homme même : *Hoc est omnis homo.* En sorte, mes frères, que toutes les autres affaires qui vous occupent, qui vous agitent et qui vous épuisent, ne sont que comme autant d'affaires étrangères pour vous : il n'est que le salut de votre âme qui vous touche de près, et j'ajoute, auquel vous devez donner par vous-même toute votre application et tous vos soins. Car, puisque saint Paul, etc. (*Page* 17, *ligne* 9.)

..... (*Page* 19 *ligne* 12.) *agatis.* Voilà pourquoi aussi saint Ambroise nous presse si vivement de ne penser

qu'à nous-mêmes et qu'à notre salut, qu'à notre propre sanctification à laquelle nous sommes tous personnellement obligés de travailler. *Attende tibi :* Songez à vous, nous dit-il; à vous, ajoute ce Père, et non point à votre argent ni à vos trésors que les vers et la rouille consument et que la mort doit vous ravir : *Tibi, inquam, non pecuniæ tuæ;* à vous, et non point à la santé de votre corps ni aux aises de la vie que le plus léger accident est capable de déranger; *Tibi, inquam, non viribus corporis;* à vous, dis-je, et non point aux honneurs et aux charges que vous recherchez avec tant d'ambition, et dont il est aisé à la calomnie de vous dépouiller : *Tibi inquam, non possessionibus tuis.* Songez donc à vous : *Attende tibi, hoc est animæ tuæ,* à vous, dis-je, à vous-même, à votre âme, à votre chère âme qui est si noble, si précieuse, qui est l'image immortelle d'un Dieu, et qui ne peut être éternellement sauvée que par les soins que vous prendrez vous-même de lui procurer, par une sainte vie, un bonheur éternel. Vous devez donc, etc. (*Page* 29, *ligne* 12.)

..... *Page* 21, *ligne* 3.) et de supplices. Ah! permettez-moi donc de m'écrier ici avec Jésus-Christ : Eh! que sert à l'homme de gagner tout l'univers, s'il vient à perdre son salut, son âme, s'il vient à se perdre pour jamais lui-même? *Quid prodest homini, si mundum universum lucretur, anime verò suæ detrimentum patiatur* (1)? Que cette réflexion est solide,

(1) Matth. xvi. 26.

mes frères! qu'elle est touchante! Que ne puis-je vous la répéter mille fois, et l'imprimer tellement dans votre esprit et votre cœur, qu'elle pût devenir partout la règle de votre conduite! En faudrait-il davantage pour sanctifier toute votre vie? En effet que vous servirait, mes frères, d'avoir même possédé l'empire de l'univers, conquis le monde entier, réuni sur votre tête toutes les couronnes de la terre, joui de toutes les richesses, de tous les talents, de toutes les grandeurs, de toutes les douceurs et de tous les plaisirs de la vie? hélas! à quoi tout cela, encore une fois, pourrait-il vous servir un jour, si vous veniez à perdre votre salut, votre âme? si vous veniez à vous damner vous-même pour toute une éternité? *Quid prodest, etc.*

Après toutes ces considérations, etc. (*Page* 21, *ligne* 4.)

..... (*Page* 23, *ligne* 18.) temps d'y penser. Je me trompe, mes frères, cent et cent fois, et surtout en certains moments de ferveur, vous élevant au-dessus de vous-même, vous avez pris la résolution de penser à votre salut, d'y travailler comme il faut; vous avez même fait pour cela quelque louable effort; mais, hélas! qu'en est-il arrivé? c'est qu'après avoir pleuré quelques jours vos péchés, vous avez bientôt fait tarir la source de vos larmes et repris vos anciennes habitudes, c'est qu'après avoir pendant quelque temps servi le Seigneur et pratiqué la vertu, vous n'avez pas tardé d'en secouer le joug et de l'abandonner avec scandale; c'est que, tantôt à Dieu et tantôt au démon,

l'on n'a vu, à la honte de la religion, qu'interruption, que relâchement et qu'intervalles dans une entreprise qui ne demande de votre part qu'assiduité soutenue, que constant travail et que perpétuel combat.

Obligation difficile. Il faut, etc. (*Page* 23, *ligne* 19.)

SERMON

SUR LA MORT

Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris.

Souviens-toi, ô homme, que tu n'es que poussière, et que tu retourneras en poussière.

(Ce sont les paroles de l'Église dans la cérémonie de ce jour.)

Quelle apparence y aurait-il, mes frères, qu'on ne s'en souvînt pas, puisque, de toutes les vérités qui frappent notre imagination et nos sens, il n'en est point de plus sensible, ni de plus consolante et de plus certaine que la mort? On n'a besoin, en effet, ni de profonds raisonnements, ni de pénétration d'esprit, pour comprendre que tôt ou tard l'homme, qui n'est que cendre, retournera en cendre : il ne s'agit que d'ouvrir les yeux sur ce qui se passe tous les jours autour de nous, pour en être parfaitement convaincu. Fallait-il donc, mes frères, que l'Église, qui, dans le cours de cette sainte quarantaine, veut nous apprendre plusieurs autres vérités que l'esprit ne conçoit qu'avec peine ou que le cœur ne goûte qu'avec répugnance, prît d'abord tant de soins de nous représenter celle-ci? Oui, chrétiens, il le fallait; puisqu'il ne s'agit pas tant ici de convaincre vos esprits, que de vous faire réfléchir sur une vérité à laquelle vous ne pensez presque jamais, et dont le fatal oubli est la principale cause de tous vos désordres.

Voilà qui est étrange, mes frères : tout le monde sait qu'il faut mourir, et presque personne n'y pense : chacun convient que la vie la plus longue et la plus heureuse doit être enfin terminée par la mort, et chacun vit comme s'il était assuré de ne mourir jamais. Et de là quels déréglements, quelle dépravation de mœurs, et quels scandales dans tous les états et toutes les conditions de la vie? Ah, mes frères, c'est pour vous tirer d'un aveuglement si déplorable et si criminel, que je viens aujourd'hui vous dire, de la part de votre Dieu, et en qualité de ministre de son Église, à tous en général, et à chacun en particulier, que vous mourrez, que l'arrêt irrévocable en est porté, que vous n'avez été tirés que de la boue et de la cendre, et que bientôt, par l'inévitable mort, vous retomberez dans la cendre et dans la boue d'où vous êtes sortis. *Pulvis es, et in pulverem reverteris.*

Je sais, mes frères, que ce langage ne plaît pas à plusieurs, et que les gens du monde n'aiment guère à entendre parler d'une si triste destinée; qu'ils effacent même de leur esprit, autant qu'il est en leur pouvoir, l'idée affligeante d'un si fatal moment qui doit les réduire dans un dépouillement universel de toutes choses. Mais, hélas! mes frères, que gagnez-vous à n'y pas penser? Pensez-y, ou n'y pensez pas, occupez-vous-en toujours, ou ne vous en occupez jamais, il ne vous est pas possible d'éviter le trépas, ni de vous exempter de la loi commune qui vous y condamne. La mort marche toujours d'un pas égal vers vous, elle s'avance à chaque instant, elle a déjà le bras levé sur votre tête, bientôt elle frappera son

coup, fondra sur vous, et vous enlevera de ce monde, sans qu'aucun secours humain puisse vous en garantir ni vous mettre à couvert de ses traits inévitables. Or voilà, chrétiens, ce qui devrait vous engager à vous en occuper en tout temps, et à vous tenir dans une continuelle vigilance, au lieu de ne vous en faire qu'un sujet de tristesse, d'abattement et d'horreur, que vous écartez soigneusement de votre souvenir. Car, détrompez-vous; ce qui rend la mort si terrible et si formidable, ce n'est pas d'y penser, ce n'est pas de s'y préparer; c'est, au contraire, de n'y penser pas, et, en n'y pensant pas, de ne s'y pas préparer, et, en ne s'y préparant pas, de s'exposer à un danger évident de mourir en réprouvé.

Il est donc d'une extrême conséquence, mes frères, de vous apprendre à prévenir un si terrible malheur; et c'est ce que je me propose, à l'ouverture de cette sainte carrière, en vous entretenant, dans ce premier Discours que je m'en vais avoir l'honneur et la consolation de vous faire, et de l'étroite obligation que vous avez de penser à la mort, et de l'indispensable nécessité où vous êtes tous de vous y préparer. Vous devez penser à la mort; je vous en proposerai les motifs et les raisons dans le premier point : vous devez vous préparer à la mort; je tâcherai de vous en faire bien sentir la nécessité dans le second. Implorons les lumières de l'Esprit saint, par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Oui, mes frères, malgré la répugnance et l'horreur naturelle que vous avez de penser à la mort, mal-

gré tous les soins que le démon emploie pour en effacer la pensée de votre esprit, soit en vous en détournant par tous les objets qu'il présente à vos yeux, soit en vous amusant par mille vaines occupations, soit en vous étourdissant par le bruit tumultueux des plaisirs, de peur que vous n'entendiez les cris de tant de mourants dont le seul spectacle vous rappellerait à vous-mêmes; je dis que, malgré tout cela, vous devez continuellement penser à la mort, que ce sévère arrêt doit être toujours présent à votre souvenir, que toutes vos pensées doivent être sans cesse fixées sur cet objet funèbre, et que vous ne devez jamais en distraire votre esprit pour quelque raison que ce puisse être : *Memento, homo.* C'est l'Église, mes frères, qui vous remet aujourd'hui devant les yeux cette importante obligation, dans la lugubre cérémonie des cendres. Et en effet, chrétiens, comment pourriez-vous, sans choquer toutes les lumières de la religion et du bon sens, allier l'oubli de la mort avec la certitude que vous avez de mourir un jour? Comment pourriez-vous encore ne pas vous occuper de cet arrêt irrévocable, tandis que vous êtes d'ailleurs si incertains du moment fatal auquel vous devez le subir? Ah! peut-on, sans une extrême folie, aller heurter lourdement contre la mort, et ne songer à elle que quand il n'en est plus temps, c'est-à-dire, qu'au moment qu'on en est nécessairement frappé et malheureusement surpris? C'est de là, mes frères, que je conclus l'obligation que vous avez d'y penser, et que je renferme dans deux propositions dont je vous prie de bien pénétrer tout le sens. Vous devez donc penser à la mort; et

pourquoi? parce qu'elle est inévitable, et qu'il est très-certain que vous mourrez. Vous devez penser à la mort; et pourquoi ? parce qu'elle peut vous surprendre en tout temps, et que vous êtes très-incertain de l'heure terrible à laquelle il faudra mourir. Soyez, je vous prie, attentifs, mes frères, et ne perdez rien d'une instruction si touchante.

Je dis, mes frères, que la mort est inévitable; c'est la foi qui nous l'apprend, c'est l'expérience qui nous en convainc, c'est toute la nature qui nous l'annonce.

Il faut mourir! Il est ordonné, dit saint Paul, que tous les hommes mourront : *Statutem est hominibus semel mori* (1). L'arrêt a été prononcé contre le premier homme pécheur et contre toute son infortunée postérité, et il faut qu'il s'exécute, parce qu'enfin les arrêts du Seigneur sont immuables. Eh! quel est l'homme vivant, s'écrie le Roi prophète, qui ne sera point sujet au coup terrible de la mort? *Quis est homo, qui vivet, et non videbit mortem* (2)? Ah! mes frères, ayez tant de forces donc et tant de jeunesse que vous voudrez, tant de vigueur et de santé qu'il vous plaira, en vain cherchez-vous à prolonger la vie par les soins immodérés que vous prenez pour votre conservation; efforts superflus et inutiles! vos années sont comptées, et votre dernière heure est tellement marquée dans les décrets éternels du Seigneur, qu'il ne vous est pas possible de la retarder d'un seul moment.

Il faut mourir! Autant vous êtes certains de vivre

(1) Hebr. IX. 27. — (2) Ps. LXXXVIII. 49.

en ce moment, autant êtes-vous certains que vous mourrez un jour. Tout le reste est incertain dans la vie, dit saint Augustin : la mort seule est certaine : *Omnia in futurum servantur incerta, sola mors certa.* Voilà un enfant conçu dans le sein de sa mère, c'est toujours saint Augustin qui parle; cet enfant naîtra-t-il heureusement, ou ne naîtra-t-il pas? On n'en sait rien : *Fortè nascetur, fortè abortivus erit.* S'il vient heureusement au monde, vivra-t-il long-temps, ou ne vivra-t-il que peu de jours? personne ne le peut dire encore : *Fortè vivet, fortè non vivet.* S'il vit long-temps, sera-t-il riche, sera-t-il pauvre? il n'y a encore là-dessus rien d'assuré : *Fortè dives erit, fortè pauper?* Riche ou pauvre, quel genre de vie embrassera-t-il? sera-ce le mariage? sera-ce le célibat? Tout cela est encore très-douteux et très-incertain : *Fortè uxorem ducet, fortè non.* Mais cet enfant mourra-t-il, ou ne mourra-t-il pas? C'est sur quoi il n'y a point de *peut-être,* ajoute le saint Docteur. La chose est décidée pour lui comme pour tous les autres; la règle est générale. Que tout ce qui entre dans la vie, en doit un jour sortir et la doit perdre.

Il faut mourir! Et quand l'Écriture et les Pères ne nous donneraient point cette vérité comme incontestable, l'expérience que nous en avons tous les jours devant les yeux pourrait-elle nous permettre d'en douter un seul instant? Dites-moi, je vous prie, que sont devenus ces rois, ces princes, ces conquérants qui ont fait tant de bruit dans le monde et dont on parle encore aujourd'hui avec tant d'éloge? Tous ces fameux politiques, tous ces célèbres magistrats, tous ces pro-

fonds génies, tous ces grands hommes si recommandables dans l'histoire, enfin tous ces peuples innombrables qui ont habité la terre depuis l'origine du monde, que sont-ils devenus? Hélas! ils ne sont plus. Comme autant de criminels que la Justice divine avait condamnés, la mort les a tous frappés, et les a enfin tous réduits à six pieds de terre, ou, pour mieux dire, à une vile poignée de cendre. Mais disons encore quelque chose de plus intéressant pour vous, mes frères, et qui vous touche de plus près : Il y a deux cents ans que cette ville était aussi peuplée qu'elle l'est aujourd'hui, peut-être même l'était-elle davantage; je vous demande que sont devenus tous vos prédécesseurs, vos pères, vos aïeux, vos ancêtres? Ces amis, ces voisins, ces alliés, ces parents dont vous portez les noms, dont vous habitez les maisons, dont vous possédez les charges, les biens, les terres, les héritages, que sont-ils devenus? Vous le voyez, hélas! il n'en reste pas un seul, la mort les a tous confondus dans l'horreur et la poussière du tombeau; couverts d'un triste suaire, ils n'ont maintenant les uns et les autres, pour toute compagnie, pour tout bien et pour tout partage, que la pourriture et les vers. Ah! ne vous flattez point, mes frères, d'éprouver un autre sort, puisque ce qu'ils sont à présent, vous le serez, sans contredit, un jour vous-mêmes. Nos pères sont morts, dit saint Eucher, nous les suivrons de près, et notre postérité de même ne tardera pas de nous suivre : *Parentes nostri mortui sunt, nos abimus, cæteri sequentur.*

Il faut mourir! Toute la nature nous en avertit; et

pour peu que nous soyons attentifs à sa voix, pouvons-nous nous occuper de tout autre objet que de cette salutaire pensée? Le soleil qui roule sur nos têtes, et qui à la fin de sa course disparaît à nos yeux, ne nous avertit-il pas que nous disparaîtrons enfin bientôt de ce monde visible, après y avoir passé un certain nombre d'années? Les saisons qui se succèdent les unes aux autres ne nous montrent-t-elles pas que nous succéderons aux morts dans le sépulcre, après leur avoir succédé dans la vie? Les fleuves et les rivières qui coulent dans les campagnes, et qui, sans s'arrêter jamais, vont se perdre dans l'Océan, ne nous apprennent-ils pas qu'une suite rapide d'instants nous entraîne sans interruption dans le tombeau? Les arbres qu'un triste hiver dépouille de leurs fruits après qu'ils les ont poussés dans un agréable printemps, ne nous font-ils pas sentir qu'un jour la cruelle mort viendra nous ravir tous les biens de la vie? Les fleurs qui brillent sur la terre, mais qui bientôt se fanent; le jour qui s'ouvre le matin, mais qui le soir se ferme; les plantes qui sèchent, les animaux qui meurent, les métaux qui s'altèrent, toutes les créatures enfin qui périssent, ne nous crient-elles pas que tout passe, et que nous passerons de même; que tout périt, que tout est emporté, que rien de temporel ne subsiste, et que l'homme, tout chef-d'œuvre qu'il est de la main de Dieu, ne sera pas plus épargné?

Il faut mourir! et cette mort est si certaine, mes frères, que, quoiqu'on l'oublie si profondément, on ne peut cependant presque rien faire de considérable dans le monde, qu'on ne soit forcé de s'en rappeler le

triste souvenir : peu de grandes affaires, peu d'importantes entreprises, peu de sociétés, de ventes ou d'achats qui soient de quelque conséquence, où l'on ne soit comme obligé d'en faire une mention expresse. Que dis-je ? mes frères, malgré que vous en ayez, il faut que l'effrayante pensée de la mort trouve même sa place dans ce que vous appelez communément dans le monde la plus belle fête de votre vie; car, dans vos contrats de mariage, ne prenez-vous pas toujours la sage précaution de mettre et d'insérer ces tristes et affligeantes clauses qui marquent la séparation des deux époux : *A la mort, en cas de mort, celui qui doit survivre.....?* ah! mes frères, comme si vous ne pouviez vous marier, sans penser au jour épouvantable qu'il faudra se séparer et qu'il vous faudra mourir.

Il faut mourir! Non, mes frères, je ne me lasserai pas de vous le dire et de vous le répéter. Car quelles criminelles passions n'éteindrais-je pas dans vous, quelle sainte amertume ne jetterais-je pas sur la fausse douceur de tous vos malheureux plaisirs, quel changement, quelle heureuse révolution n'opérerais-je pas dans toute votre conduite, si j'étais si heureux que de bien imprimer dans vos esprits et dans vos cœurs une si utile et si touchante pensée ! Il faut mourir ! Hélas ! mes frères, parmi tant de tristes objets qui nous environnent, l'image de la mort ne se présente-t-elle pas à nous presque à chaque pas? Que voyons-nous, qu'entendons-nous qui ne nous en retrace sensiblement le souvenir? Tantôt c'est un chant lugubre que nous entendons dans nos saints temples, et que l'Église semble bien moins employer pour le soulagement des

fidèles défunts, que pour réveiller en nous les salutaires terreurs d'une mort que nous ne saurions éviter. Tantôt c'est un deuil, un convoi funèbre qui se présente à nos yeux; un cadavre, un mort qu'on enterre, et qui semble se ranimer encore dans son cercueil, pour nous dire à nous-mêmes que c'est pour lui que se font aujourd'hui ces tristes funérailles, mais que ce sera demain pour nous : *Hodiè mihi, crâs tibi.* Tantôt ce sont les sanglots et les cris d'une famille tout éplorée, que nous sommes obligés de consoler de la perte d'un père ou d'un époux, et qui ne nous avertissent que trop sensiblement que bientôt notre mort excitera peut-être les mêmes regrets et les mêmes larmes parmi toutes les personnes qui nous chérissent.

Enfin, mes frères, éludez tant qu'il vous plaira l'affligeante pensée de la mort, la divine Justice a tellement ordonné et disposé toutes choses ici-bas, qu'il n'est rien qui ne vous l'annonce, pour ainsi dire, cent fois le jour, et qui ne vous forme et ne vous exerce à tout moment à mourir. Tous les jours ne jouissez-vous pas des biens, des honneurs, des plaisirs de la vie, que la mort doit bientôt vous ravir? Eh! que dis-je? tout cela n'a-t-il pas déjà commencé de vous quitter, de se séparer de vous? Car à combien de choses ne pouvez-vous pas dire que vous êtes déjà morts et que vous mourez sans cesse? Ne marchez-vous pas sur la terre où vous devez être réduits en poudre? Tous les jours ne logez-vous pas dans ces mêmes maisons que vos pères ont bâties, et d'où la mort doit dans peu de temps vous arracher comme elle les en a arrachés eux-mêmes? Ne dormez-vous pas dans le lit où vous

devez expirer? Ne couchez-vous pas dans les draps où vous devez être ensevelis? N'entendez-vous pas le son effrayant de ces cloches qui doivent avertir toute la ville de votre trépas? Ne passez-vous pas devant ces tristes et lugubres cimetières où la corruption et les vers vous attendent comme leurs plus chères compagnes? Enfin, tous les jours ne venez-vous pas dans cette église où vous devez être portés un jour dans un cercueil? Vous-même n'y occupez-vous pas, à l'heure même que je vous parle, des places que d'autres y occuperont bientôt au lieu de vous, pendant que la mort me forcera moi-même de céder la mienne au Prédicateur qui sera chargé de les instruire? Alors nouveau Prélat, nouveau Chapitre, nouveaux Magistrats, nouveau peuple. Oui, dans peu de temps, dans quelques années, tout au plus dans cinquante ans; que dis-je? dans bien moins de temps encore, de tous ceux qui sont ici présents il n'y en aura peut-être pas un seul qui ne soit dans les horreurs de son éternité.

Il faut donc mourir, il faut donc mourir; tout nous le dit, tout nous l'annonce, tout le publie. Mais il faut tous mourir. La mort n'a fait pacte avec personne; elle ne se laisse point vaincre, dit le Sage, par la force des jeunes gens, ni fléchir par la prière des vieillards; elle renverse d'un même pied, dit un Auteur païen, et les superbes palais des princes et les chétives cabanes des pauvres; elle couvre d'une même terre et l'éclat des grands et l'obscurité des petits; elle ne respecte ni rang, ni qualité, ni condition, ni force, ni santé, ni talent, ni crédit, ni autorité, ni

puissance; tout âge, toute saison, tout sexe, tout état et toute condition est propre à mourir, et il faut absolument que tout homme en subisse le juste arrêt, parce que c'est généralement contre tout le genre humain que cet arrêt est porté.

Il faut mourir; il faut tous mourir! Et cependant, ô aveuglement étrange! ô effroyable insensibilité des hommes! presque personne n'y pense. On y pensera bien, si vous voulez, lorsqu'il s'agira de se préserver de quelque danger dont on est menacé; lorsqu'il s'agira de pourvoir à l'avenir, de disposer de son bien, de régler quelque affaire temporelle et périssable : mais est-il question du salut éternel, qui est bien l'affaire la plus importante de la vie? ah! l'on n'y pense point du tout; on vit comme si l'on était assuré de vivre toujours; on est aussi avide des biens de la terre, que si l'on devait les posséder durant des siècles éternels; on court après les plaisirs avec autant de vivacité que s'ils ne devaient jamais finir; on forme des desseins, on projette des voyages, on s'engage dans les entreprises, on bâtit de magnifiques maisons, on amasse, on thésaurise, on rit, on joue, on se divertit, l'on aime enfin cette vie comme si l'on n'en devait jamais sortir. En vérité, mes frères, en vérité, où est notre foi? où est notre raison? Comment se peut-il faire que nous nous souvenions si peu du terme où nous courons, et du but pour lequel nous devrions être sans cesse en mouvement? Non, de toutes les folies dont l'esprit humain est capable, il n'en est point de plus inconcevable que celle-ci. Quoi! mes chers auditeurs, vous savez que vous devez mourir; et qu'à la mort tout doit finir

pour vous, et qu'après cette mort un jugement irrévocable et un enfer épouvantable vous attend si vous venez à en être surpris; et vous pensez à tout autre objet qu'à votre fin dernière; et vous n'avez de l'attache que pour cette vie périssable? et vous ne vous occupez que d'établissements, de mariages, que des richesses, des grandeurs, des vanités d'ici-bas, et de mille soins frivoles? Vous savez que l'arrêt de votre mort est déjà porté, et que rien n'est capable d'en empêcher un seul moment l'exécution; et bien loin de vous regarder toujours dans ce monde comme des criminels dans une prison dont ils ne doivent sortir que par le dernier supplice, bien loin de vous considérer sans cesse comme des victimes déjà condamnées à la mort et prêtes à être immolées à la divine Justice, ah! vous employez, au contraire, toute votre étude et tous vos soins à bannir ces tristes objets de votre esprit, à ne voir les horreurs de la mort que le moins que vous pouvez, et à éloigner de vous tout ce qui pourrait vous la représenter un peu vivement! Quel comble d'aveuglement et de folie!

Mais quelle peut-être la cause, me direz-vous, d'un oubli si funeste et si surprenant? et pourquoi craint-on si fort dans le monde la pensée de la mort? Pourquoi? ah! mes frères, j'en comprends fort bien la raison, et j'en frémis; c'est qu'on craint l'effet que produirait naturellement cette salutaire pensée. Si vous pensiez souvent à la mort, mon frère, vous ne seriez plus si mondain, si enjoué, si sensuel, si ambitieux, si libertin, si délicat. Si vous pensiez souvent à la mort, vous deviendriez, sans contredit, beaucoup

plus réglé dans vos mœurs, plus circonspect dans vos paroles, plus retenu dans vos démarches, plus équitable dans votre commerce, plus modeste dans vos parures, plus mortifié dans vos repas, plus humble dans votre élévation, plus patient dans votre misère, plus pieux, plus chrétien dans toute votre conduite. Si vous pensiez souvent à la mort, il n'y aurait ni passion, ni amusement, ni jeu, ni débauche, ni bal, ni spectacle, ni assemblée profane, rien qui pût vous flatter, vous attirer, vous séduire, vous corrompre. Cette seule pensée, *Il faut mourir*, vous arracherait à toutes vos vanités, jetterait une sainte amertume sur toutes vos folles joies, changerait en fiel toute la douceur de vos plaisirs, et ne vous en inspirerait qu'un salutaire dégoût, pour ne pas dire une éternelle horreur; en un mot, vous changeriez bientôt d'idée, de penchant, de désir, de mœurs, de vie et de conduite. Or voilà, dans le vrai, la seule chose que vous craignez, que vous appréhendez, et qui vous fait écarter de votre esprit un si salutaire souvenir. Mais, en vérité, vit-on jamais une illusion plus déplorable et plus criminelle? Car enfin, si de ne pas penser à la mort, cela rendait la mort moins certaine, votre oubli en serait et moins criminel et moins blamable; mais, encore une fois, pouvez-vous ignorer que votre dernier moment ne soit irrévocablement fixé, qu'il s'approche à chaque instant, et qu'il arrivera même dans le temps que vous y penserez le moins? C'est ma seconde réflexion.

N'en doutez pas, mes frères, si vous devez penser à la mort parce qu'elle est inévitable, à combien plus forte raison devez-vous y penser, si l'heure de cette

mort est incertaine. Or, comme il est de la foi que vous mourrez, il n'est pas moins aussi de la foi, que vous ignorez le triste moment auquel vous devez mourir. Oh! que cette seule réflexion, mes frères, devrait faire de vives impressions sur vous; impressions si vives et si profondes, que rien ne devrait être jamais capable de les effacer. Oui, chrétiens, souvenez-vous-en bien et ne l'oubliez jamais, vous ignorez l'heure et le moment auquel vous devez mourir. Le lieu, l'âge, la saison, le temps, le genre de votre mort, l'état où vous mourrez, tout cela vous est absolument caché et inconnu; ce n'est, pour vous, qu'un mystère impénétrable et qu'une nuit obscure. Sera-ce donc aujourd'hui, ou sera-ce demain que vous mourrez? vous n'en savez rien. Votre mort sera-t-elle naturelle comme celle d'Adam, ou violente comme celle d'Abel, ou honteuse comme celle d'Aman, ou désespérée comme celle de Saül? vous n'en savez rien. Sera-ce une apoplexie qui détruira tout-à-coup votre vie, ou sera-ce l'humeur d'une hydropisie plus lente qui vous consumera peu à peu? vous n'en savez rien. Mourrez-vous dans votre jeunesse, comme les premiers nés d'Égypte, ou mourrez-vous dans un âge plus avancé, et vos cheveux blancs descendront-ils en paix avec vous dans le sépulcre? vous n'en savez rien. Mourrez-vous dans votre propre maison et à côté de votre chère parenté, ou bien dans une terre étrangère et parmi des gens inconnus? vous n'en savez rien. Mourrez-vous collé sur un crucifix et entouré de Religieux et de Prêtres, ou mourrez-vous à la vue de vos compagnons de débauche et entre les bras même des complices de vos im-

pudicités? vous n'en savez rien. Enfin mourrez-vous dans la grâce, ou mourrez-vous dans le péché? mourrez-vous en Saint, ou mourrez-vous en réprouvé et en impie? mourrez-vous frappé de la colère de Dieu, accablé sous le poids de sa justice, écrasé et abîmé par le plus foudroyant de tous les anathèmes, ou bien mourrez-vous dans son sacré baiser, dans son amour et dans sa paix, et comblé de ses plus précieuses bénédictions? ah Seigneur! grand Dieu! ce sont là des mystères également terribles et profonds dont vous avez voulu vous réserver à vous seul la juste mais effrayante connaissance. Et ne nous plaignons point, au reste, mes frères, d'une si sage conduite, puisque, si le Seigneur en use de la sorte, nous dit saint Chrysostôme, ce n'est que pour notre instruction et notre salut, que pour nous obliger à régler tous les désirs de notre cœur et à veiller sans cesse sur toutes les actions de notre vie. A quels affreux désordres, en effet, mes frères, ne s'abandonnerait-on pas dans le monde, si l'on savait qu'on pût pécher impunément sans craindre les redoutables surprises de la mort? Grâces immortelles soient donc à jamais rendues, ô mon Dieu, à votre infinie miséricorde, s'écrie saint Augustin, de ne nous avoir pas révélé le jour et l'heure de notre mort, puisque c'est par-là que vous avez voulu nous engager à penser continuellement à notre fin dernière, et à nous tenir sur nos gardes, de peur d'en être surpris : *Misericordia Dei est : latet ultimus dies, ut observentur omnes dies.* Et n'est-ce pas cette raison-là même que Jésus-Christ nous répète en mille endroits de l'Écriture, Que la mort nous surprendra; qu'elle

arrivera tout-à-coup et dans le temps que nous n'y penserons pas; qu'elle viendra comme un maître vigilant que les serviteurs négligents et paresseux n'attendent pas; qu'elle viendra comme un larron qui vient dépouiller de nuit tous ceux qui dorment d'un profond sommeil; qu'elle viendra comme un pêcheur qui prend des poissons sous un hameçon imperceptible pendant qu'ils se jouent innocemment dans l'eau; qu'elle viendra comme un éclair qui frappe subitement la nue, et passe en un instant de l'orient à l'occident; qu'elle viendra enfin, cette trompeuse et impitoyable mort, comme un déluge, comme une tempête, comme un embrasement furieux qui s'allume et qui paraît tout-à-coup et qui dévore, abat, détruit et renverse tout ce qu'il rencontre sur ses pas. Telles sont, mes frères, les figures, les paraboles et les images terribles que le divin Sauveur emploie presque dans toutes les pages de l'Évangile pour nous faire sentir que la vigilance nous est absolument nécessaire, et qu'infailliblement nous serons surpris de la mort, si nous n'y pensons pas.

Écoutez-moi donc, pécheurs; écoutez-moi, pécheresses : c'est pour vous personnellement que cette effroyable menace est faite; pour vous, dis-je, qui, par crainte ou par indolence, ne pensez point à la mort; car, si vous y pensiez quelquefois, il pourrait se faire que Dieu vous prît dans ce temps de vos réflexions; mais n'y pensant jamais ou presque jamais, comment éviterez-vous l'épouvantable malheur de la surprise? Non, non, vous ne l'éviterez pas. Ouvrez les divines Écritures; qu'y verrez-vous? ah! les plus tristes et les

plus lamentables exemples de la vérité que je vous prêche. Vous y verrez un Balthasar sensuel qui se noyait dans les plaisirs de la table, tandis que l'Ange de Dieu écrivait sur une muraille le fatal arrêt de sa mort. Vous y verrez un Aman orgueilleux qui entrait dans le palais d'Assuérus, fier de son crédit auprès de ce prince, tandis que le prince irrité ne pensait qu'à le faire mourir ignominieusement sur un gibet. Vous y verrez une scandaleuse Jézabel qui se montrait aux fenêtres de sa maison tout éclatante de pierreries et de fard, tandis que Jéhu s'avançait, par l'ordre de Dieu, pour la précipiter du haut de sa maison et la faire manger aux chiens. Vous y verrez un Israélite impudique frappé de la plus terrible mort dans le temps même qu'il satisfait sa plus brutale passion. Vous y verrez un riche avare, enlevé tout d'un coup de cette vie et arraché du milieu de ses richesses, tandis qu'il projetait de remplir ses greniers pour jouir à son gré des fruits de ses injustices. Vous y verrez enfin tous les habitants de la terre enveloppés et noyés dans un effroyable déluge, tandis qu'ils ne s'occupaient que de noces, de repas, de jeux, de danses et de festins.

Hélas! mes frères, tous ces misérables ne s'occupaient que de leurs passions, que de leurs plaisirs, que de leur opulence; ils ne pensaient point à la mort, ils ne songeaient point aux coups terribles et imprévus qui étaient suspendus sur leur tête et dont la colère de Dieu les menaçait. Ils ont été surpris. Vous n'y pensez point non plus qu'eux; ah! vous serez surpris comme eux. Vous ne voyez point encore ce doigt de Dieu qui écrit votre sentence, ce Dieu ennemi, ce Dieu re-

doutable, ce Dieu vengeur qui va vous perdre, vous écraser, vous engloutir, qui va vous jeter en proie aux vers ; mais ne suffit-il pas qu'il vous voie lui-même à tout moment prêt à être immolé à sa justice ? Vous ne savez ni le jour ni l'heure auxquels il doit vous redemander votre âme et vous citer devant son suprême tribunal; mais ne suffit-il pas, pour jeter la crainte et l'effroi dans vos cœurs, qu'il le sache lui-même, et qu'il ne puisse point se tromper dans l'exécution de ses divins arrêts? Jusqu'ici vous n'avez point été frappés; mais n'est-ce pas assez pour troubler votre funeste repos, de savoir et de sentir que vous pouvez et que vous méritez d'être frappés à chaque instant? Ce ne sera point, si vous voulez, ni par le fer, ni par le glaive, ni par l'eau, ni par le feu, ni par la foudre, ni par la chute de quelque toit, ni par quelque autre funeste accident, que vous périrez, et que vous perdrez subitement la vie; encore n'en voudrais-je point répondre : mais soyez-en bien assurés, ce sera toujours par une mort imprévue et à laquelle vous ne vous attendiez pas. Car, ne vous y trompez pas, mes frères, la mort surprend et trahit tous les hommes, même dans les maladies les plus ordinaires. Dans ces derniers moments, une femme, par un excès de tendresse, des enfants, par respect ou par intérêt, des étrangers, par complaisance, des domestiques, par crainte, un médecin, par faiblesse, que dis-je? quelquefois même un confesseur, par un ménagement déplacé et mal entendu, tous vous feront entendre qu'il n'y a pas encore à désespérer, tandis qu'il n'y aura plus d'espoir pour vous. On vous assurera que tout va bien, lors-

qu'il sera évident que tout va mal; on vous félicitera d'un léger succès et d'un changement assez favorable, mais qui ne sera dans le fond qu'un dernier effort de la nature défaillante; on vous cachera adroitement et avec soin toutes les marques et tous les présages qu'on découvrira dans vous d'une mort prochaine. On vous exagérera la force et la vertu des remèdes, sans vous parler jamais du souverain remède, qui est la pénitence. On éloignera de vous le Confesseur, de peur que sa présence ne vous alarme. Si l'on vous parle des Sacrements, ce n'est pas, ajoutera-t-on, qu'on vous croie dans un grand danger, mais c'est qu'il convient de donner cette marque de religion, et de se mettre l'esprit en repos de bonne heure. Ah! mes frères, c'est ainsi qu'on vous amusera dans ces derniers moments de votre vie, et que chacun conspirera à vous tromper et à vous séduire, dans des conjonctures où il serait si important de vous ouvrir les yeux. Et ce qu'il y aura encore de plus déplorable pour vous, pauvres pécheurs, c'est que l'amour désordonné que vous avez pour la vie vous fera donner dans le piége, que vous vous en tiendrez à tous ces vains discours, que vous les croirez, que vous vous y fierez tellement, que vous ignorerez toujours la vérité, que vous mourrez sans le savoir, et que vous vous trouverez peut-être enfin dans l'enfer, sans avoir seulement pensé que vous dussiez mourir. O ciel! quel affreux châtiment! quelle fin plus triste et plus misérable! C'est ainsi, chrétiens, que Dieu, pour punir le pécheur qui ne pense jamais à la mort, permet, tous les jours, que la mort le surprenne dans l'impénitence, et qu'il meure en réprouvé. Pré-

venez-donc, mes frères, un tel malheur, en ne vous occupant désormais que de cette salutaire pensée; c'est le seul moyen, dit saint Chrysostôme, que vous ayez à prendre pour l'empêcher de vous trahir et pour vous mettre à couvert de ses surprises. Prévenez, dis-je, un tel malheur, en ne vous occupant que de ces importantes réflexions : Je mourrai, et je mourrai dans un de ces moments où je n'aurai pas cru devoir mourir..... La mort peut m'enlever en tout temps et à toute heure.... Chaque moment du jour peut être le dernier de ma vie.... Je commence une telle affaire, mais peut-être n'en verrai-je jamais la fin.... Je rentre dans ma maison, mais peut-être n'en sortirai-je que pour être porté au tombeau.... Je repose tranquillement dans mon lit, mais peut-être, après ce repos, me trouvera-t-on sans vie.... Suis-je d'une complexion plus robuste, d'un tempérament plus sain, d'un âge moins avancé que tant d'autres que j'ai connus, avec qui j'ai vécu, et qui ont tout d'un coup disparu? Suis-je plus à couvert qu'ils ne l'étaient de tant d'accidents subits et imprévus qui les ont enlevés de ce monde? Hélas! ils ont été surpris; pourquoi ne puis-je pas l'être comme eux? Et si la mort venait à me surprendre dans le triste état où se trouve actuellement ma conscience, grand Dieu! que deviendrais-je après ma mort, et quelle serait mon éternelle destinée?

Oh! qu'un chrétien, mes frères, rempli de ces saintes pensées, fait de fréquents et utiles retours sur lui-même! qu'il est attentif sur ses démarches! qu'il met promptement ordre aux affaires de sa conscience! qu'il prend bientôt de justes mesures pour s'assurer

une mort sainte par une vie parfaitement chrétienne! Car ce sont là les heureuses suites qui naissent naturellement de ces sortes de réflexions; parce qu'on ne peut guère affectivement s'occuper de la mort, sans conclure qu'il est nécessaire de s'y préparer. C'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Que nous soyons obligés, mes frères, de nous préparer à la mort, et de nous y préparer promptement et sans relâche, c'est une vérité si constante et d'une si grande conséquence pour nous, qu'il semble que Jésus-Christ n'ait voulu rapporter qu'à ce seul point la plupart des adorables instructions qu'il nous a laissées dans l'Évangile. Veillez et priez, nous dit ce divin Maître, et ne vous laissez point entraîner à la débauche et au péché; ayez toujours vos lampes allumées pour recevoir l'Époux; portez toujours vos robes, et soyez toujours disposés à marcher quand vous recevrez l'ordre de partir. Que ferait le serviteur, nous dit encore le Sauveur, dans un autre endroit, s'il était exactement informé du retour de son maître? ah! sans doute qu'il mettrait ordre à tout pour se disposer à sa venue; c'est ainsi, conclut Jésus-Christ, que vous devez en user vous-mêmes à l'égard de la mort. Mais pourquoi, me direz-vous, devons-nous nous préparer à la mort avec tant d'application, de ferveur et de zèle? Pourquoi? parce qu'elle est proche, parce qu'elle est terrible : deux motifs, mes frères, où vous trouverez de quoi réveiller toute votre foi, et de quoi vous

animer à prendre toutes les mesures les plus efficaces pour vous disposer à bien mourir un jour.

Il faut mourir, mes frères, tout le monde en convient; mais il faut bientôt mourir, c'est de quoi presque personne ne veut convenir. Étrange effet, mes frères, de l'artifice le plus dangereux dont l'ennemi de notre salut se sert tous les jours pour nous entretenir dans l'impénitence! Le démon ne dit plus aux hommes, comme il fit à nos premiers pères : Vous ne mourrez point : *Nequaquam moriemini* (1). Non, l'erreur serait trop grossière et ne séduirait personne; mais il leur dit : Vous ne mourrez pas sitôt, vous avez encore bien du temps à vivre. Ils s'en fient à lui, et voilà par où le tentateur perd et séduit presque tous les hommes. Un jeune homme, en effet, compte toujours sur sa jeunesse; un homme plus avancé, sur la vigueur de son âge; un vieillard, sur la force de son tempérament. Il n'est point, en un mot, d'homme si vieux, si caduc, si infirme, si courbé et si accablé sous le poids des années, qui ne croie avoir encore au moins quelques années à vivre; chacun s'imagine avoir contre la mort des ressources que les autres n'ont point. Est-on frappé de la mort d'un parent, d'un ami, ou de quelque autre personne? au lieu de profiter d'un avertissement si pressant et si salutaire, on se rassure d'abord, en voulant que la cause de cette mort soit toujours celle dont on se croit exempt. Tels et tels sont morts, dit-on tous les jours dans le monde. Mais en doit-on être surpris? ajoute-t-on tout de suite; celui-ci paraissait

(1) Gen. III. 4.

mal-sain, celui-là ne se ménageait pas assez; l'un n'a pas été secouru, l'autre n'est mort que par les remèdes qu'on lui a faits mal à propos. C'est ainsi, mes frères, que vous prenez plaisir à vous jouer, à vous séduire, à vous tromper vous-mêmes. Car quels motifs, je vous prie, de tous ces raisonnements, sinon que vous flattant de n'être dans aucun de ces cas, vous voulez vous persuader par-là que votre dernière heure est encore éloignée, que vous avez encore tout le loisir de penser à vous, et qu'il n'y a encore rien à craindre? Et moi je prétends que la mort est proche, qu'elle a déjà le bras levé sur votre tête, qu'elle va frapper son coup, et que tout est à craindre pour vous, si vous tardez un seul moment de vous y préparer. En voici la preuve.

La mort est proche, mes frères; c'est ce que le Saint-Esprit ne cesse de nous insinuer en mille endroits de l'Écriture, lorsqu'il nous parle de la brièveté de la vie. Nos jours sont comptés, dit le saint homme Job, et ils finiront bientôt. Le roi est aujourd'hui vivant, dit le Sage, et demain il mourra. Qu'est-ce que la vie, demande saint Jacques, si ce n'est une légère vapeur qui s'élève et qui s'évanouit presque au même instant qu'elle paraît à nos yeux. Le temps est court, ajoute saint Paul; c'est un torrent, dit le Prophète, une nuée, un vent, une ombre, une image, un songe qui passe sans laisser après soi la moindre trace ni le moindre vestige. Et en effet, mes frères, sans parler ici de tant d'accidents imprévus qui peuvent si aisément déranger le nombre infini des vaisseaux et des ressorts qui entre dans la structure de nos

corps, et nous enlever tout-à-coup de ce monde au milieu même de nos plus belles années (1); sans parler, dis-je, de tous ces accidents inopinés qui nous menacent à tout moment et qui nous doivent tenir en de continuelles alarmes, hélas! à peine avons-nous commencé de vivre, que nous commençons de mourir; à chaque moment de la vie, la mort gagne quelque chose sur nous; et nuit et jour, comme malgré nous, nous courons au tombeau. Oui, disait l'apôtre saint Paul, je sens que mes années s'envolent, que ma vie s'enfuit, que le temps de ma dernière dissolution s'approche, et qu'il n'y a point, pour ainsi dire, de jour, ni même d'instant, que je ne meure : *Quotidie morior* (2). Ah! que vous me faites donc pitié, mon frère, quand je vous entends raconter et calculer avec tant de complaisance le nombre de vos années! J'ai vingt ans, j'ai trente ans, dites-vous, j'en ai cinquante, plus ou moins. Aveugles que vous êtes, vous dit un sage païen, ce n'est pas vous qui avez et qui possédez ces années; ces années ne sont point en votre pouvoir et ne vous appartiennent plus; c'est la mort qui vous les a ravies, qui s'en est rendue la maîtresse, et qui tient sous son domaine tout ce qui s'est écoulé jusqu'à présent de votre vie : *Quidquid ætatis retrò est mors tenet.* Vous n'excitez pas moins ma compassion, quand je vous vois peindre en grand les années que vous vous promettez de vivre encore, et que je vous vois vous

(1) Ce qui suit, jusqu'à la 21me ligne de la page 62, à quelques légères différences près, forme le *Fragment sur la Mort* qui se trouve aux pages 92 et 93 du Tome premier.

(2) I. Cor. xv. 31.

en applaudir; car enfin, pouvez-vous douter qu'elles ne vous échappent aussi rapidement que celles qui ont précédé? Non, non, ne vous y trompez pas, le torrent du temps va tout emporter, et dans peu vous direz la même chose de l'avenir où vous entrez, que du passé d'où vous sortez et dont il ne vous reste, de votre aveu même, qu'une idée et qu'un songe. Or, je vous le demande, quelle idée vous demeure-t-il de tout le temps que vous avez vécu? Votre vie passée ne vous paraît-elle pas un songe? Ne vous semble-t-il pas, hélas! que vous n'êtes nés que d'hier? Eh bien, vous dit saint Augustin, voilà ce que vous jugerez également bientôt de tout le temps qui vous reste à vivre. La mort est donc bien proche, mes frères? Elle est si proche, que le Sage ne cesse de nous avertir et de nous crier, qu'elle vient, qu'elle marche à grands pas, et qu'elle ne tardera pas enfin d'arriver : *Memor esto, quoniam mors non tardat* (1). Elle est si proche, dit l'Écriture, que malgré l'éloignement imaginaire où vous l'envisagez, il n'y a qu'un point entre elle et vous, il n'y a qu'un seul point qui vous en sépare : *Uno tantùm gradu ego et mors dividimur* (2). Et de là quelle conséquence? c'est, dit JÉSUS-CHRIST, de s'y préparer sans relâche. La nuit, nous dit ce divin Sauveur, cette affreuse nuit où personne ne peut plus agir, s'avance; marchez donc tandis que la lumière vous éclaire : Le Maître qui vous a confié ses talents est sur le point de revenir et de vous en demander compte; trafiquez donc et négociez sans perdre de temps, jus-

(1) Eccli. XIV. 12. — (2) I. Reg. XX. 3.

qu'à ce qu'il soit de retour : Le temps de la récolte va bientôt arriver; hâtez-vous donc de porter des fruits en abondance : Enfin voici l'Époux qui est déjà à vos portes et qui arrive; ah! ceignez-vous donc les reins, et que vos lampes soient allumées pour le recevoir.

Telles sont, mes frères, les touchantes et aimables paraboles dont Jésus-Christ se sert presque dans toutes les pages de l'Évangile, pour nous faire sentir que si, d'une part, la mort est prochaine pour nous, de l'autre aussi nous ne pouvons, sans un extrême aveuglement, négliger un seul moment de nous y préparer. Et cependant, mes frères, toujours insensibles à de si salutaires avertissements, nous demeurons dans le même assoupissement et dans la même langueur, sans jamais rien faire, sans jamais rien entreprendre pour nous préparer à faire un jour une sainte mort. Vit-on jamais une conduite plus déplorable! Car enfin, pécheurs, quand vous auriez à vivre des siècles entiers, et que Dieu vous laisserait sur la terre aussi longtemps que ces premiers Patriarches fondateurs du monde, toute votre vie, hélas! quelque longue qu'elle pût être, suffirait à peine pour vous préparer à bien mourir. Quoi! mon cher frère, vous êtes peut-être à la veille de votre mort; peut-être cette nuit même, insensé que vous êtes, on va vous redemander votre âme : *Stulte, hâc nocte animam tuam repetent à te* (1). Que dis-je? la cognée est à l'arbre; déjà j'entends le souverain Juge qui crie à cette impitoyable mort : Frappe, frappe sur ce pécheur; arrache-moi cet arbre

(1) Luc. xii. 20.

inutile du champ de mon Église; c'est trop long-temps attendre, coupe-lui ses branches, abat ses feuilles, jette tout au feu; et malgré toutes ces effroyables menaces, pécheur, vous demeurez tranquille et endormi dans le désordre! rien ne vous excite, rien ne vous effraie, rien ne vous fait mettre la main à l'œuvre! Quoi! ma chère sœur, vous touchez presque au terme fatal où vous ne pourrez plus rien faire pour le salut, il ne vous reste plus que quelque léger souffle de vie, les plaisirs de la jeunesse ne sont plus pour vous et vous n'êtes plus pour eux; la joie d'hier n'est plus aujourd'hui, et vous êtes morte pour elle; la mort est à vos côtés; elle vous poursuit, vous la portez au-devant de vous-même; en un mot, vous dit saint Paul, vous mourez à tous les instants du jour, et bientôt enfin vous allez être ensevelie dans les horreurs de votre éternité; et vous ne redoublez pas vos soins par une vie plus chrétienne et plus pénitente! et vous ne vous empressez pas d'arriver à la sainteté que Dieu demande!

En vérité, ne faut-il pas que vous ayez les uns et les autres renoncé à la foi et à la raison tout ensemble! Car, mes frères, si vous étiez convaincus par la raison et la foi, qu'il ne vous reste que fort peu de jours à vivre, que ne feriez-vous pas pour vous préparer à bien mourir? Que ne feriez-vous pas, dans la simple mais touchante supposition que je m'en vais vous faire : Si par le ministère d'un Ange, Dieu vous annonçait, au moment que je vous parle, que ce sera pour demain ou aujourd'hui même que vous mourrez, dites-moi, je vous prie, que ne feriez-vous pas pour vous disposer à faire une bonne mort? Hélas! vous feriez

tout, et en faisant tout, vous craindriez encore de n'en pas faire assez. A l'exemple du roi Ézéchias, qui se considérait sans cesse aux portes de la mort, vous pousseriez continuellement, comme lui, des cris vers le ciel, ainsi que le petit d'une hirondelle qui demande de la pâture : *Sicut pullus hirundinis, sic clamabo* (1); vous gémiriez comme la colombe, et vous vous appliqueriez sans relâche à méditer la profondeur des jugements de Dieu : *Meditabor ut columba* (2). En un mot, comme ce saint roi, vous repasseriez, en présence de votre Dieu, toutes les années de votre vie dans l'amertume de votre âme, et vous prendriez les plus justes mesures pour les réparer : *Recogitabo tibi annos meos in amaritudine animæ meæ* (3). Oui, mes frères, si l'Ange du Seigneur paraissait à l'heure qu'il est, dans cette chaire, pour vous annoncer à tous une mort prochaine, ah! dès ce moment, quelle étrange révolution ne verrait-on pas dans cet auditoire? Vous seriez tout-à-coup, les uns et les autres, saisis de frayeur, une triste pâleur se répandrait sur tous vos visages, la terreur et l'effroi s'emparerait de vos esprits et de vos cœurs, on n'entendrait plus dans ce saint lieu que soupirs, que sanglots et gémissements, vous viendriez sans différer vous jeter aux pieds des Ministres de Jésus-Christ pour vous avouer coupables de mille désordres et les laver dans les larmes d'un sincère repentir; tous les Confesseurs d'une ville ne suffiraient pas pour satisfaire votre dévotion et calmer les justes alarmes de vos consciences. Bien loin de vous ralentir dans votre

(1) Isai. xxxviii. 14. — (2) Ibid. — (1) Isai. xxxviii. 15.

pénitence et dans la pratique des œuvres saintes, vous vous porteriez à des excès que nous serions obligés de modérer. Ne sont-ce pas là les heureuses dispositions dans lesquelles vous vous efforceriez d'entrer pour vous préparer à cette mort prochaine qui vous serait ainsi annoncée? Or, pourquoi ne vous efforcez-vous pas d'y entrer dès maintenant? Mais Jésus-Christ ne s'est-il pas expliqué sur cette proximité de la mort en des termes assez formels et assez précis! Eh quoi! la parole d'un Dieu aura-t-elle donc moins de pouvoir et d'efficace sur vous, que n'en aurait la parole d'un Ange? Ah! ne vous flattez donc plus, mes frères; vous mourrez, et vous mourrez bientôt. Quelque éloignée que la mort vous paraisse, soyez très-persuadés qu'elle est plus proche que vous ne pensez, et que vous ne sauriez, par conséquent, sans une extrême folie, différer plus long-temps de vous y préparer, surtout si vous voulez bien faire réflexion encore quelques moments à tout ce qui doit vous la rendre si terrible, soit par rapport au corps, soit par rapport à l'âme, soit par rapport enfin à tout ce qui l'accompagne et à tout ce qui la suit; c'est ma seconde réflexion.

La mort est terrible, mes frères; elle est terrible dans toutes ses circonstances. Car étant la séparation de l'âme et du corps, elle est en même temps la privation de tous les plus chers objets de l'attachement de l'homme. Un homme qui meurt n'est plus un homme; il ne perd pas seulement la vie, il perd toute la nature, l'air, la terre, les cieux, les astres, le soleil, la lumière; il perd ses proches, ses amis, ses parents, il perd tous les hommes; il perd ses biens, ses terres,

ses héritages, ses emplois, ses dignités, ses charges, sa beauté, son autorité, son crédit, sa science, ses talents, tout, en un mot; tout s'évanouit et disparaît à ses yeux, tout fond, tout s'anéantit devant lui. O mort, que tes coups sont amers, qu'ils sont douloureux et terribles pour un homme qui vit en paix dans les plaisirs et les douceurs de la vie! *O mors, quàm amara est memoria tua homini pacem habenti in substantiis suis* (1)! Ah! mes frères, que c'est un spectacle bien triste, mais bien propre à nous désabuser de toutes nos erreurs, que la vue d'une personne qui vient de rendre le dernier soupir! Fût-ce la personne du monde la plus accomplie, hélas! il se fait tout-à-coup dans tout son corps un changement si affreux, qu'elle n'inspire plus que de l'horreur; et pour vous en convaincre, entrez, je vous prie, entrez avec moi dans cette maison qui retentit des cris d'une famille éplorée, dans cette chambre où le désespoir éclate de tout côté; approchez-vous de ce lit funeste, et appliquez-y vos yeux et tous vos sens. Voyez et contemplez, sur ce cadavre qui y est étendu, l'effroyable ravage que cette cruelle mort fait dans l'homme. Considérez-le au dedans et au dehors : toute cette harmonie, ces agréments, cette beauté, cette couleur, cet éclat, l'action, la parole, le mouvement, il n'y a plus rien de tout cela. Voyez cette tête baissée et collée sur la poitrine, ces cheveux encore tout humides des sueurs de la mort, ce teint pâle et livide, ce visage défiguré, ces joues abattues et comme attachées aux os, ces lèvres retirées, ces yeux

(1) Eccli. XLI. 1.

enfoncés et affreusement ouverts; enfin considérez tout ce corps infect et hideux qui fait horreur à tout le monde. Déjà on commence à ne pouvoir plus en supporter la puanteur; on l'appréhende, on l'abandonne, on le fuit. Mari, femme, enfants, domestiques, voisins, tous ceux qui ont le plus tendrement aimé cette personne, s'empressent, après quelques larmes répandues, de faire tirer ce cadavre de la maison; on le couvre d'un suaire, on l'enferme dans un cercueil, et on le cache enfin dans le fond de la terre. Eh! grand Dieu! quel discours si touchant et si pathétique pourrait jamais vous représenter assez vivement toutes les horreurs qui se passent ensuite dans la tombe. Non, mes frères; il faut, pour en avoir une juste idée, que vous me suiviez encore dans ces tombeaux affreux dont vous redoutez si fort l'approche. C'est là que j'ai été moi-même plus d'une fois, pour les voir de mes propres yeux, et y méditer en tremblant tout ce que je m'en vais vous apprendre; c'est là aussi que je veux vous conduire aujourd'hui vous-mêmes, afin que vous soyez ainsi les tristes spectateurs de l'étrange humiliation où la mort réduit le corps humain. Pénétrons donc au travers de ces pierres et de ces marbres qui nous en dérobent la vue, et descendons dans ces tristes demeures. Qu'y verrons-nous? hélas! que pouvons-nous y voir que des objets terribles et lugubres? A peine le corps de cette jeune personne qui faisait l'agrément et la joie de tous les cercles y est enfermé, qu'il s'engendre dans ce cadavre puant une quantité prodigieuse de vers et d'autres insectes : les uns lui dévorent les yeux, les autres lui rongent le visage; il y

en a qui se roulent dans sa bouche et dans son sein; sa poitrine, qui commence à s'entr'ouvrir, en est toute remplie, ses entrailles en fourmillent; partout les vers le rongent et le dévorent. Cependant les membres de ce corps se dépouillent et perdent leur forme, les cheveux se détachent de la tête, les lèvres, les joues, les jambes, les bras, toutes les chairs tombent par morceaux et se dissolvent en boue; ce n'est plus qu'un fumier, qu'un cloaque, qu'un amas de pourriture et de corruption. Enfin les vers ayant tout consumé, se consument eux-mêmes de faim, et il ne reste plus de cette masse de chair qu'un tas d'ossements infects et qu'un affreux squelette qui se démet peu à peu comme un vieux bâtiment ruineux, jusqu'à ce qu'enfin tout soit réduit en cendre et en poussière.

Voilà, hommes mortels, voilà, riches du siècle, voilà, jeunes débauchés, voilà, femmes et filles mondaines, voilà, chrétiens, qui que vous soyez, l'état affreux, l'état horrible et lamentable où l'implacable mort doit réduire vos corps un jour! ces corps, dis-je, si sensuels, si délicats; ces corps, dont vous faites vos idoles, que vous nourrissez avec tant de délicatesse, que vous entretenez avec tant de soins, que vous parez avec tant de luxe; ces corps, enfin, pour qui vous avez tant de complaisance et d'amour. Ah! mon frère, ah! ma sœur, vous craignez, vous fuyez, vous détournez les yeux, vous avez horreur de la triste peinture que je viens de vous faire; elle vous fait soulever le cœur, la force et le courage vous manquent, et peut-être que vous me savez mauvais gré de mon peu de ménagement pour votre délicatesse : mais combien

plus seriez-vous dans l'alarme et dans la terreur, si vous pouviez voir, par les yeux de la foi, quel est le sort d'une âme au moment que la mort l'a séparée de son corps! Ah! c'est à ce moment redoutable qu'elle paraît au tribunal de Dieu pour y être jugée. Ciel! quel doit être l'étonnement et l'effroi de cette pauvre âme, de se voir tout-à-coup séparée de tout, hors de tout, hors de son corps, hors de sa maison, hors de ce monde visible, hors du temps, dans son éternité; sans force, sans secours, sans suite, sans connaissances, sans appui, sans ressource; seule avec Dieu seul, seule avec ce Dieu grand, saint, juste, tout-puissant, éternel, immortel, inflexible, qui l'accable de tout le poids de sa divinité; seule avec ce Dieu dont elle a si souvent entendu parler dans nos chaires chrétiennes, qu'elle a mille fois adoré à travers les ombres de la foi dans le plus auguste de nos mystères; seule avec ce Dieu qu'elle n'a j'amais vu, qu'elle voit pour la première fois, et qu'elle voit comme le Juge souverain de toute la nature; seule avec Dieu seul! Ah! quelle terrible situation, quelle effrayante solitude pour cette âme incertaine, éperdue, confuse, toute tremblante sur son éternelle destinée! Dieu la couronne enfin, ou la réprouve pour jamais; le ciel, ou l'enfer, s'ouvre ou se ferme pour elle; une éternité de biens ou de maux se présente enfin pour être la récompense de ses bonnes œuvres, ou la punition de ses crimes. Telle est, mes frères, l'issue du moment effroyable de la mort, de ce moment que les Saints, les plus grands Saints, ont si fort redouté, mais que des pécheurs comme nous doivent bien craindre da-

vantage. O moment de la mort! moment bien terrible, mes frères, et bien redoutable, puisqu'il doit décider de tout, et que c'est de lui que dépend toute notre éternité, le salut ou la damnation : *Momentum ex quo pendet æternitas.* Ce moment est-il heureux pour nous? nous voilà dès lors en possession d'un royaume éternel; est-il malheureux? nous voilà perdus sans ressource, et précipités pour jamais dans un abîme de malheurs. L'arbre, dit l'Écriture, demeurera éternellement où il sera tombé : *In quocunque loco ceciderit ibi erit* (1). Et de là, mes frères, comprenez de quelle importance il est pour vous de vous préparer incessamment et sans délai à cette dernière heure.

Préparez-vous donc à la mort, mes frères. Mais comment? par les excellentes pratiques que je vais vous donner pour vous disposer à bien mourir un jour, et qui doivent être comme le fruit le plus solide que vous puissiez retirer de cette instruction; retenez-les bien. Préparez-vous, dis-je, à la mort, en vous tenant toujours dans l'état où vous voudriez mourir. Or, prenant cette règle, et sans sortir de cette assemblée, m'adressant à vous, si je vous demandait à chacun en particulier, Mon cher frère, ma chère sœur, voudriez-vous bien mourir dans l'état où vous êtes? Qu'auriez-vous à me répondre? Voudriez-vous mourir, vous, dans cette habitude criminelle d'impureté où vous vivez depuis si long-temps, et porter au tribunal de Dieu tant de péchés affreux qu'elle vous a fait commettre et qu'elle vous fait en-

(1) Eccle. xi. 3.

core commettre tous les jours? Vous, avec cette haine et ce ressentiment que vous conservez, que vous nourrissez dans votre cœur, et qui vous entretient dans des divisions si scandaleuses? Vous, dans telle et telle injustice que votre conscience vous reproche, soit à l'égard de ce créancier qui s'est incommodé pour vous, soit à l'égard de ce domestique qui s'est épuisé dans votre service et que vous refusez cependant de satisfaire? Enfin voudriez-vous mourir les uns et les autres chargés de tant d'horribles profanations et de tant d'affreux sacriléges que vous avez commis dans la réception des Sacrements, sans les avoir auparavant réparés par une fervente confession de toute votre vie? Non, sans doute, mes frères, que vous ne le voudriez pas. Ah! pourquoi ne sortez-vous donc pas au plus tôt d'un si triste état, puisque vous pouvez y mourir autant de fois que vous y restez de moments?

Préparez-vous donc à la mort; mais comment? en faisant toutes vos actions en vue de la mort, et en les faisant chacune en particulier comme si ce devait être la dernière de votre vie. S'agit-il donc de choisir et d'embrasser un état de vie? choisissez-le et embrassez-le comme devant un jour mourir. Est-il question de régler l'usage de vos biens? réglez-le comme devant bientôt les perdre, parce qu'il faudra bientôt mourir. Vous trouvez-vous engagé dans une affaire, dans un procès? videz l'un et l'autre comme vous voudriez l'avoir fait au moment qu'il faudra paraître devant Dieu. Vous propose-t-on quelque partie de divertissement et de plaisir? demandez-vous à vous-même quel sentiment vous en aurez à cette dernière

heure. Enfin, faut-il vous approcher des Sacrements, entendre la divine parole, assister aux saints Offices de l'Église, vaquer à la prière, faire une œuvre de charité ou de religion? acquittez-vous de tous ces devoirs de piété comme vous voudriez vous en être acquitté dans ce dernier et terrible moment de votre vie.

Préparez-vous donc à la mort; mais comment? en mourant en quelque sorte à tout dès cette vie même, c'est-à-dire, en vous détachant par avance, d'esprit et de cœur, de tout ce que vous serez contraint d'abandonner pour lors. La mort vous détachera de votre corps : ah! commencez à vous en détacher vous-même, en renonçant dès à présent à ses plaisirs, à ses sensualités, à ses commodités, à ses aises, et en le traitant désormais comme un criminel déjà condamné à pourrir dans le tombeau. La mort vous enlevera tous vos biens : n'ayez donc plus pour eux aucune affection déréglée; et au lieu de cette soif insatiable d'amasser et d'accumuler, faites-vous, au contraire, un devoir et une gloire de les répandre dans le sein des pauvres, qui, au rapport de l'Évangile, plaideront puissamment votre cause au moment que vous mourrez et que vous paraîtrez devant le souverain Juge. La mort vous séparera de cette épouse, de ces enfants, de ce mari, de ces amis, de toutes ces personnes qui vous sont si chères : mourez, mourez, mes frères, dès cette vie même, à tous ces tendres attachements, en n'aimant plus vos proches et vos amis qu'en Dieu et que pour Dieu, mais surtout en faisant un divorce éternel avec toutes ces créatures et toutes ces sociétés qui sont si funestes à votre salut. La mort enfin vous dépouillera

de tout : détachez donc votre âme de tout ce que vous aimez hors de Dieu, et usez de toutes les choses du monde avec la même indifférence que si vous étiez morts et que si vous n'en usiez pas : *Qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur* (1).

Enfin, mes frères, préparez-vous à la mort; mais comment? en acceptant, dès aujourd'hui même et tous les jours de votre vie, dans un esprit de pénitence et de résignation, cette mort dont tôt ou tard vous serez forcés de subir les rigueurs; en adorant avec respect et tremblement les redoutables arrêts que le Seigneur a déjà prononcés contre vous. Hélas! il n'y a que trop long-temps que vous murmurez, que vous vous révoltez contre la loi souveraine qui vous y assujettit. N'est-il pas juste enfin qu'en ce moment vous en reconnaissiez l'équité, et que vous fassiez une acceptation de cette mort, qui vous sera d'autant plus méritoire, qu'elle aura été plus volontaire? Ah! sans différer, mes frères, jetons-nous donc tous au pieds du tribunal de ce souverain Juge, et que chacun de nous s'écrie avec un cœur véritablement contrit et humilié : O mon Dieu, me voici prosterné devant vous, abattu, anéanti, confondu aux pieds de votre trône, comme un pauvre criminel digne mille fois de la mort à laquelle vous m'avez condamné. Souverain juge des vivants et des morts, puisque vous avez ordonné que je meure, j'acquiesce avec une soumission parfaite à l'arrêt de votre justice, et je consens que la mort me ravisse cette vie dont j'ai si long-temps abusé; qu'elle

(1) I. Cor. vii. 31.

me dépouille de tous mes biens dont je ne me suis servi que pour déshonorer votre saint Nom; qu'elle me sépare de mes parents, de mes enfants, de mes amis, des personnes qui m'ont été les plus chères par la trop grande attache que j'ai eue pour la créature. Oui, je consens que mon âme soit séparée de mon corps, pour avoir trop aveuglément suivi ses inclinations déréglées; que ce corps soit caché dans le fond de la terre, méconnu, oublié, méprisé, foulé aux pieds de tout le monde, pour vous avoir oublié moi-même toute la vie, et pour avoir toujours méprisé votre divine loi; que mon cœur soit rongé et dévoré des vers pour avoir conçu tant de mauvais désirs, pour avoir voulu plaire à d'autres qu'à vous seul; enfin, que ma chair criminelle, mes yeux, mes pieds, ma langue et tous mes sens soient réduits en cendre, en fumier, en pourriture, pour les avoir tant flattés au préjudice de vos intérêts, et les avoir faits les funestes instruments de tant de crimes. Terre, ouvre donc ton sein pour recevoir cette chétive créature, cette poignée de poudre que le vent de son orgueil a tant de fois emportée, afin qu'elle retourne dans le lieu de son origine. O morts, qui êtes ensevelis dans ce saint lieu, faites place à votre concitoyen, et recevez parmi vous celui qui ne mérite plus de vivre et qui ne doit plus avoir d'autre compagnie que la vôtre. Vers et insectes affamés, qui attendez avec impatience votre proie, venez assouvir votre faim sur moi, venez vous rassasier de ma chair coupable et criminelle, venez dévorer enfin celui qui par son insatiable cupidité aurait voulu dévorer tous les biens de la terre. Passants, hâtez-vous

de fouler sous vos pieds celui qui par son faste et son orgueil a tant de fois voulu marcher sur la tête des autres. O hommes mortels, arrêtez-vous sur mon tombeau, et apprenez ce que c'est que le monde, que tout passe comme un éclair et s'évanouit comme un songe, et que ce que je suis enfin vous le serez bientôt vous-mêmes. Mais, ô mon Dieu, accordez-moi du moins, avant que je meure en effet, et que j'entre réellement dans mon tombeau, accordez-moi, dis-je, je vous en conjure, la grâce de mourir à mes désirs, à mes penchants, à mes passions, à mes habitudes; la grâce de pleurer mes péchés, d'embrasser la pénitence, de pratiquer les vertus chrétiennes, afin que je me mette en état par-là de mourir un jour de la mort précieuse des justes. C'est la grâce que je vous souhaite, mes frères, Au nom du Père, etc.

FRAGMENTS

SUR LE MÊME SUJET.

..... (*Page* 47, *ligne* 20.) son éternité.

Il faut mourir! Mais pourquoi sortir de nous-mêmes, nous dit l'Apôtre, pour nous persuader cette vérité, puisque c'est dans le fond de notre être que nous trouvons toutes les preuves d'une mort certaine? Oui, nous n'avons qu'à nous interroger nous-mêmes, et tout ce qu'il y a dans nous nous dira, d'une voix secrète, mais unanime, qu'il faut mourir. Nos forces qui s'épuisent, notre esprit qui de jour en jour s'affaiblit, nos corps qui se consument peu à peu, nos maladies, nos infirmités, tout nous dira qu'il faut mourir.

Il faut donc mourir, etc. (*Page* 47, *ligne* 21.)

..... (*Page* 48, *ligne* 8.) presque personne n'y pense. N'est-il pas en effet bien étonnant, que vous soyez tout aussi convaincus que vous l'êtes qu'il faut mourir, et que cependant vous vous occupiez si peu d'une si salutaire pensée? Eh! que dis-je? mes frères, vous en êtes tellement convaincus, que vous m'avez peut-être déjà blâmé de m'être si fort étendu sur toutes ces preuves, et que vous vous êtes peut-être dit en vous-mêmes : A quoi notre Prédicateur pense-t-il, de perdre ainsi son temps à nous prouver une vérité

sur laquelle personne ne s'est jamais avisé de former le moindre doute? Il est vrai, mes frères, j'en conviens; vous êtes tous persuadés qu'il y a un arrêt de mort porté dans le tribunal souverain de la divine Justice contre l'homme pécheur, et que cet arrêt est irrévocable et sans appel : *Statutum est hominibus semel mori* (1); mais il n'est pas cependant moins vrai de dire, qu'il était de mon devoir de vous le faire bien sentir, parce que, par je ne sais quelle stupidité, ou quel ensorcellement de votre amour-propre, vous oubliez, sans y prendre garde, que cet arrêt doit être exécuté dans vos personnes, et que vous vivez effectivement comme si vous étiez persuadés que vous ne devez point mourir. Qui est-ce, en effet, parmi vous, qui s'occupe sérieusement de l'importante pensée de la mort? Ah! si cette terrible pensée avait été profondément gravée dans votre esprit, vous seriez-vous rendus coupables de toutes ces dissolutions scandaleuses qui mettent toute l'Église en deuil, et auxquelles vous avez consacré tous ces derniers jours? Vous aurait-on vus, hommes profanes, les passer dans l'intempérance et dans les excès? vous aurait-on vues, femmes mondaines, les consumer dans les jeux, les danses et les festins? Auriez-vous pu soutenir, au milieu de tous ces voluptueux plaisirs, l'idée effrayante d'une mort qui doit être suivie, pour les pécheurs, d'une éternité malheureuse? Mais, hélas! on n'y pense pas, et voilà la source de tant de scandales. On y pensera bien, etc. (*Page* 48, *ligne* 8.)

(1) Hebr. IX. 27.

..... (*Page* 57, *ligne* 5.) de ses surprises. Quoique nous ne sachions point, dit saint Bernard, ni le temps, ni le lieu, ni le genre de notre mort, nous pouvons cependant toujours vivre dans une telle attention sur nous-mêmes, qu'il n'y ait jamais une heure où la mort ne nous trouve en garde, et où nous ne soyons à l'abri de tous ses piéges. Ah! pensons donc, encore une fois, à la mort, et rappelons sans cesse dans notre esprit ces importantes réflexions : Je mourrai, etc. (*Page* 57, *ligne* 7.)

..... (*Page* 63 *ligne* 11.) de nous y préparer. Mais d'où vient, demande saint Chrysostôme, que le Seigneur exige de nous que nous ayons sans cesse devant les yeux la proximité de la mort? Ah! répond ce Père, c'est qu'il ne voyait point d'aiguillon plus vif et plus capable de nous exciter à nous préparer sérieusement à ce terrible passage, ni de motif plus propre à nous faire mettre entre nos péchés et la mort un juste intervalle de pénitence. Et voilà pourquoi Jésus-Christ ne nous parle presque jamais, dans ses divines instructions, de la proximité de la mort, sans nous parler en même temps de la préparation que nous devons y apporter. La mort est proche, nous dit ce divin Maître, tenez-vous donc prêts, afin qu'elle ne vous surprenne.

Et cependant, etc. (*Page* 63, *ligne* 12.)

..... (*Page* 66, *ligne* 3.) obligés de modérer. Plaisirs, honneurs, richesses, divertissements, jeux, spectacles,

danses, compagnies, tout cela n'aurait plus aucun attrait pour vous. Morts au monde et à tous ses vains amusements, vous n'auriez plus de pensées que pour Dieu, plus de désirs que pour Dieu, plus de vie que pour Dieu; en un mot, vous ne seriez plus occupés que de la seule affaire de votre salut éternel, et de l'unique soin de vous disposer à mourir chrétiennement. Voilà, mes frères, le miracle visible que la présence de la mort annoncée par un Ange opérerait parmi vous. Ne sont-ce pas là, etc. (*Page* 66, *ligne* 3.)

AUTRE CONCLUSION

DU MÊME DISCOURS.

..... (*Page* 76, *ligne* 14.) de la mort précieuse des justes. O! mes frères, l'heureuse mort que celle que notre Religion et notre piété nous font ainsi souffrir avant la mort même! Que la mort est peu terrible à quiconque s'est ainsi défait de ce qui la rend si redoutable aux gens du monde; à quiconque....; à quiconque enfin s'y est préparé d'une manière si édifiante et si chrétienne! Ce n'est plus un monstre affreux, ce n'est plus un tyran impitoyable, c'est un fantôme dont on se joue, c'est un.... On y songe sans frayeur; on la défie, on la désire, quand elle est éloignée; on l'envisage sans crainte, quand elle est proche; on la reçoit avec joie, quand elle est présente; on paraît enfin avec confiance au jugement qui la suit, parce qu'elle doit être le commencement de l'éternité bienheureuse que je vous souhaite, mes frères, Au nom du Père, etc.

SERMON

SUR LE JUGEMENT GÉNÉRAL (1).

TRIOMPHE DES ÉLUS.

Cùm venerit Filius hominis in majestate sua, et omnes Angeli ejus cum eo, tunc sedebit super sedem majestatis suæ : et congregabuntur ante eum omnes gentes.

Quand le Fils de l'homme viendra dans l'éclat de sa majesté, et tous les Anges avec lui, alors il s'assiéra sur le trône de sa gloire, et toutes les nations s'assembleront devant lui.

Matth. xxv. 31.

Quel effrayant spectacle se présentera-t-il à nous, mes frères, dans le second et terrible avénement du Fils de l'homme? Les provinces et les royaumes soulevés les uns contre les autres; les villes, les palais, les édifices les plus solidement bâtis, renversés, détruits; les rochers et les montagnes arrachées de leur centre; le soleil obscurci, la lune sans clarté, les étoiles tombées du ciel avec un horrible fracas, toutes les vertus des cieux ébranlées, la terre agitée et chancelante jusques dans ses fondements; la mer en fureur et hors de ses bornes; les éléments confondus, les éclairs brillant de toute part, les foudres et les tonnerres menaçant le monde entier de sa ruine prochaine; l'univers embrasé, toute la nature dans la

(1) Il y a un autre Sermon sur le même sujet, au tome premier, page 186 et suivantes.

désolation et dans l'horreur; les hommes enfin déconcertés, épouvantés, pâlissant et séchant de frayeur dans l'attente des redoutables maux qui doivent arriver au monde : *Arescentibus hominibus præ timore* (1)! Infortunés mortels, c'est dans ce grand jour du Seigneur, dans ce dernier et formidable avénement du Fils de Dieu dans le monde, que toutes ces étranges prédictions doivent exactement s'accomplir : *Amen dico vobis, quia non præteribit generatio hæc, donec omnia hæc fiant* (2). Mais quel spectacle encore plus épouvantable, mes frères, lorsque, au milieu de tous ces présages affreux, et au son terrible de cette éclatante trompette qui se fera entendre de toute part, on verra ce qui n'avait plus de vie ni de mouvement, se ranimer, la poussière de nos corps, détruite, éparse çà et là, presque perdue dans la nature, se retrouver et se réunir pour former les mêmes hommes, l'esprit de vie rentrer dans nos cadavres, et tous les morts enfin de tous les âges et de tous les siècles ressusciter au premier ordre de l'Ange, et sortir dans l'instant de leurs tombeaux pour venir paraître devant le tribunal de leur souverain Juge! Ah! je le vois déjà, ce Juge redoutable, paraître sur une nuée dans tout l'éclat de sa majesté, dans toute la plénitude de sa puissance, et dans toute la sévérité de sa justice, armé du glaive de sa vengeance, précédé du glorieux signe de sa miséricorde. Je le vois environné de mille millions d'Anges qui lui servent de suite et de ministres. Je le vois enfin, comme sur un char de feu, tout

(1) Luc. xxi. 26. — (2) Matth. xxiv. 34.

étincelant de colère, animé du plus terrible courroux, jetant partout la crainte et la terreur. Grands et petits, peuples et rois, Anges et hommes, ciel, terre, enfer, tout tremble, tout frémit devant lui. *Et vidi mortuos, magnos et pusillos, stantes in conspectu throni* (1).

Mon Dieu, quelle étrange différence entre les deux avénements de votre adorable Fils prédits dans vos divines Écritures! Dans le premier, c'est un Dieu qui devient Enfant pour nous sauver, et que de fidèles pasteurs trouvent dans une vile et méprisable crèche : *Parvulus natus est nobis* (2)..... *Invenietis infantem pannis involutum, et positum in præsepio* (3); mais dans le second, c'est un Roi puissant, terrible, vainqueur des nations, qui paraît sur un trône tout éclatant de gloire pour les juger selon toute l'étendue de sa colère. La première fois qu'il paraît à nos yeux, nous le voyons, hélas! dans le mépris et dans l'obscurité, sans suite, sans équipages, sans aucune marque d'honneur et de distinction; mais lorsqu'il reviendra, dans le jour de ses justices, nous le verrons tout brillant de lumière, environné de mille et mille légions d'Anges, et suivi de toutes les troupes du Dieu des armées, pour punir les crimes du monde et foudroyer l'iniquité des impies : *Et visitabo super orbis mala, et contra impios iniquitatem eorum* (4). Dans sa naissance, c'est un Enfant muet, incapable, selon l'expression du Prophète, d'écraser le roseau déjà brisé, et d'achever même d'éteindre la mèche qui fume encore: *Non clamabit; nec audietur vox ejus foris. Calamum*

(1) Apoc. xx. 12. — (2) Isai. ix. 6. — (3) Luc. ii. 2. — (4) Isai. xiii. 11.

quassatum non conteret, et lignum fumigans non extinguet (1); c'est un doux et tendre Agneau qu'on emmène pour être égorgé, et qui n'ouvre pas même sa bouche devant celui qui l'égorge : *Et quasi agnus coram tondente se obmutescet, et non aperiet os suum* (2). Mais dans son jugement, ce sera ce lion de la tribu de Juda qui remplira le ciel et la terre de ses rugissements, qui briséra la tête de ses ennemis, qui répandra partout la désolation et l'horreur, dont les seuls regards feront trembler l'univers entier et fondre les plus hautes montagnes : *Aspexit, et dissolvit gentes, et contriti sunt montes seculi* (3). Enfin dans son premier avénement au monde, les Esprits célestes ne firent retentir les airs que de cantiques d'allégresse, et n'annoncèrent aux hommes que la plus heureuse et la plus désirable paix : *Et in terra pax hominibus* (4). Dans le second, au contraire, ces mêmes Anges n'annonceront que les plus terribles vengeances, tandis qu'on n'entendra de tous côtés que cris, que gémissements, que soupirs; et que des hurlements effroyables s'élèveront de toutes les nations de la terre : *Parebit signum Filii hominis in cœlo, et tunc plangent omnes tribus terræ* (5). Que deviendrez-vous, âmes justes? ah! mes frères, que deviendrez-vous au milieu d'un effroi si général, dans ce grand jour, où à peine le serviteur le plus fidèle pourra se croire en assurance? Bons serviteurs de Dieu, fidèles servantes de Jésus-Christ, ne craignez rien; ouvrez les yeux, levez vos têtes, et faites éclater tout l'excès

(1) Isai. xlii. 2. — (2) Isai. liii. 7. — (3) Habac. iii. 6. — (4) Luc. ii. 14. — (5) Matth. xxiv. 30.

de votre joie. C'est maintenant l'heure de votre heureuse délivrance, le jour de votre repos, de votre triomphe et de votre félicité. *Respicite, et levate capita vestra : quoniam appropinquat redemptio vestra* (1). Pour vous, pécheurs, tremblez; ce jour de triomphe et de miséricorde pour les justes, est, pour vous, un jour de confusion, de rage et de désespoir. O jour cruel et plein d'indignation et de colère pour les uns! *Dies crudelis et indignationis plenus* (2). O jour heureux et plein de consolation et de joie pour les autres! disons mieux : O grand jour de toutes choses, où le juste Juge des vivants et des morts couronnera la vertu de gloire, et couvrira le vice d'infamie : *Et tempus omnis rei tunc erit* (3). Ne séparons point, en effet, ces deux idées, qui se trouvent si parfaitement réunies dans l'Évangile : le bonheur des élus, au jour du Jugement, et le malheur des réprouvés. Si les méchants ont besoin d'être alarmés, les bons n'ont-ils pas besoin d'être encouragés et consolés? C'est dans cette intention, mes frères, et pour entrer dans l'esprit de Jésus-Christ même qui nous représente ces deux grands objets sous un même point de vue, que je vais tout à la fois vous mettre à vous-mêmes devant les yeux ce qu'il réserve à ses élus au jour de ses vengeances, et ce qu'il y prépare aux réprouvés. En deux mots :

Le jour, le grand jour du Jugement sera un jour de triomphe et de gloire pour les justes; vous le verrez dans ce Discours.

(1) Luc. xxi. 28. — (2) Isai. xiii. 9. — (3) Eccle. iii. 17.

Le jour, le terrible jour du Jugement sera un jour de confusion et de désespoir pour les méchants; je vous le montrerai dans un second Discours.

Implorons le secours de l'Esprit saint, par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

Ne perdons point de vue, mes frères, tous ces effrayants objets que je n'ai fait qu'ébaucher au commencement de ce discours. Ce trône tout éclatant de gloire, de justice et de miséricorde, ce trône placé sur une nue remplie d'éclairs, de foudres, de tourbillons et de tempêtes; ce Juge éternel, tout-puissant, toujours juste, toujours équitable, mais terrible pour lors et inexorable dans ses jugements et dans ses vengeances; enfin cette foule innombrable de nations, cette assemblée générale d'innocents et de coupables tremblants à la vue d'un Dieu irrité et dans l'attente de leur éternelle destinée; ah! mes frères, ne détournons point les yeux d'un aspect si capable de nous toucher et de nous faire rentrer en nous-mêmes. C'est à ce terrible spectacle que nous sommes appelés vous et moi. Nous nous y trouverons tous, sans pouvoir nous en défendre. Vous vous y trouverez, chrétiens, non pas environnés de ces biens périssables que vous idolâtrez, ni de cet éclat pompeux de vos vanités qui vous enchante et qui vous séduit, mais de vos bonnes ou de vos mauvaises œuvres, seules choses qui vous distingueront pour lors. La seule qualité de juste ou de pécheur, voilà ce qui vous restera uniquement, en ce grand jour, de tout ce que vous aurez été et de tout ce que vous aurez fait sur la terre. Hélas! je m'y trou-

verai moi-même avec vous, dans ce jugement redoutable, non pas pour le prêcher, comme je fais aujourd'hui, mais pour le craindre et le subir; non pas pour m'y excuser, mais pour m'y voir peut-être condamné; non pas pour attaquer votre infidélité, mais pour rougir de la mienne; non pas armé de cette sainte hardiesse que me donne mon Ministère, mais pénétré de cette juste frayeur dont saint Paul se sentait saisi quand il disait, qu'après avoir prêché aux autres, il craignait lui-même d'être réprouvé. En un mot, nous y paraîtrons tous, sans qu'aucun mortel puisse s'en dispenser. *Omnes,* dit l'Apôtre, *nos manifestari oportet ante tribunal Christi* (1). Vous y paraîtrez, âmes justes, mais ne craignez rien, je vous l'ai déjà dit. Ce jour si terrible pour les pécheurs, doit être pour vous un jour de gloire et de triomphe; et pourquoi? le voici, et c'est tout le plan de ce premier Discours :

1. Vos vertus, pour l'ordinaire, sont ici-bas cachées et inconnues : elles seront alors connues et manifestées.

2. Vos vertus, ici-bas, sont persécutées et méprisées : elles seront alors louées et applaudies.

3. Vos vertus, ici-bas, sont quelquefois humiliées et comme oubliées de Dieu même : elles seront alors couronnées et récompensées.

Trois justes sujets, mes frères, de consolation et de triomphe pour les élus de Dieu, dans ce terrible jour des vengeances du Seigneur. Tâchez de les bien goûter et de les bien approfondir avec moi. Commençons.

(1) II. Cor. v. 10.

PREMIÈRE PARTIE.

Vous le savez, mes frères, les vertus des justes n'ont pas toujours le même éclat dans cette vie. Il en est quelques-unes, je l'avoue, qui brillent aux yeux des hommes, et qui attirent quelquefois leurs applaudissements et leur estime; mais combien en est-il que les hommes ignorent et qui n'ont que Dieu seul pour témoin. Combien de serviteurs et de servantes de Dieu, qui, par un esprit d'humilité, se sentant plus capables d'être pervertis par le monde qu'ils ne se jugeaient propres à le réformer, se sont jetés dans l'obscurité d'un cloître pour s'y sanctifier par la prière, la retraite, le silence, et par une vie sainte, obscure, laborieuse, et tout-à-fait inconnue aux hommes! Combien d'hommes pieux et de femmes chrétiennes qui trouvent toujours dans le secret de leurs maisons et dans les liens du mariage où ils sont engagés, mille fâcheuses croix à supporter, tantôt de la part d'un mari joloux et brutal, ou d'une épouse vaine et impérieuse, tantôt de la part d'un domestique insolent, ou d'un enfant libertin, et qui les supportent en effet avec une charité et une patience héroïque, étouffant, dissimulant tout, sans jamais faire d'éclat, sans jamais se plaindre à personne, ne voulant d'autre consolation, au milieu de leurs peines, que le témoignage de leur bonne conscience! *Gloria nostra hæc est, testimonium conscientiæ nostræ* (1). Combien de malades et de pauvres honteux qui languissent depuis plusieurs années dans la douleur et dans l'indigence,

(1) II. Cor. I. 12.

sans que personne se mette en peine de s'informer de leur misère, encore moins de les soulager; lesquels cependant, dans une soumission parfaite aux ordres de Dieu, pratiquent, au milieu de leurs plus cruelles adversités, les vertus les plus parfaites et les plus héroïques de la religion! Combien de vrais fidèles et d'âmes saintes dans le monde, qui, sous le voile de la modestie et du silence, cachent le cœur le plus pur, le plus humble, le plus docile, le plus mortifié, le plus chrétien, sont doués de la piété la plus éminente, et n'ont souvent pour témoin et pour admirateur de leur sainteté qu'un sage Directeur, dépositaire secret de leurs fautes et confident charitable des peines de leur esprit et des saintes inquiétudes de leur cœur! Combien de pauvres artisans, de pauvres domestiques, qui vivent au milieu de leur obscurité, dans la pureté des Anges, sans que personne daigne seulement les regarder, ni faire la moindre attention à leur conduite! Le dirai-je, mes frères? jusques dans les professions les plus décriées pour le libertinage de l'esprit et des mœurs, dans la profession des armes même, où la piété paraît presque impratiquable, Dieu n'a-t-il pas les siens? Oui, j'ai trouvé souvent moi-même, parmi l'officier et le soldat, des hommes plus remplis de l'esprit de Dieu, et plus parfaits, plus consommés dans la spiritualité, quoiqu'ils ne fussent pas connus pour tels, que ne le sont des personnes dont les vertus nous éblouissent quelquefois davantage. Enfin, combien de fervents chrétiens répandus dans toutes les conditions de la vie, souvent même au milieu du plus grand monde, au milieu des plus brillantes et

des plus tumultueuses assemblées, qui, sous le dehors d'une conduite commune, simple et uniforme, et sans qu'on s'en aperçoive, ne perdent jamais de vue la présence de Dieu, ont avec lui un commerce continuel, et lui font tous les jours mille sacrifices intérieurs de tout ce qu'ils ont de plus cher! O mes frères, que de Saints et de grands Saints, dans tous les différents états du monde, que nous ne connaissons pas, mais que nous connaîtrons un jour! Ils sont présentement cachés dans le secret de la face de Dieu, ils adorent le Seigneur en esprit et en vérité, ils pratiquent tout ce qu'il y a de plus saint et de plus parfait dans un profond silence, tout renfermés en eux-mêmes. On pourrait les comparer à ces grands fleuves, qui, par des routes secrètes, roulent sous la terre et se dérobent à nos yeux : mais aussi, comme ces fleuves après s'être perdus pour quelque temps reprennent leur premier cours et recommencent à paraître avec plus de majesté, ainsi ces âmes cachées, qui ne sont connues que de Dieu seul, sortiront enfin de leur obscurité, et paraîtront au grand jour du Jugement dans toute la gloire qui leur est due. O jour, ô grand jour du Seigneur, hâtez-vous donc de venir, et paraissez enfin, pour rendre l'honneur et la gloire à ceux qui la méritent.

En effet, quel éclat, quelle majesté, quelle gloire, dans ce grand jour, pour les élus du Seigneur! Ah! dit l'Écriture, les justes, avec leurs œuvres, brilleront aux yeux de Dieu comme le soleil : *Tunc justi fulgebunt sicut sol* (1). Tel que le soleil, au jour de la créa-

(1) Matth. XIII. 43.

tion du monde, tout éclatant de lumière, parut aux yeux de Dieu plus beau que tous les autres astres du firmament, ainsi tous les justes, au jour du jugement, paraîtront aux yeux de Dieu dans un éclat qui effacera toutes les beautés et toutes les grandeurs humaines. Il n'y aura pour lors ni noblesse, ni grandeur, ni autorité, ni pompe, ni puissance, ni beauté, ni gloire qui puisse être comparée à celle de ces heureux prédestinés. Tous ces grands hommes si recommandables dans l'Histoire, tous ces fameux conquérants, tous ces puissants monarques, tous ces profonds politiques, tous ces rares génies, qui ont fait tant de bruit sur la terre, toutes ces personnes, en un mot, si distinguées par leur esprit, leur fortune, leurs talents et leur naissance, seront alors comptées pour rien. Les noms dont tous ces pécheurs sont si jaloux, dit l'Écriture, les titres d'honneur dont ils se parent avec tant d'orgueil, leurs actions, et jusqu'à leur mémoire, tout cela sera dissipé tout à coup et s'évanouira comme la fumée : *Nomen impiorum putrescet* (1). Les élus, les élus, les seuls élus de Jésus-Christ seront alors reconnus, distingués, chéris et respectés de tout l'univers : *Memoria justi cum laudibus* (2). Ah! que c'est bien dans ce grand jour, mes frères, qu'il sera plus glorieux à l'homme d'avoir servi Dieu dans la retraite, que d'avoir paru avec éclat dans le monde, d'y avoir brillé par ses talents, et de s'y être fait un nom! Oui, il vous sera plus avantageux pour lors d'avoir, dans un humble silence, pratiqué la vertu, que d'avoir

(1) Prov. x. 7. — (2) Ibid.

conquis des royaumes, gagné des batailles, et remporté de magnifiques victoires. Que dis-je, messieurs; alors une bonne œuvre, quelque petite qu'elle soit, faite en cachette, vaudra cent fois mieux pour vous, que toutes ces œuvres éclatantes de piété où l'amour-propre et le désir de se faire estimer des hommes a souvent plus de part que le désir véritable de plaire à Dieu.

Les justes seront donc connus alors, mes frères, et ils seront connus dans toute leur véritable grandeur. Dieu même se fera comme un plaisir de les admirer et de les contempler comme les chefs-d'œuvre de sa grâce. Il se reconnaîtra dans eux pour le Tout-Puissant : il s'y trouvera magnifique en sainteté, admirable en sagesse; il y contemplera sa miséricorde, il y fera reluire sa vertu et sa justice, il y verra briller mille traits de ce qu'il est dans la splendeur de sa gloire. Mais non content de les regarder et de les contempler lui-même avec une secrète joie; par un rayon de lumière qu'il répandra dans tous les esprits qui composeront toute cette auguste et formidable assemblée, il nous donnera à tous une claire et entière connaissance de tout ce qu'ils valent et de tout ce qu'ils méritent. Et avec quel étonnement et quelle joie ne verrons-nous pas toutes les vertus éminentes que ces bienheureux prédestinés auront pratiquées, tous les biens infinis qu'ils auront faits durant le cours de leur vie mortelle, tous les trésors immenses de mérite et de gloire qu'ils auront acquis par la pratique de toutes les œuvres chrétiennes? Là nous verrons, (c'est saint Grégoire, pape, qui nous fait cette belle peinture du

Jugement), là nous verrons Pierre, le chef des Apôtres, traînant après soi toute la Judée convertie; là paraîtra Paul, l'apôtre des nations, à la tête du monde entier qu'il aura instruit, éclairé, édifié et converti; là, André conduira l'Achaïe; Jean, l'Asie; Thomas, l'Inde; tous les royaumes enfin que ces saints Apôtres ont conquis à Jésus-Christ. Là paraîtront avec éclat tous les conducteurs du troupeau du Seigneur, tous les zélés directeurs des âmes, et tous les hommes vraiment apostoliques, avec toutes les âmes qu'ils auront sanctifiées soit par le ministère de la confession, soit par l'onction de la parole. Là brilleront des millions de Martyrs chargés de tous les instruments de leurs supplices, qui n'auront craint ni exil, ni prison, ni glaive, ni feu, pour les intérêts de leur divin Maître. Là nous admirerons un nombre infini de jeunes Vierges, avec leurs lampes garnies de toute sorte d'œuvres bonnes et édifiantes, ornées elles-mêmes de tout ce qui peut parer une épouse pour l'Époux céleste, et qui, dans le corps le plus faible et le plus fragile et au milieu de tous les dangers et de toutes les tentations du monde, auront conservé une pureté angélique et une virginité sans tache. Là viendront de toute part tous les saints Anachorètes qui auront blanchi dans les grottes et les solitudes, et nous lirons sur leur visage leurs jeûnes, leurs veilles, leurs larmes, leurs mortifications, et tous les travaux de la pénitence qu'ils auront si généreusement embrassés. Là se présenteront à nos yeux des milliers d'hommes fidèles et courageux, qui auront triomphé de la malignité de leur naturel, de la difficulté extrême qu'ils avaient de pratiquer le

bien, de la facilité étonnante qu'ils avaient de faire le mal, de mille obstacles réunis contre leur salut, de toute la nature conjurée pour les entraîner dans la tentation, et de tous les démons armés pour les perdre. Là se rendront de toute part des troupes nombreuses de femmes chrétiennes, qui, dociles et respectueuses envers leurs maris, zélées pour le salut de leurs domestiques, charitables envers les pauvres de Jésus-Christ, appliquées au travail et à la prière, patientes dans tous leurs maux, seront parvenues à la plus haute perfection de la sainteté. Là nous ne cesserons d'admirer des foules innombrables de pères et de mères suivis et environnés de tous leurs chers enfants, qu'ils n'auront cessé d'édifier, de corriger et d'instruire, pour les faire marcher constamment dans les voies du salut. Là enfin, dit saint Jean l'évangéliste, nous verrons avec admiration et étonnement tout ensemble, une infinité de Saints de tout âge, de tout état et de tout sexe, dont le nombre surpassera mille fois toutes les étoiles du ciel, dont les heureux noms sont écrits dans le livre de vie, quoique inconnus maintenant dans l'Église même, et dont les glorieuses actions ne sont point venues jusqu'à nous malgré le soin que de fidèles écrivains ont pu prendre de nous le transmettre; dont les uns auront vécu dans le célibat, les autres dans le mariage, ceux-ci dans la robe et dans l'épée et au milieu du plus grand monde, ceux-là dans la solitude et dans la retraite, et dont toute la vie, des uns et des autres, n'aura été qu'une obéissance parfaite à la loi du Seigneur, qu'une exactitude constante à remplir tous leurs devoirs, disons mieux, qu'un long ef-

fort, qu'une continuelle violence, qu'un perpétuel martyre, et qu'une suite de généreux sacrifices pour Dieu. Ames justes, âmes saintes, qu'il sera donc bien doux et bien consolant pour vous, de vous voir ainsi distinguées et reconnues dans la plus frappante et dans la plus nombreuse des assemblées qui fut jamais! de vous voir ainsi séparées des pécheurs, comme le froment, de la paille; comme le bon grain, de l'ivraie; comme les agneaux, des boucs; comme des vases d'élection et de miséricorde, d'avec des vases d'immondices et de colère! Quel triomphe quand on lira sur votre visage et même dans votre cœur, tous ces beaux actes de vertus que vous aurez si soigneusement cachés aux hommes! Oui, on lira clairement et distinctement dans votre cœur même, toute la fermeté de votre foi, toute l'ardeur de votre charité, toute l'étendue du zèle qui vous aura dévoré pour le salut du prochain, toute la surabondance de miséricorde et de compassion que vous aurez eue pour les pauvres, tout le mérite de la pénitence la plus rigoureuse et la plus parfaite que vous aurez pratiquée durant toute votre vie. L'on verra dans vous tous les combats que vous aurez soutenus contre la chair et le monde, toutes les victoires que vous aurez remportées sur vos passions, toutes les dépouilles que vous aurez enlevées au démon, l'ennemi juré de votre salut; tout le mépris que vous aurez fait des plaisirs du siècle, de ses vanités et de ses pompes; toute la sainte haine que vous vous serez portée à vous-même; votre douceur, votre patience, votre pureté, votre humilité, votre obéissance, vos mortifications, votre amour pour la prière, votre assiduité à

vous approcher des Sacrements : en un mot, toutes vos vertus, quelles qu'elles soient, seront alors connues et manifestées. Vous n'aurez pas donné un verre d'eau à un pauvre, fait une élévation de votre cœur à Dieu, versé une larme de pénitence, renoncé à un petit plaisir pour l'amour de Jésus-Christ, que tout cela ne soit étalé à la face de tout l'univers ; et l'on connaîtra que vos actions les plus communes étaient d'un prix infini devant Dieu, par le motif pur et élevé dont vous aviez soin de les accompagner. Que dis-je? vos péchés mêmes, ces péchés où la fragilité humaine vous aura engagés, seront aussi connus, et bien loin de vous causer de la honte, seront pour vous un sujet de gloire, parce qu'ils auront été pour vous un juste sujet d'une plus fervente pénitence. Enfin l'on vous verra tels que vous aurez été pendant toute votre vie, pleins d'amour pour Dieu, tremblants à sa parole, soumis à ses volontés les plus rigoureuses, dans vos peines ne cherchant que lui, en tout temps n'aimant et ne désirant que lui seul. O que d'ignorants instruits, que d'âmes sanctifiées, que de pécheurs convertis, que de malades consolés, que de morts ensevelis, que de captifs et de prisonniers délivrés ou visités, que de pauvres familles secourues, que de filles garanties de l'infamie, que de malheureux protégés ne se présentera-t-il pas à vous, dans ce grand jour des révélations, qui publieront toute la gloire et tout le mérite des charitables services que vous leur aurez rendus ! Les uns nous raconteront les avis salutaires que vous leur aurez donnés et les exhortations touchantes que vous leur aurez faites pour les retirer des voies de l'iniquité; les au-

tres nous montreront les pas glissants et dangereux dont vous les aurez garantis; ceux-ci nous instruiront de la protection et des secours que vous leur aurez accordés dans tous leurs besoins; ceux-là nous feront voir les soins empressés que vous aurez pris pour les soulager dans leur misère, le pain dont vous les aurez nourris, les habits dont vous les aurez revêtus, les larmes que vous leur aurez essuyées; tous enfin publieront à la face du ciel et de la terre mille bonnes œuvres secrètes que vous aurez faites en leur faveur.

Ah! messieurs, c'est à la vue de tous ces trésors immenses de gloire et de mérite que les justes se seront acquis par une vie sainte et remplie de tant de bonnes actions, c'est, dis-je, à cette vue, à cette charmante vue, que Dieu, dit l'Écriture, se consolera de la damnation de tant de réprouvés : *In servis suis consolabitur* (1). Jésus-Christ, le Dieu, le Roi, le Sauveur des Élus, sera dans la joie de son cœur, les cieux et la terre admireront, les Anges applaudiront, les réprouvés s'effraieront, les justes seront eux-mêmes surpris de se voir si riches en mérite et en sainteté, si grands, si élevés, si beaux, si brillants, si glorifiés et si heureux. Ils admireront mille fois les beautés, les perfections dont Dieu les aura enrichis, et dont le moindre d'entre eux sera un prodige. Ils se regarderont eux-mêmes, ils se contempleront avec une complaisance infinie, parce qu'ils le pourront faire alors sans péril. Ils se rassassieront de ces fruits de leur sagesse et de leurs vertus, auxquels il leur

(1) II. Mac. VII. 6.

était défendu de toucher pendant la vie. Enfin ils béniront, ils remercieront sans cesse le Seigneur, de les avoir comblés de tant de grâces et de tant de biens, et de les avoir conduits à un si haut point de gloire par des voies également douces, efficaces et impénétrables.

Heureux élus de Dieu, voilà quelle est la gloire qui vous est réservée. Mais ce n'est pas assez; non-seulement vos vertus cachées, méconnues, seront alors connues et manifestées; elles seront encore louées et applaudies, après avoir été ici-bas persécutées et méprisées.

SECONDE PARTIE.

La vertu, comme vous ne le savez que trop, mes frères, la vertu est comme étrangère dans le monde, et par ce seul caractère elle y sera toujours exposée au mépris d'un monde malin et corrompu. De là vient que de tout temps les gens de bien ont été persécutés et maltraités. On s'entête de mille faux préjugés contre eux, on grossit leurs fautes, on exagère leurs défauts, on les noircit, on les calomnie malicieusement, on les accuse, on les condamne. Que ne dit-on point de celui-ci? quel bruit désavantageux ne fait-on point courir de celle-là? Tantôt l'on fait passer cette fille modeste et régulière dans toute sa conduite, pour une hypocrite, pour une dissimulée, et l'on ne parle de sa dévotion que comme d'un voile sous lequel elle couvre mille déréglements secrets. Tantôt on regarde cet homme de bien, comme un esprit faible, ou comme un homme politique et intéressé, et l'on ne s'entretient de sa prétendue piété, que comme d'un moyen

plus assuré dont il se sert pour parvenir à ses vues et à ses fins. Si ce prêtre a du zèle, quelque épuré que soit ce zèle, c'est, dit-on, inquiétude, vanité de sa part, envie de dominer, de se distinguer, de faire parler de soi, de faire du bruit dans le monde. Si cette dame prend le parti de la piété et de la retraite, c'est là, dit-on, l'effet de son petit génie, l'effet du dégoût, du caprice, l'effet de la beauté qui passe, du monde qui la trahit et l'abandonne, d'une saillie de dévotion dont elle ne tardera pas de se repentir. En un mot, il n'est rien de bon, de saint et d'édifiant de la part des justes, que les méchants ne décrient et n'empoisonnent. C'est ce que saint Paul, c'est ce que tous les Saints, c'est ce que JÉSUS-CHRIST même a éprouvé lorsqu'il était encore sur la terre. Nous passons pour fous, disait l'Apôtre, et les mondains passent pour sages; on réprouve notre zèle, on nous maudit, on nous traite de séducteurs, on nous fait tout souffrir, et l'on nous regarde comme le rebut des hommes, comme les balayures de la terre, comme l'opprobre du genre humain : *Omnium peripsema usque adhuc* (1). Consolez-vous donc, âmes justes, si injustement maltraitées, si injustement persécutées des hommes, consolez-vous, dis-je, d'avoir été jugées dignes d'être associées, dans ce monde même, au sort des Saints et du Dieu de toute sainteté. Vous n'êtes pas meilleures que votre divin Maître, vous ne devez pas être plus épargnées que votre Sauveur. Consolez-vous; c'est ici l'heure des méchants et de la

(1) I. Cor. IV. 13.

puissance des ténèbres; c'est ici le temps de la patience des élus, c'est ici le jour de votre humiliation et de vos mauvais traitements : ce n'est pas encore l'heure ni le temps de faire connaître aux hommes votre innocence et la droiture de vos intentions. Consolez-vous donc, encore une fois, jusqu'à ce que le jour du Seigneur arrive. Que vous serez pour lors bien abondamment dédommagées des insultes, des railleries, des persécutions et des mépris que vous aurez essuyés de la part des hommes, par les glorieuses réparations et par les magnifiques louanges que vous y recevrez de toute part! En effet, quel glorieux triomphe pour vous, de voir Jésus-Christ, le souverain Juge des vivants et des morts, assis sur un trône tout éclatant de lumière, et en présence de tout l'univers, de le voir, dis-je, soutenir vos intérêts avec tant de chaleur et de zèle, devenir le vengeur des injures que vous aurez reçues, réformer et condamner tous les faux jugements qu'on aura portés contre vous, relever l'éclat et le prix de vos bonnes œuvres, approuver toute votre conduite, et vous donner enfin, dans cette assemblée générale de tous les mortels, tous les justes éloges que vous méritez! Ah! mes frères, que de tels éloges donnés de la bouche d'un Dieu, sont bien dignes de votre ambition et de tous vos soins! Dieu louera donc pour lors, avec une pompe et une magnificence digne de lui, les vertus de ses heureux Prédestinés : *Memoria justi cum laudibus* (1). Il donne, ajoute saint Paul, à chacun de

(1) Prov. x. 7.

ses Saints une louange qui lui sera propre : *Tunc laus erit unicuique à Deo* (1). Il louera, dans ses Anges, leur fidélité, leur amour, leur zèle pour sa gloire; dans ses Prophètes, l'ardeur et la sainte intrépidité avec laquelle ils auront porté ses ordres aux peuples et aux rois; dans ses Apôtres, les courses pénibles et les travaux immenses qu'ils auront entrepris pour lui former de vrais adorateurs jusqu'aux extrémités de la terre : *Tunc laus erit unicuique à Deo.* Il louera dans ses glorieux Martyrs le courage inflexible avec lequel ils auront confessé son nom devant les plus cruels tyrans; dans ses saints Confesseurs, leurs jeûnes, leurs prières, leurs larmes, leur constance dans les plus pénibles exercices de la pénitence; dans ses bienheureuses Vierges, la sainte horreur qu'elles auront eue pour les plaisirs des sens, et le soin extrême qu'elles auront toujours pris de conserver en elles le précieux trésor d'une virginité pure et sans tache. Chaque Élu, en un mot, recevra pour lors, de la part de Dieu, un éloge qui le distinguera de tous les autres: *Tunc laus erit unicuique à Deo.* Il louera la sainteté de ce Prêtre, le zèle de ce Pasteur, la ferveur de ce Religieux, l'intégrité de ce Magistrat, la vigilance de ce père de famille, la fidélité de cette femme, la modestie et la pudeur de cette fille, la sagesse et la retenue de ce jeune homme, la charité de ce riche, l'humble patience de ce pauvre; chaque Saint, enfin, sera caractérisé par la louange qui lui sera donnée : *Tunc laus erit unicuique à Deo.* Voyez, pécheurs, s'écriera le

(1) I. Cor. IV. 5.

Seigneur, en s'adressant à cette troupe de réprouvés, tremblants et confus à ses pieds, pendant que tous les yeux de cette auguste assemblée seront arrêtés sur vous, voyez la vie du juste, de ce juste que vous avez noirci, méprisé, calomnié, persécuté. Cent fois je vous avais avertis que de l'offenser et de lui faire de la peine, c'était toucher à la prunelle de mes yeux : *Qui tetigerit vos, tangit pupillam oculi mei* (1); et que je serais un jour son vengeur. Ce jour est arrivé, et il est temps que je prenne ses intérêts en main, et que je le venge de toutes vos insultes et de toutes vos calomnies, en vous forçant d'avouer que vous êtes enfin convaincus de la droiture de ses intentions, et que ce n'était que l'effet de votre faiblesse ou de la malice la plus noire, qui vous faisait agir et parler de la sorte contre lui. Voyez la vie de ce nombre infini de justes qui se présentent à vous : *State, et videte* (2). Parcourez toute leur histoire, rapprochez toutes leurs actions les unes des autres, pour connaître leur vrai caractère. Voyez-les, tantôt, dans une occasion délicate, être à l'épreuve de l'intérêt et insensibles au plaisir; là, se relâcher de leurs droits pour le bien de la paix; ici, risquer les bonnes grâces d'un maître, d'un ami, d'un parent, pour prendre le parti de la vertu; toujours me prier pour leurs plus cruels ennemis, et solliciter sans cesse pour eux ma miséricorde ; en tout temps se déclarer pour le bien et défendre ma religion avec zèle, malgré les plus violentes attaques et les railleries les plus piquantes. *State, et videte;* voyez. Quelles œu-

(1) Zach. II. 8. — (2) I. Reg. XII. 16.

vres de la charité la plus tendre et la plus généreuse n'ont-ils pas exercées envers moi dans la personne de mes pauvres? J'ai eu faim, et ils m'ont donné à manger; j'ai eu soif, et ils m'ont donné à boire; je ne savais où loger, où me retirer, et ils m'ont recueilli chez eux avec toute sorte de bonté; je n'avais point d'habit, et ils m'en ont donné; j'étais malade, et ils m'ont visité; j'étais en prison, je gémissais sous les fers, et ils me sont venus consoler dans mes chaînes; je manquais enfin de tout, et malgré la misère du temps et les nombreuses familles dont ils se trouvaient chargés, ils ont libéralement pourvu à tous mes besoins : *Esurivi enim, et dedistis mihi manducare; sitivi, et dedistis mihi libere* (1); et le reste. *State, et videte;* voyez; et afin que vous ne pensiez pas que, parce qu'ils étaient mes amis, je les ai trop ménagés, voyez les rudes épreuves par lesquelles je les ai fait passer toute leur vie. Jamais ils n'ont goûté un moment de plaisir et de repos; je les ai moi-même abandonnés à la malice des hommes, je les ai livrés à la fureur des démons, je les ai mis et cloués sur la croix. Les contradictions, les malédictions, les pertes de biens, les peines d'esprit, les douleurs du corps, la faim, la soif, les adversités, les maladies, toutes sortes de tribulations ont été toujours leur partage : et dans toutes les occasions et dans toute leur vie, et partout et toujours, je les ai trouvés fidèles et dignes de moi : *Invenit illos dignos se* (2). *State, et videte;* considérez, voyez, examinez bien de près toutes ces choses. Sont-ce là les traits d'une

(1) Matth. xxv. 35. — (2) Sap. III. v.

fausse piété? Où trouverez-vous là de l'intérêt, de la politique, de l'hypocrisie, de la vanité, du dépit, comme vous l'avez si souvent prétendu? Une vertu contrefaite et simulée peut-elle se soutenir si long-temps et si universellement? *State, et videte.* Et ne devez-vous pas avouer, malheureux, que ce n'est qu'une méchanceté diabolique qui vous a fait attaquer et noircir une vie si irréprochable et si sainte?

Mon Dieu, permettez que je m'écrie ici avec votre Prophète, qu'en vérité vos amis sont trop abondamment payés et récompensés de ce qu'ils ont souffert pour vous : *Nimis honorificati sunt amici tui* (1). Quoi de plus glorieux en effet pour eux, que d'avoir un Dieu pour approbateur, pour défenseur, pour panégyriste! Jésus-Christ n'aura pas plutôt ouvert la bouche pour donner à ses élus les justes louanges qu'ils méritent, que les Anges, les Saints, les pécheurs mêmes et les réprouvés, seront les premiers à les louer, à leur applaudir. Oui, ces hommes impies, ces railleurs, ces gens sans religion, ces grands du monde, ces mauvais parents, ces faux amis mêmes, qui se mêlent de censurer et de critiquer votre conduite, tous ces mondains et toutes ces mondaines qui n'ouvrent aujourd'hui la bouche que pour parler insolemment contre vous et pour condamner hautement votre dévotion, votre piété, votre sagesse, vous les entendrez, dans ce jour-là, jeter des cris épouvantables pour vous faire les réparations d'honneur les plus authentiques, et pour s'accuser eux-mêmes de la plus étrange folie et du plus mon-

(1) Ps. CXXXVIII. 17.

strueux de tous les aveuglements. Insensés que nous étions! s'écrieront tous ces infortunés; nous les avons condamnées ces âmes justes, ces âmes saintes et innocentes; c'était nous qui les condamnions! *Nos insensati* (1)! C'était bien à nous, hommes méchants et pervers, de nous rendre et les censeurs et les juges de la piété et de la vertu, nous qui en avons toujours été les ennemis déclarés, qui ne l'avons jamais pratiquée, ni même jamais bien connue! *Nos insensati!* Il nous appartenait bien à nous, hommes impies, le scandale et l'opprobre de la religion par notre conduite si déréglée et si corrompue, il nous appartenait bien de faire tant de bruit, de remplir tout le monde de plaintes et de cris sur le prétendu tort que faisaient à la vertu tant de vrais Saints que nous avions la malice de travestir en hypocrites et en faux dévots, tandis que nous ne nous reprochions pas à nous-mêmes les vices les plus abominables et la vie la plus dissolue! *Nos insensati!* Malheureuses, aveugles insensées que nous étions, s'écrieront tant de femmes et de filles damnées, il nous convenait bien à nous, indignes pécheresses, scandaleuses mondaines, de faire tant de railleries amères sur ces femmes pieuses, de soulever toute une ville contre les filles sans reproche, en voulant faire passer comme des intrigues criminelles comme les nôtres leurs actions les plus saintes et leurs démarches les plus pures et les plus innocentes! *Nos insensati!* Les voilà cependant, ajouteront tous ces malheureux réprouvés, la rage et le désespoir dans le

(1) Sap. v. 4.

cœur, les voilà cependant ces hommes que nous avons traités pendant la vie avec tant de mépris, ces femmes que nous avons regardées comme ce qu'il y avait de plus abject dans le monde, ces jeunes personnes qui ont été le sujet de nos railleries et de nos calomnies! Hélas! leur vie nous paraissait une folie, et toute leur conduite nous faisait pitié. Insensés! nous pensions qu'il n'y avait de l'honneur que pour nous, et que la gloire n'était pas faite pour eux; et cependant les voilà, les voilà élevés au rang des Enfants de Dieu, les premiers de la Cour céleste, les favoris du Souverain de l'univers, les héritiers du royaume de Dieu, chargés et comblés d'une gloire immortelle que rien ne pourra jamais leur ravir; tandis que nous allons nous-mêmes être précipités dans l'enfer pour y brûler dans des flammes dévorantes et pour y être accablés d'une éternelle confusion! *Ecce quomodo computati sunt inter filios Dei, et inter Sanctos sors illorum est* (1). Oui, chrétiens, c'est ainsi que la justice et la vertu triompheront enfin un jour de l'iniquité et du vice. C'est ainsi, âmes justes, âmes humiliées et méprisées, que vous recevrez en ce grand jour de la part du monde entier, de la part même des réprouvés, les plus amples témoignages d'approbation et de louanges. Non, mes frères, non, il ne fut jamais rien de plus glorieux pour les justes, ni de plus désespérant pour les pécheurs.

Mais avançons et finissons. Non-seulement les vertus des élus, maintenant cachées, seront alors connues;

(1) Sap. v. 5.

leurs vertus, méprisées et persécutées, seront alors louées et applaudies; mais encore leurs vertus humiliées, et comme oubliées de Dieu même en ce monde, seront alors couronnées et récompensées. Troisième et dernier trait qui caractérisera le triomphe des élus, et mettra le comble à leur félicité.

TROISIÈME PARTIE.

Dieu, mes frères, ne s'est jamais démenti dans la conduite qu'il a tenue sur la terre à l'égard de ses Saints. Ce que nous voyons de nos jours, les siècles passés l'ont vu : les pertes, les revers de fortune, les disgrâces, les humiliations, les douleurs et les croix, de tout temps ont été leur partage; c'est ce qui fait qu'ils ne parlent jamais à Dieu que pour se plaindre amoureusement à lui de lui-même. Tantôt c'est avec le saint homme Job, qu'ils lui demandent pourquoi il leur est toujours si contraire, tandis qu'il paraît toujours si favorable aux pécheurs et aux impies. Tantôt ils lui demandent, avec le saint roi David, pourquoi il les humilie et les persécute de la sorte? pourquoi il les livre ainsi à l'épée comme des innocentes brebis qu'on destine à la boucherie? Tantôt enfin, comme las de se plaindre, ils pressent le Seigneur de venir juger la terre, pour y rétablir l'ordre, et de les récompenser de tous leurs travaux et des humiliations qu'ils ont essuyées pour sa gloire. Ames justes, attendez, attendez avec patience, attendez encore un peu; il viendra ce jour, et même, selon les apparences, il ne tardera pas d'arriver, ce jour si fortuné, si désiré, ce jour le plus heureux de tous les jours pour vous, où Dieu, par les

plus brillantes récompenses, réparera cette espèce de tort qu'il semble vous faire dans cette vie; comment cela? Le voici en trois mots, et je finis :

Premièrement, en vous élevant, au milieu des fers et de l'esclavage où vous gémissez, sur un trône tout éclatant de gloire pour juger avec lui toutes les nations : *Judicabunt nationes, et dominabuntur populis* (1).

Secondement, en vous couronnant lui-même de sa propre main, pour régner avec lui dans le séjour de son éternité : *Et in capitibus eorum coronæ aureæ* (2).

Troisièmement, en vous appelant enfin dans son céleste royaume pour y posséder le plus parfait bonheur et pour y être comblés d'une gloire immortelle : *Venite possidete paratum vobis regnum à constitutione mundi* (3).

O chers élus de Jésus-Christ, quelle plus pompeuse et quelle plus riche récompense que celle qui vous est réservée dans ce grand jour! Faisons-y, je vous prie, en finissant, quelque consolante réflexion. Assis et élevés sur des trônes brillants de lumière, et revêtus de l'éclat de sa majesté et de sa puissance, vous entrerez en participation du pouvoir et du souverain domaine de Jésus-Christ sur tous les peuples du monde, et vous serez assis auprès de lui comme juges et comme les assesseurs de son jugement : *Sedebitis et vos supersedes duodecim, judicantes duodecim tribus Israël* (4). Vous serez assis sur ces trônes, vous dit saint Chrysostôme, pour prendre le doux plaisir d'un éternel

(1) Sap. III. 8. — (2) Apoc. IV. 4. — (3) Matth. XXV. 34. — (4) Matth. XIX. 28.

repos, après avoir mené une vie pleine d'agitations, de souffrances et de travaux; vous y serez élevés, parce que vous aurez été abaissés et humiliés sur la terre; enfin, vous y jugerez les nations, parce qu'elles-mêmes vous auront jugés dignes de toute abjection et de tout mépris : *Ut pro laboribus sessio, et pro contemptu tantæ celsitudo auctoritatis reddatur.* Quel étrange spectacle, mes frères, pour tout le genre humain assemblé, de voir tous les tribunaux du monde où les élus de Dieu, sans être connus pour tels, ont été si souvent jugés et condamnés, de voir, dis-je, tous ces tribunaux alors brisés et renversés, et sur leur ruine s'élever pour chacun de ces élus un tribunal de gloire, de justice et de vérité, où ils jugeront de concert avec JÉSUS-CHRIST tous les peuples de l'univers : *Sancti de hoc mundo judicabunt* (1). Qui le croirait, mes frères, si saint Paul ne nous l'assurait en termes précis? les élus, ces hommes de néant et ces vers de terre traités pendant la vie avec tant de mépris, ces hommes humiliés, affligés, accablés, pleurant sans cesse et gémissant sous le poids de tant de misères, ces élus jugeront alors et condamneront, dit saint Paul, tout ce qu'il y aura eu de plus grand, tout ce qu'il y aura eu de plus respectable, tout ce qu'il y aura eu de plus formidable dans ce siècle : *Sancti de hoc mundo judicabunt.*

Mais ce n'est pas assez; non-seulement Dieu vous élèvera sur des trônes éclatants pour juger avec lui tous ces rois et tous ces peuples du monde, il vous couronnera encore lui-même de sa propre main, et

(1) I. Cor. VI. 2.

vous invitera avec tendresse à venir prendre possession de son royaume éternel. Ah! mes frères, soyez ici mille fois saisis d'admiration et d'étonnement à la vue de la magnificence et de la libéralité de notre Dieu envers ses élus. Servir Dieu, chrétiens, un Dieu d'une si haute majesté, c'est quelque chose de plus grand, même sur la terre, que de porter sur sa tête une riche couronne; mais être couronné de la main même d'un Dieu, à la vue de tout l'univers assemblé, comme vainqueur du monde et du péché, comme victorieux du démon et de soi-même, comme digne conquérant du royaume des cieux, c'est une gloire que l'esprit humain ne pourra jamais comprendre. Non, jamais le couronnement d'un capitaine romain, quelque brillant, quelque pompeux qu'il fût, n'approcha du triomphe et de la magnificence du couronnement des Saints dans ce grand jour. Représentez-vous Jésus-Christ, le souverain Roi du ciel et de la terre, au milieu de toutes les acclamations et de tous les cris de joie de la cour céleste, marquant au front tous ses serviteurs, et y appliquant son nom, son sceau, pour les séparer à jamais d'avec ceux qui seront destinés à la vengeance, les revêtant de robes blanchies dans le sang de l'Agneau, leur mettant une palme incorruptible dans la main et une couronne immortelle sur la tête, les établissant tous rois, leur donnant pour partage et pour récompense sa joie, son bonheur même, son empire, son éternel royaume, les invitant lui-même avec amour à venir jouir pour toujours de ce royaume céleste qui leur aura été préparé depuis le commencement du monde. O chers et heureux prédestinés! c'est là la juste récompense et le

poids immense de gloire que quelques courts moments de souffrances et d'humiliations vous auront acquis et mérités de la part de votre Dieu. Venez, vous dira-t-il alors, avec une extrême tendresse, les bien-aimés de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé avant même la naissance des siècles : *Venite benedicti Patris mei, possidete paratum vobis regnum à constitutione mundi* (1). O parole, ô sentence infiniment douce, infiniment consolante! Méditons-en, je vous prie, un moment tous les termes, et nous la goûterons avec une consolation ineffable. *Venite;* venez : quelle tendre, quelle charmante invitation! *Benedicti Patris mei;* les bien-aimés de mon Père, quel plus flatteur, quel plus magnifique éloge! *Possidete paratum vobis regnum;* possédez le royaume qui vous a été préparé; quelle plus précieuse possession! quelle plus glorieuse et plus abondante récompense! *Venite;* venez, vous dira-t-il, pendant que les méchants vont être séparés de moi pour jamais, qu'ils vont être exilés pour jamais de la salle du festin, et précipités pour une éternité dans les ténèbres extérieures pour y pleurer et y grincer les dents. Venez à moi et avec moi, vous tous qui m'avez cherché dans la retraite et dans la vie cachée, vous tous qui m'avez suivi dans les opprobres et dans les mépris, vous tous qui avez vécu comme moi dans les souffrances et dans les douleurs. *Venite;* venez : vous avez assez pleuré, il est temps que j'essuie vos larmes; vous avez assez gémi, il est temps que je vous console; vous avez assez souffert, il est temps que je

(1) Matth. xxv. 34.

mette fin à vos souffrances et à vos peines. Non, ce n'est plus à la croix que je vous appelle; ce n'est plus à l'abnégation de vous-mêmes, ni à la pénitence que je vous invite : non, venez, et suivez-moi dans le séjour de mes délices, de ma gloire et de mon triomphe. *Benedicti Patris mei;* venez, troupe chérie, âmes fidèles, les enfants bien-aimés de mon Père, dignes objets de ses plus tendres et de ses plus chères bénédictions, bénédictions qui renfermeront pour vous tous les biens, et qui les renfermeront pour toujours. *Possidete paratum vobis regnum;* venez, et goûtez non pas des plaisirs passagers ni des honneurs frivoles, comme le monde les donne à ses adhérents et à ses esclaves; non pas un mince héritage, un héritage terrestre et périssable que la mort doive vous ravir, tel que les pères le donnent à leurs enfants sur la terre; mais un royaume vaste, étendu, riche, puissant, glorieux, éternel, qui n'est pas moindre que votre Dieu lui-même. Venez, et possédez, sans crainte de le perdre, ce royaume qui vous avait été préparé et destiné avant que le monde fût créé : *Paratum vobis regnum à constitutione mundi.* Venez donc encore une fois, leur dira Jésus-Christ avec une douceur toujours plus ravissante, venez, bons et fidèles Serviteurs, entrez pour jamais dans la joie de votre Maître : venez, Ouvriers fidèles et courageux, recevez le salaire que vous avez mérité à si juste titre : venez, Vierges sages et prudentes, venez, et prenez place dans la salle du festin : et vous aussi, tendres Amis de l'Époux, venez célébrer pour jamais dans le Ciel la solennité de ses noces : venez enfin, Brebis attentives à suivre ma voix, entrez dans

mon céleste Bercail, et rassasiez-vous à jamais dans mes délicieux et éternels pâturages.

A ces paroles, les Cieux s'ouvriront, Jésus-Christ et tous les Saints disparaîtront tout d'un coup à nos yeux pour aller prendre possession de la gloire, tandis que, sous leurs pieds et à leur vue, tous les réprouvés seront à jamais engloutis dans l'enfer. C'est sur quoi je ne m'arrête point aujourd'hui, parce que c'est de ce jugement terrible des réprouvés que je me réserve de vous parler demain.

Voilà, mes frères, quel sera, dans ce terrible jour des vengeances, le bonheur, la gloire et le triomphe des élus de Jésus-Christ; et voilà aussi quel sera le vôtre, si vous avez l'avantage, comme il ne tient qu'à vous, d'être de ce bienheureux nombre. Animez-vous donc les uns et les autres d'une nouvelle ardeur à la vue de la félicité consommée et du triomphe glorieux qui vous attend dans ce grand jour. Car voilà le fruit que vous devez retirer de cet édifiant Discours.

Bienheureux Élus, vos vertus ici-bas inconnues seront alors connues et manifestées. Pratiquez donc toujours dans le silence et dans le secret de votre cœur toutes celles qui peuvent plaire davantage à votre Dieu. Bien loin de chercher à vous attirer l'estime des hommes par un vain étalage de piété, ne cherchez, au contraire, qu'à vous dérober à leurs yeux, et qu'à vous en faire totalement oublier. Contentez-vous du seul témoignage d'une bonne conscience, et demeurez inconnus au monde. Le Père céleste, qui lit dans le cœur de ses fidèles serviteurs, saura bien un jour faire connaître à tout l'univers votre vrai mérite, et vous ren-

dre avec usure l'honneur, l'éclat, la gloire, la pompe et tous les applaudissements auxquels vous aurez renoncé pour son amour.

Vos vertus ici-bas méprisées seront alors applaudies. Moquez-vous donc à l'heure qu'il est des vains raisonnements des hommes, et, malgré leur persécution, leur fureur, leur malice, marchez toujours d'un pas égal dans les sentiers de la vertu, sans que rien soit capable de vous en détourner. Le temps viendra qu'on vous rendra toute la justice qui vous est due, que Jésus-Christ même prendra vos intérêts en main, que les plus libertins se déclareront en votre faveur, que vous recevrez même de leur part, à leur éternelle confusion, des témoignages d'approbation et de louange, et que, plus le mépris qu'on aura fait de vous aura été public, plus aussi la réparation que vous en recevrez sera pour vous triomphante et glorieuse.

Vos vertus ici-bas humiliées de Dieu même, seront alors couronnées et récompensées. Souffrez donc avec patience, et sans vous décourager ni vous lasser, les maladies, les croix, les adversités, les disgrâces, toutes les afflictions qu'il plaît au Seigneur de vous envoyer dans cette vie. Adorez la main qui vous frappe, baisez avec une tendre soumission les verges dont il vous châtie, dans cette douce pensée que c'est par ces tribulations courtes et légères qu'il veut vous amener à une gloire immortelle, et que s'il vous frappe d'une main dans le temps, ce n'est que pour vous couronner de l'autre dans l'éternité.

Et vous, pécheurs, qui êtes si jaloux de la gloire du monde qui se flétrit comme une fleur et qui s'enfuit

comme une ombre, comment pouvez-vous croire à l'Évangile, vous dit le Fils de Dieu, et vivre si peu soigneux de vous procurer la solide et véritable gloire qui n'est attachée qu'à la vertu : *Quomodo vos potestis credere, qui gloriam ab invicem accipitis; et gloriam, quæ à solo Deo est, non quæritis* (1)? Pouvez-vous ignorer, après tout ce que vous venez d'entendre, qu'il n'y a que la vertu seule qui soit glorieuse à l'homme, et qui soit digne de son ambition et de tous ses soins? Ah! cessez du moins de la décrier, de la noircir, de la mépriser, cette vertu qui doit être un jour l'objet de la vénération de tout l'univers; cessez d'opprimer les innocents, de calomnier la piété des justes, de persécuter les gens de bien : travaillez, au centraire, par une conversion véritable et par la pratique de toutes les vertus chrétiennes, à devenir comme eux, afin que vos vertus, comme celles des justes, soient un jour reconnues, applaudies et couronnées dans la bienheureuse éternité, que je vous souhaite, Au nom du Père, etc.

(1) Joan. v. 44.

AUTRE EXORDE

DU MÊME DISCOURS.

Le Sermon précédent, et le suivant, sur le Jugement général, n'en formaient d'abord qu'un seul, divisé en deux Parties. Les raisons pour faire un Sermon entier de la première Partie qui regarde principalement les Justes, sont exposées dans le nouvel Exorde ci-dessous.

Dicite pusillanimis : Confortamini, et nolite timère; ecce Deus vester ultionem adducet retributionis; Deus ipse veniet, et salvabit vos.

Dites à ceux qui ont le cœur abattu : Prenez courage, ne craignez point ; voici votre Dieu qui vient vous venger et rendre aux hommes ce qu'ils méritent, et il vous sauvera. Isai. xxxv. 4.

Ou bien :

Ideò accipient regnùm decoris, et diadema speciei de manu Domini quoniam dextera sua teget eos, et brachio sancto suo defendet illos.

Ils recevront de la main du Seigneur un royaume admirable, et un diadème éclatant de gloire ; il les couvrira de sa main droite, et il les défendra par son bras puissant. Sap. v. 17.

Donnez, mes frères, toute votre attention à cette justice du jugement des élus, que je vais vous développer, et au récit consolant que je vais vous faire du plus grand et du plus intéressant de tous les événements. Ce dessein, au reste, n'est point contraire à l'Évangile, qui n'a pas eu moins de soin de consoler les justes dans l'attente de ce grand jour, que d'inspirer une crainte salutaire aux méchants; puisque nous

y voyons que Jésus-Christ ordonnera qu'on les sépare des pécheurs, comme les brebis des boucs, qu'il les exhortera à lever la tête, dans l'assurance du bonheur qu'ils toucheront de près; que, pendant qu'il remplira les réprouvés de frayeur, il se fera un plaisir de publier, à la présence de tous les hommes, les secours charitables qu'il aura reçus d'eux en la personne des pauvres; et qu'il les invitera enfin lui-même à venir prendre possession du royaume qu'il leur a préparé.

J'ai cru, mes frères, qu'en vous représentant aujourd'hui le jugement par cet endroit, l'espérance de la gloire et l'assurance d'un bonheur éternel auraient, sur de belles âmes comme les vôtres, pour les engager à s'y bien disposer présentement par une sainte vie, plus de force que la crainte de la confusion et des supplices auxquels les pécheurs seront alors condamnés. C'est pourquoi, pour commencer dès maintenant à nous rendre favorable le souverain Juge, implorons les lumières du Ciel, par l'entremise de la Mère de miséricorde. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Vous le savez, mes frères, etc. (*Page* 89, *ligne* 2.)

AUTRE EXORDE.

Tunc sedebit super sedem majestatis suæ.
Alors le Fils de l'homme s'assiéra sur le trône de sa majesté. Matth. xxv. 31.

Quand le nombre des élus sera rempli, que les méchants auront comblé la mesure de leurs crimes, que les créatures seront lasses de porter le joug des pécheurs, que la patience de Dieu sera parvenue à son dernier terme; alors, *tunc*, en ce moment-là, les hommes, désabusés des illusions du mensonge, et ouvrant enfin les yeux à la vérité, verront éclater au-dessus des nues la justice, la puissance, la majesté du souverain Juge. *Tunc sedebit super sedem majestatis suæ :* Alors le Fils de l'homme s'assiéra sur le trône de sa majesté.

Mon Dieu, quelle différence, etc. (*Page* 84, *ligne* 6.)

AUTRE EXORDE

POUR LE JOUR DE L'ASCENSION.

Viri Galilæi, quid statis aspicientes in cœlum? Hic Jesus *qui assumptus est a vobis in cœlum, sic veniet, quemadmodùm vidistis eum euntem in cœlum.*

Hommes Galiléens, pourquoi demeurez-vous là les yeux attachés au ciel? Ce Jésus que vous venez de voir se séparer de vous pour monter au ciel avec tant de magnificence et de pompe, en descendra un jour de la même manière que vous l'avez vu monter.

(Ces paroles sont tirées du premier chapitre des Actes des Apôtres, et prises dans l'Office de ce jour.)

Ce n'était point, sans doute, pour effrayer les Disciples, tout occupés du triomphe de leur Maître, que les Anges leur adressèrent ces paroles. Non, mes frères, c'était au contraire pour leur annoncer, en leur rappelant le second avénement de cet Homme-Dieu, la part qu'ils auraient un jour eux-mêmes à sa gloire et à son triomphe. C'était pour les consoler dans la juste affliction que leur causait le départ d'un si bon Maître, qu'ils leur faisaient envisager un bonheur qui devait être à jamais l'unique objet de leurs espérances et l'heureux terme de leurs travaux. C'était enfin pour les animer à la pratique de toutes les vertus évangéliques, qu'ils leur montraient, dans la brillante Ascension du Sauveur, les glorieux triomphes qui leur étaient réservés, et les magnifiques récompenses qui leur seraient accordées lorsqu'il viendrait sur la terre pour les juger.

Et en effet, si d'une part rien n'est plus terrible pour les pécheurs que le souvenir des jugements inexorables d'un Dieu; de l'autre aussi, est-il rien de plus consolant et de plus doux pour les gens de bien, et de plus capable de les porter à la pratique de la piété, que de penser que le Dieu qu'ils servent doit être leur juge, le rémunérateur de leurs vertus, et le vengeur des injustices et des humiliations qu'ils auront souffertes pour sa gloire? Ah! ne craignez donc rien, âmes saintes, bons serviteurs de Dieu, fidèles servantes de Jésus-Christ; (car, grâces à Dieu, mes frères, malgré la corruption du siècle, nous avons la consolation de voir encore dans cette chère ville un grand nombre de ces personnes choisies des deux sexes, dont les vertus font honneur à la religion;) ne craignez donc rien, encore une fois, âmes justes, vous tous qui servez avec fidélité le Seigneur, qui vivez dans l'heureux état de sa grâce; et vous aussi, pécheurs, qui désirez efficacement d'y rentrer par la pénitence; ne craignez rien, ouvrez les yeux, levez vos têtes, vous dit le Sauveur dans l'Évangile, réjouissez-vous, et faites éclater tout l'excès de votre joie à la vue de votre délivrance et de votre éternelle rédemption qui approche : *Respicite, levate capita vestra, quoniam appropinquat redemptio vestra* (1).

Ce second avénement de Jésus-Christ, que les Anges nous annoncent dans le mystère que l'Église célèbre aujourd'hui, et où il doit juger toutes les nations assemblées, doit être, à la vérité, pour les pécheurs im-

(1) Luc. xxi. 28.

pénitents, un jour cruel, plein d'indignation et de colère, un jour de trouble et de confusion, de rage et de désespoir; mais pour vous, âmes fidèles, âmes vraiment pénitentes, ce sera un jour de délivrance, de repos, de gloire et de triomphe; c'est ce que je me propose de vous faire voir dans toute la suite de cet entretien, après que nous aurons demandé les lumières de l'Esprit saint, par l'intercession de MARIE. *Ave, Maria.*

Ne perdons point de vue, etc. (*Page* 87, *ligne* 6.)

FRAGMENTS

SUR LE MÊME SUJET.

..... (*Page* 87, *ligne* 5.) *Ave, Maria.*

(On peut commencer ici et par ces paroles :)

Ne craignez rien, âmes justes, je vous l'ai déjà dit; le jour du jugement, quelque horrible et redoutable qu'il doive être pour les pécheurs, sera pour vous un jour de gloire et de triomphe. Et pourquoi? etc. (*Page* 88, *ligne* 16.)

..... (*Page* 91, *ligne* 22.) qui leur est due! Voiles importuns, abattez-vous; sortez du fond de la terre, élus de Dieu; sortez du fond de vous-mêmes, vertus chrétiennes; sortez de dessous le boisseau, lumière éclatante, et commencez enfin à briller sur le chandelier pour éclairer, étonner tout l'univers assemblé. O vérité, qui as été si long-temps oubliée, qui es demeurée si long-temps inconnue, il est temps de paraître, de percer les ténèbres de l'erreur qui t'ont dérobée jusqu'à présent aux yeux les plus pénétrants. O jour, ô grand jour du Seigneur, etc. (*Page* 91, *ligne* 22.)

..... (*Page* 93, *ligne* 23.) tout ce qu'ils méritent. Oui, mondains, vous reconnaîtrez pour lors, que ces élus présentement cachés, anéantis, et comme écrasés

sous vos pieds, que ces hommes si petits à leurs propres yeux, si vils et si méprisables aux yeux des autres et aux vôtres mêmes ; que ces hommes regardés comme des simples et des idiots, comme n'étant capables de rien, comme n'étant bons à rien; que ces hommes enfin, le jouet de tant de libertins, l'horreur des compagnies du monde, et souvent le triste rebut de la nature entière; vous reconnaîtrez alors, dis-je, que c'étaient-là les plus chers favoris de Dieu, les tendres objets de son amour, pour qui seuls, dit saint Paul, le monde avait été créé, à qui toute créature devait servir, et en faveur de qui, s'il l'avait fallu, Dieu aurait renversé mille fois le ciel et la terre, Et avec quel étonnement, etc. (*Page* 93, *ligne* 24.)

..... (*Page* 97, *ligne* 1.) à vous approcher des Sacrements, votre générosité pour l'honneur de la Maison de Dieu et pour la décoration de ses saints temples, votre attachement et votre zèle pour tous les exercices de piété qui se pratiquent dans votre paroisse : en un mot, toutes vos bonnes œuvres et toutes vos vertus seront alors connues, etc. (*Page* 97, *ligne* 2.)

..... (*Page* 97, *ligne* 19.) et ne désirant que lui seul, contents de votre état, ne troublant point celui des autres, n'enviant le bonheur de personne, fidèles à vos amis, généreux envers vos ennemis, reconnaissants des bienfaits que vous aurez reçus, patients dans les maux que vous aurez soufferts, oubliant les injures

qu'on vous aura faites, supportant les faibles avec qui vous aurez vécu; rendant honneur à celui à qui l'honneur est dû, le tribut à celui à qui est dû le tribut, la soumission à ceux que Dieu vous a donnés pour maîtres, la complaisance à ceux dont vous deviez entretenir la société, le soin à ceux dont vous deviez répondre, l'assistance à ceux que vous étiez obligés de secourir, à tous la justice et la charité, parce que vous en étiez à tous redevables; soulageant les uns, édifiant les autres, instruisant ceux-ci, corrigeant ceux-là, les sanctifiant tous par une vie toute sainte, pleine de lumières, d'instructions, et de toutes sortes de bonnes œuvres. O que d'ignorants instruits, etc. (*Page* 97, *ligne* 20.)

..... (*Page* 99, *ligne* 5.) impénétrables.

Heureux prédestinés du Seigneur, ce n'est là qu'une bien faible partie de la gloire qui vous est réservée; car il n'est donné à aucun homme mortel ni de la comprendre ni de l'exprimer. Pleins de cette douce espérance, continuez donc à bien vivre, mais continuez aussi à vous cacher. C'est le temps de perdre, le temps de recueillir viendra. C'est le temps d'être petits aux yeux de Dieu; viendra le jour où vous serez grands aux yeux des hommes. Heureux élus de Dieu, voilà donc la gloire qui vous attend. Mais ce n'est pas assez, etc. (*Page* 99, *ligne* 8.)

..... (*Page* 99, *ligne* 16.) d'un monde malin et corrompu. Dans nos corps, elle ne saurait être sans

défauts, et sur ces défauts, qui viennent de ce que nous sommes des hommes, les mondains se sont fondés un droit d'insulter à la vertu. Cependant le monde, tout mauvais qu'il est, estime assez la vertu dans l'idée, il l'honore dans l'éloignement, il l'aime presque dans les morts; mais il ne peut la souffrir et il la maltraite dans les Saints, parce que leur exemple vivant est une condamnation trop visible et un reproche trop piquant de ses déréglements et de ses vices. De là vient que de tout temps les gens de bien ont été persécutés et maltraités; on tourne leur piété en ridicule, on forme mille jugements téméraires sur leur conduite, on censure leurs meilleures actions, l'on interprète en mauvaise part leurs intentions les plus droites et les plus saintes. On s'entête, etc. (*Page* 99, *ligne* 18.)

..... (*Page* 101, *ligne* 23.) que vous méritez? Vous savez, mes frères, ce que c'est que la louange des hommes, et vous ne l'estimez sans doute que ce qu'elle vaut. La louange des hommes est pour l'ordinaire fondée sur l'erreur et sur l'illusion, suggérée par l'intérêt, dispensée par le caprice, accordée à la bienséance, dictée par l'usage, souvent donnée à un nom qu'on déshonore, à des dignités dont on est indigne, quelquefois même à des passions et à des vices dont on est esclave. De là vient aussi qu'elle est presque toujours démentie par l'opinion publique, désavouée par la conscience et condamnée de Dieu même. Oh! qu'une telle louange est honteuse pour celui qui la

donne et injurieuse pour celui qui la reçoit? et qu'elle doit être bien digne de mépris! Mais une louange donnée de la bouche même de Dieu, applaudie des Anges et des Saints, confirmée par la conviction intime de tous les réprouvés, et ratifiée en quelque sorte par leur désolant aveu ; qu'une telle louange, dis-je, est bien digne de toute votre ambition et de tous vos soins, et qu'elle vous récompensera bien avec avantage de toutes les humiliations et de tous les mépris que vous aurez soufferts dans cette vie! Dieu louera donc, etc. (*Page* 101, *ligne* 26.)

..... (*Page* 105, *ligne* 14.) pour panégyriste! Dès qu'il aura parlé pour vous, qui pourra vous refuser l'honneur qu'il vous rendra lui-même? *Tunc laus erit unicuique à Deo.* Le Seigneur, au reste, n'aura pas plus tôt parlé en faveur des justes, que l'univers entier se déclarera pour eux. Ainsi le voyons-nous dans le monde. Si quelque malheureux est opprimé par la cabale de ses ennemis et détruit dans le public par la calomnie, et qu'il échappe de la bouche du Prince un seul mot qui lui soit favorable, il n'en faut pas davantage pour ramener les esprits dans son parti, et les faire revenir de tous leurs faux préjugés. Tel sera aussi le bonheur des justes au jour du jugement. Alors les prédestinés s'applaudiront mutuellement de leur puissance et de leur gloire, ils se féliciteront réciproquement de leur bonheur, et se donneront mille tendres louanges de se voir tous revêtus de la qualité glorieuse d'enfants de Dieu, d'héritiers de son royaume,

de compagnons de sa gloire et de sa félicité. Mais quelle incroyable reconnaissance ces âmes bienheureuses ne témoigneront-elles pas alors à toutes ces personnes aux soins desquelles elles se sentiront redevables de leur bonheur et de leur joie, et de quelles bénédictions ne les combleront-elles pas? Bénis soient ces pères pieux et chrétiens, s'écrieront vos enfants élevés dans la gloire, qui en nous donnant la vie du corps, qui n'était qu'une vie terrestre et passagère, n'ont rien épargné pour nous procurer, par une sainte éducation, la vie glorieuse et immortelle dont nous jouissons et dont nous jouirons à jamais! Heureuses les entrailles qui nous ont portées, s'écrieront vos filles, ces filles, saintes, ces glorieuses prédestinées! heureuses et mille fois heureuses les mamelles qui nous ont fait sucer, avec le lait, l'amour de toutes les vertus chrétiennes, dont la pratique constante nous a mérité la félicité la plus consommée! O vous, bienheureux riches, s'écrieront d'un autre part tant de saints pauvres, vous qui par vos aumônes avez daigné si souvent prévenir et arrêter nos murmures, et qui en nous tirant de l'indigence, nous avez arraché tant de fois du sein du crime, recevez à présent dans la gloire le centuple que le Seigneur vous avait si solennellement promis et que vous avez si justement mérité. Et vous, dignes et zélés Pasteurs des âmes, après avoir béni mille fois la docilité de vos chères ouailles; quelles tendres et abondantes bénédictions ne recevrez-vous pas aussi à votre tour de la part des fidèles brebis que vous aurez conduites dans les pâturages éternels par une vie pleine d'instruction, de lumière

et de vigilance, d'œuvres bonnes et édifiantes? O élus du Seigneur, quelle douce consolation, et quelle ineffable joie pour vous de vous voir ainsi comblés de bénédictions et de louanges de toute part! Dieu, ses Anges, et tous ses Saints s'inviteront les uns les autres à exalter et à relever le prix de vos mérites et l'éclat de toutes vos vertus. Et ne pensez pas, au reste, mes frères, ne pensez pas que ces bénédictions et ces louanges soient démenties par les démons et par les réprouvés, puisqu'ils seront alors eux-mêmes forcés de les reconnaître et d'y applaudir. Oui, ces hommes, etc. (*Page* 105, *ligne* 19.)

..... (*Page* 106, *ligne* 19.) *Nos insensati!* Avec quel front, abandonnés à toute sorte de désordres et de vices, osions-nous demander aux justes une vertu sans défaut, et une vie exempte du moindre reproche? *Nos insensati!* Quelle injustice de notre part, de reprocher aux gens de bien quelque légère sensibilité aux injures les plus atroces, tandis que nous ne respirions nous-mêmes que la plus cruelle vengeance et l'animosité la plus envenimée pour un petit outrage qui n'était souvent même qu'imaginaire? *Nos insensati!* Coupables de tant de rapines et de vols, de mille fripponneries et d'un brigandage affreux qui n'a fini qu'avec notre vie, quel n'a pas été notre aveuglement et notre folie, quand nous avons déchiré et calomnié le serviteur de Dieu sur ce qu'il demandait un bien qui lui appartenait et qui lui était nécessaire pour l'entretien de sa famille? *Nos insensati!* Quelle malice,

quelle méchanceté, quelle fureur n'a pas été la nôtre, d'attaquer l'oint du Seigneur et de le persécuter, parce que, brûlant d'un zèle ardent pour notre salut, il attaquait et persécutait nos vices! de l'avoir rendu partout odieux, ridicule, méprisable, pour de légères fautes dans lesquelles nous supposions mal à propos qu'il était tombé; tandis que nous nous faisions grâce les uns aux autres pour des péchés et des crimes énormes dont nous étions nous-mêmes réellement coupables? *Nos insensati!* Malheureuses aveugles, etc. (*Page* 106, *ligne* 19.)

..... (*Page* 107, *ligne* 24.) louanges. Et quelle honte, quel désespoir pour tous ces superbes Amans, de se voir forcés, malgré qu'ils en aient, à vous conduire, comme autant d'humbles Mardochées, dans votre triomphe, en s'écriant : C'est ainsi que doivent être honorés ceux que le Roi des rois veut combler d'honneur et de gloire : *Hoc honore condignus est, quemcunque rex voluerit honorare* (1). Non, mes frères, etc. (*Page* 107, *ligne* 25.)

..... (*Page* 107, *ligne* 24.) louanges. Apprenez donc, fidèles serviteurs de Jésus-Christ, à la vue de la magnifique récompense qui vous est réservée dans ce jour de gloire pour vous, apprenez, dis-je, à mépriser tous les vains jugements des hommes, et à souffrir avec patience leurs railleries, leurs mépris, et tous

(1) Esther. VI, 11.

leurs mauvais traitements. L'univers entier déchaîné contre vous ne saurait vous faire déchoir de son amitié, ni vous faire perdre son estime : et voilà de quoi vous animer à continuer de le servir en esprit et en vérité. Que m'importe, devez-vous dire avec saint Paul, de quelle manière les hommes pensent et parlent de ma conduite, pourvu que j'aie pour moi le Seigneur mon Juge? *Mihi autem pro minimo est ut à vobis judicer, aut ab humano die* (1). Ce n'est qu'à lui seul, en effet, âmes chrétiennes, que vous devez chercher à plaire, parce que ce n'est qu'à lui seul que vous avez à répondre de toutes les actions de votre vie. Ah! donnez-lui seulement, dans l'innocence de vos mœurs, de quoi vous justifier et de quoi confondre vos ennemis, et laissez-lui le soin de votre gloire : il saura bien un jour vous faire rendre au centuple celle qu'on vous aura injustement ravie. Mais avançons, etc. (*Page* 107, *ligne* 28.)

..... (*Page* 108, *ligne* 13.) ont été leur partage. Pendant que les méchants sont dans la prospérité et dans la joie, que tout leur rit, que tout leur réussit, que tout abonde chez eux, et que de cette abondance et de ces succès naît leur orgueil et leur impiété, les élus, oui, les seuls élus sont dans l'oubli, dans les larmes, dans les peines, dans les travaux, dans la tristesse et dans les souffrances. C'est ce qui fait, etc. (*Page* 108, *ligne* 13.)

..... (*Page* 110, *ligne* 25.) *Sancti de hoc mundo ju-*

(1) I. Cor. IV. 3.

dicabunt. Ah! quelle gloire et quelle satisfaction pour cette fidèle servante de Jésus-Christ, de devenir alors le juge inexorable de ces femmes fières, superbes et hautaines qui ne daignent pas seulement à l'heure qu'il est ouvrir les yeux pour la regarder, mais qui ramperont en ce jour-là devant elle comme des misérables vers de terre! *Sancti de hoc mundo judicabunt.* Quelle satisfaction et quelle gloire pour ce pauvre anéanti en lui-même, sur qui les riches ne daignent pas en passant laisser tomber un regard d'humanité, de juger et de condamner pour lors justement et sans pitié tous ces hommes si insolents de leur fortune et si insensibles à ses misères! *Sancti de hoc mundo judicabunt.* Quel triomphe pour ces dévots et fidèles domestiques, d'être établis en ce jour comme les juges et les arbitres souverains du sort éternel de ces maîtres si durs et si impitoyables à leur égard! *Sancti de hoc mundo judicabunt.* Quelle gloire et quelle satisfaction pour ces humbles et pieux artisans, de voir ces seigneurs, ces juges, ces magistrats qui les auront opprimés, chassés eux-mêmes de leurs tribunaux, et réduits à implorer comme des criminels leur clémence et leur miséricorde! Quel triomphe et quel honneur pour vous, heureux prédestinés, de voir ces misérables réprouvés devant vous et à vos pieds, sans voix et couverts de honte, n'osant lever les yeux, confondus, troublés, consternés, tandis que vous paraîtrez vous-mêmes devant eux avec une sainte assurance et une parfaite sérénité pour prononcer leur jugement! *Stabunt justi in magna constantia* (1). Oui, vous les verrez

(1) Sap. v. 1.

à vos pieds tous ces aspics envenimés, comme dit le Prophète, ces hommes inquiets et malins, ces langues de vipère qui vous percent au cœur avec leurs traits empoisonnés, ces basilics qui voudraient vous donner la mort d'un seul de leurs regards, ces dragons, ces lions, ces hommes cruels et injustes qui voudraient envahir tous vos biens, vous perdre et vous détruire dans l'esprit de tout le monde, vous dévorer tout vivants, s'ils le pouvaient, et vous briser avec leurs dents cruelles; vous les verrez, dis-je, du trône où vous serez élevés, et, comme leur juge, vous les regarderez avec dédain, et vous marcherez sur leur tête. Parmi toutes les nations dont vous serez pour lors établis les maîtres, les arbitres, les juges, vous verrez des foules innombrables de riches du monde et de puissants du siècle, des princes, des héros, des monarques sans sceptre, sans couronne, sans suite, tremblants et saisis d'effroi, attendant le dernier arrêt qui sortira de la bouche de Jésus-Christ et de la vôtre pour être chargés de chaînes et livrés à des feux éternels. *Ad alligandos reges eorum in compedibus, et nobiles eorum in manicis ferreis* (1).

Mais ce n'est pas assez, etc. (*Page* 110, *ligne* 26.)

..... (*Page* 116, *ligne* 19. *On peut finir ici :*) dans la bienheureuse éternité, que je vous souhaite, mes frères, au nom du Père, etc.

(1) Psal. CXLIX. 8.

AUTRES FRAGMENTS

DU MÊME DISCOURS

PRONONCÉ DEVANT UNE COMMUNAUTÉ RELIGIEUSE.

..... (*Page* 89, *ligne* 14.) inconnue aux hommes. Combien de grands serviteurs de Dieu, doués des plus riches talents, et environnés des plus brillantes espérances que leur offrait le siècle, se sont consacrés et se consacrent encore tous les jours au Seigneur, dans de saintes maisons comme celle-ci! Combien d'hommes pieux, etc. (*Page* 89, *ligne* 15.)

..... (*Page* 92, *ligne* 28.) Oui, il vous sera plus avantageux pour lors, d'avoir pratiqué la vertu dans cette pieuse maison, d'en avoir exactement observé les édifiantes règles, d'avoir assujetti votre volonté à celle de vos Directeurs et du digne Supérieur qui y préside, d'avoir aimé l'étude, le silence et la prière, que d'avoir brillé par vos talents dans les plus belles chaires du royaume, et d'avoir possédé les plus riches et les plus honorables bénéfices de l'Église. Que dis-je, etc. (*Page* 93, *ligne* 2.)

..... (*Page* 96, *ligne* 28.) portée à vous-même. On connaîtra parfaitement dans vous cette humilité profonde qui ne vous inspira jamais que de bas sentiments de vous-même, et qui vous fit toujours regarder comme le dernier de tous; cet amour fervent que vous

aurez eu pour la prière, le recueillement et la retraite, que rien n'aura été capable de ralentir; cette obéissance à toute épreuve, et que rien n'aura jamais pu affaiblir; cette mortification continuelle, et ce détachement parfait des biens de cette vie, dans lequel vous aurez toujours constamment vécu; en un mot, etc. (*Page* 97, *ligne* 1.)

..... (*Page* 105, *ligne* 18.) à leur applaudir. Déjà je vois, dit saint Jean, des troupes innombrables d'Anges voler par le milieu du ciel, et courir d'un bout de la vallée à l'autre, pour annoncer à tout l'univers assemblé le mérite et la gloire de ces bienheureux élus. Ce sont là, s'écrieront-ils d'une voix semblable au bruit d'un grand tonnerre, ce sont là les vrais amis du Seigneur : *Isti sunt viri sancti amici Dei.* Ce sont là les vrais serviteurs de Dieu qui n'ont point commis de péchés avec les femmes, et en qui il ne s'est point trouvé, devant le trône de Dieu, de tache ni de mensonge : *Qui cum mulieribus non sunt coinquinati, et in ore eorum non est inventum mendacium; sine macula enim sunt ante thronum Dei* (1). Ce sont là ces âmes ferventes et courageuses qui ont vaincu le démon avec sa malice, qui ont méprisé le monde avec ses charmes, et qui se sont surmontés eux-mêmes avec toutes leurs faiblesses. Les voilà présentement assis sur un trône éclatant, couronnés d'honneur et de gloire. A ces paroles, tout l'univers s'écriera : Ils en sont dignes : *Digni sunt* (2). Oui, ces hommes impies, etc. (*Page* 105, *ligne* 19.)

(1) Apoc. xiv. 4. 5. — (2) Apoc. iii. 4.

AUTRES CONCLUSIONS

Quand on ne voudra faire qu'un seul Discours des deux Sermons.

..... (*Page* 114, *ligne* 2.) éternels pâturages.

Mais avant que d'entrer en possession des récompenses infinies qui vous sont destinées, vous dira le souverain Juge, soyez les spectateurs des épouvantables châtiments qui sont préparés aux méchants : *State, et videte magnalia Domini quæ facturus est hodie* (1). Les voyez-vous tous ces innombrables pécheurs, tous ces noirs Égyptiens, tous ces boucs impurs rangés honteusement à ma gauche? *Ægyptios enim quos nunc videtis?* Ah! ce sont là, ajoutera-t-il tout enflammé de colère, les ennemis de mon saint Nom, et les vôtres. Attendez, attendez un moment encore, *state, et videte,* et vous les verrez disparaître devant vous comme la poussière que le vent emporte. *Nequaquam ultrà videbitis;* dans un instant, dans un clin d'œil, et par le seul souffle de mon courroux, ils vont être tous exterminés et précipités en foule dans les enfers. Je veux qu'après avoir éprouvé vous-mêmes que c'est ici le jour de votre gloire et de votre triomphe, vous ayez encore le doux plaisir de voir que c'est ici le jour de leur confusion et de leur désespoir. *State, et videte magnalia Dei quæ facturus est hodie.* C'est ma seconde Partie.

(1) Exod. xiv. 13.

Ou bien :

..... (*Page* 114, *ligne* 2.) éternels pâturages.

Partez donc, troupe fidèle, et rendez-vous enfin avec empressement aux tendres et amoureuses invitations de votre Dieu. Voilà le ciel qui s'ouvre sur vos têtes; il est temps d'aller prendre possession de la gloire qui vous y est préparée. Mais, que dis-je? arrêtez-vous là encore un moment; votre joie ne serait point complète, si vous n'aviez encore le plaisir d'être témoins de la confusion et du désespoir des réprouvés; c'est ce que nous allons examiner dans la seconde Partie.

SERMON

SUR LE JUGEMENT GÉNÉRAL.

DAMNATION DES PÉCHEURS.

Videntes turbabuntur timore horribili, et mirabuntur in subitatione insperatæ salutis.

Les méchants, à cette vue, seront saisis de trouble et d'une horrible frayeur; ils seront surpris d'étonnement en voyant tout d'un coup, contre leur attente, les justes sauvés avec tant de gloire. Sap. v. 2.

Non, pécheurs, non, il n'en sera pas de vous comme des justes : *Non sic impii, non sic* (1). Car si le grand jour du jugement doit être pour eux un jour de gloire et de triomphe, il doit être aussi pour vous un jour de confusion et de désespoir. J'ai vu, dit le Sage, avec indignation l'impiété sur le trône, et la vertu dans les fers; le méchant dans la splendeur et dans la gloire, l'homme de bien, au contraire, dans l'humiliation et dans le mépris; et j'ai conclu en même temps de ce renversement étrange, qu'il y aurait enfin un jugement, un jugement où Dieu, souverainement équitable, rétablirait et remettrait toutes choses dans l'ordre; un jugement où Dieu jugerait, sans égard et sans acception de personne, l'homme de bien et l'impie; un jugement où Dieu, infiniment juste, comblerait la vertu d'honneur, et couvrirait le vice de honte et d'in-

(1) Psal. I. 4.

famie. *Et dixi in corde meo : Justum et impium judicabit Deus* (1). Ce jour est enfin arrivé, pécheurs ; le voici ; levez les yeux. Déjà vous avez vu, dans l'amertume de votre cœur, le juste couronné de gloire : tremblez et frémissez d'horreur, parce que vous allez vous-mêmes être accablés, dans ce grand jour, d'une horrible et éternelle confusion. Pour vous le faire bien comprendre, mes frères, souffrez que je renverse les propositions qui remplirent hier tout mon Discours, et que, sans en changer presque les termes, je vous en fasse faire une application toute différente.

1. Vos péchés, pour l'ordinaire, sont ici-bas cachés et inconnus ; ils seront alors connus et dévoilés.

2. Vos péchés sont souvent ici-bas applaudis et loués ; ils seront alors décriés et poursuivis.

3. Vos péchés sont ici-bas presque toujours excusés et justifiés ; ils seront alors condamnés et confondus.

Voilà, pécheurs, ce qui devrait faire le sujet éternel de vos méditations, aussi bien que de vos plus justes et de vos plus terribles frayeurs. Reprenons.

PREMIÈRE PARTIE.

Le pécheur se cache ici-bas, mes frères. C'est ce que nous voyons tous les jours, soit qu'il y ait dans le péché une tache, une bassesse honteuse, qui fait naturellement rougir quiconque a la témérité de le commettre ; soit que les crimes qui sont l'ouvrage des ténèbres cherchent le voile des ténèbres mêmes pour ne pas paraître et pour n'être pas vus des hommes.

(1) Eccle. III. 17.

Quoi qu'il en soit, le pécheur se cache, pour l'ordinaire, quand il veut contenter ses passions. Il se cache partout : il se cache dans son cœur, qu'il n'ose pas même ouvrir à un Confesseur sage, prudent, et obligé au secret le plus inviolable; il se cache dans l'obscurité de la nuit, pour n'être pas surpris dans son iniquité; il se cache dans le secret des maisons, pour se dérober aux yeux du public; et, pour parler le langage de l'Écriture, il cache ses emportements, ses violences, ses injustices, sous les vêtements de la brebis, comme ces faux prophètes et ces loups ravissants dont parle l'Évangile; il cache ses abominations et ses sacriléges sous la corne de l'Agneau, comme le Dragon de l'Apocalypse; il cache ses impuretés, ses criminelles intrigues, sous un habit simple et modeste, comme la femme de Jéroboam; il cache sa malignité, son envie, ses trahisons, sous une écorce de politesse, comme le mondain; il cache enfin son orgueil, sa vanité, son faste, sous le voile de la sagesse, comme le philosophe. N'est-ce pas là, mes frères, ce qu'une malheureuse expérience ne nous met que trop tous les jours devant les yeux? Combien, en effet, parmi nous, trouvons-nous d'impies, de libertins, de scélérats travestis en gens d'honneur, et qui passent pour les plus honnêtes hommes du monde? Combien d'hommes corrompus et pleins d'iniquité, qui se produisent partout et dans toutes les compagnies avec toute l'apparence et toute l'ostentation de la probité la plus scrupuleuse? Combien d'autres qui ne nous vantent insolemment que leur fidélité, leur sincérité, leur amitié, tandis que réellement et devant Dieu ce ne

sont que des fourbes, des traîtres et des perfides? Combien de chrétiens sensuels et esclaves des plus infames passions, qui affectent l'innocence et la pureté des mœurs, et la poussent même quelquefois, par leurs discours, jusqu'à la sévérité la plus outrée? Combien de femmes et de filles libertines, fières sur le chapitre de leur réputation, qui sont engagées souvent dans les commerces les plus honteux, ayant le talent de s'attirer toute la réputation et toute l'estime d'une exacte et parfaite régularité, se flattant de n'être jamais vues ni aperçues de personne, s'applaudissant de tromper la vigilance de ceux qui les éclairent de plus près, triomphant même souvent, dans le secret de leur cœur, des malheureux fruits de leur injustice et de leur désordre? Ah! pécheurs, ah! pécheresses hypocrites, rougissez, et que votre visage se couvre de honte; vous n'en imposerez pas toujours au public, vous ne jouerez pas toujours à ses yeux cette indigne comédie. Non, non; au jour des vengeances du Seigneur, tous ces voiles fatals dont vous vous couvrez seront levés et déchirés; toutes ces épaisses ténèbres dans lesquelles vous vous enveloppez seront dissipées; toutes vos ruses, tous vos déguisements, tous vos artifices honteux seront découverts, votre funeste joie finira, et votre vaine espérance sera enfin confondue : *Et gaudium et spes hypocritæ peribit* (1).

Car ne vous y trompez pas, vous dit l'Apôtre, c'est dans ce grand jour que Jésus-Christ, le souverain Juge, produira dans la lumière tout ce qui aura été

(1) Job. xxi. 5. et viii. 13.

caché dans les ténèbres; qu'il publiera sur les toits tout ce qui aura été médité et exécuté dans le secret des cabinets; qu'il revèlera dans le midi du jour tous les mystères d'iniquités qui se seront accomplis dans l'obscurité de la nuit; qu'il manifestera aux yeux de tout l'univers assemblé ce qui n'a été vu ni su que de peu de personnes; qu'il découvrira, qu'il dévoilera tout enfin, jusqu'aux pensées des cœurs les plus secrètes : *Illuminabit abscondita tenebrarum, et manifestabit consilia cordium* (1). O! mes frères, quel jour terrible, où tant d'abominables péchés qu'on n'oserait aujourd'hui nommer, seront connus et révélés! où tant d'actions dignes d'être ensevelies dans un oubli éternel seront manifestées! où tant de profondeurs, tant de méchancetés, d'abominations et de scélératesses du cœur humain seront découvertes à la face du ciel et de la terre! Vous le savez, mes frères, le cœur de l'homme est un abîme de corruption et de péché, qui ne s'épuise point, et en même temps une étrange énigme que personne ne saurait deviner. Incompréhensible aux autres, incompréhensible à lui-même, dit le Prophète Jérémie : *Pravum est cor, et inscrutabile* (2); il n'est que Dieu qui puisse le sonder et le connaître. Sa conscience, ajoute le prophète Isaïe, est comme une tente enveloppée et fermée par mille plis et mille replis. Là demeurent cachés les péchés les plus honteux, des péchés infinis par leur nombre, des péchés de toute espèce, péchés de l'esprit, péchés du cœur, péchés de tous les sens. Il n'est

(1) I. Cor. IV. 5. — (2) Jerem. XVII. 9.

que l'œil de Dieu, encore une fois, qui puisse percer dans cet affreux chaos. Tout autre que lui n'y voit rien, n'y découvre rien. Mais au jour des manifestations, ô mon Dieu, ces cœurs si enveloppés, qui ont été toujours nus à vos yeux, paraîtront également ouverts aux yeux du monde entier ; ces consciences jusqu'alors voilées, resserrées et concentrées dans elles-mêmes, seront tout à coup étalées à la face de tout l'univers : devenues aussi transparentes que le cristal, dit l'apôtre saint Jean, on verra d'un seul coup d'œil tout ce qu'elles renferment de plus secret, de plus odieux et de plus infame. *In conspectu sedis tanquam mare vitreum simile crystallo* (1). C'est là qu'on verra, dit le prophète Jérémie, profondément gravés et comme avec un burin de fer et en des caractères ineffaçables, tous les péchés de Juda, disons mieux, tous les désordres et tous les scandales, mes frères, de votre vie dissolue et criminelle : *Peccatum Juda scriptum est stylo ferreo* (2). C'est là qu'on verra, ah! mes frères, je tremble d'y penser, et je frémis d'en entreprendre le triste récit, c'est là qu'on verra, chrétiens, sans pouvoir s'y méprendre, toutes vos indignes hypocrisies, toutes vos fausses vertus, tous vos affreux sacriléges, toutes vos impuretés honteuses, toutes vos envies secrètes, toutes vos pensées malignes, toutes vos résolutions cruelles, tous vos desseins ambitieux, toutes vos vanités ridicules, toutes vos infidélités détestables, vos fornications, vos violences, vos perfidies, vos ingratitudes vos intempérances, vos injustices,

(1) Apoc. IV. 6. — (2) Jerem. XVII. 1.

enfin tous les effroyables excès de votre vie. Mais on ne les verra pas seulement en commun et en général, ajoute saint Basile, on les verra tous en détail et jusqu'aux moindres circonstances. Chaque pécheur paraissant à son tour sur cet horrible théâtre des vengences du Seigneur, l'on distinguera, l'on développera, l'on connaîtra parfaitement jusqu'aux plus légères traces de sa conduite et jusqu'aux plus profonds replis de son âme. Et quelle horrible confusion pour tous les coupables! Quelle honte accablante pour vous, gens de bien en apparence, qui sous un extérieur pieux et dévot cachez tous les jours aux yeux du public mille vices secrets? Ne soyez point au reste surpris que je vous adresse en premier lieu la parole, puisque faisant une profession particulière d'appartenir à la maison du Seigneur, il n'est que trop certain que vous serez les premiers jugés et les premiers confondus dans son jugement : *Quoniam tempus est*, dit l'apôtre saint Pierre, *ut judicium incipiat à domo Dei* (1). Quelle honte pour vous, dis-je, quand l'univers entier verra tout ce que la vanité, l'amour-propre, la présomption et la vaine gloire la plus raffinée et la plus odieuse auront eu de part dans vos paroles les plus modestes, dans vos conseils les plus sages, dans vos actions les plus édifiantes, dans toutes vos démarches les plus admirées! quand on verra dans toute votre conduite des défauts essentiels qui échappent tous les jours à vos yeux charnels; des fautes irréparables contre la charité, dans votre prétendue prudence; des sentiments amers et pleins d'aigreur, dans

(1) I. Petr. IV. 17.

votre justice et dans votre zèle ; des motifs humains et des vues tout-à-fait intéressées, dans la plupart de vos bonnes œuvres! enfin, quand on verra, dans tout le cours de votre vie, des confessions sans sincérité et sans repentir, des communions sans ferveur et sans dévotion, des sacrifices qui n'ont point été accompagnés de la miséricorde, une miséricorde exercée aux dépens de la justice, des aumônes faites avec une sordide épargne et sans charité, des jeûnes que la parole sainte et la prière n'auront point sanctifiés, des prières qui n'auront rien diminué de l'empire des sens, et qui n'auront jamais interrompu une vie d'humeur, de caprice, de divertissements et de plaisirs! Ah! chrétiens, si Oza, qui nous paraît si religieux lorsqu'il veut soutenir l'Arche, doit être alors jugé comme un téméraire et un sacrilége; si Saül, qui nous paraît si miséricordieux et si clément lorsqu'il épargne le roi des Amalécites, doit être en ce jour-là regardé comme un désobéissant et un rebelle; si Jéhu, qui nous paraît si zélé lorsque par l'ordre de Dieu il extermine l'impie Achab, doit être traité au jugement du Seigneur comme un ambitieux; enfin, si le serviteur inutile, qui cache son talent et qui nous paraît si innocent parce qu'il n'imite pas la conduite de tant d'autres coupables, doit être en ce terrible jour lié et jeté comme un mauvais serviteur dans les ténèbres éternelles; hélas! quelle honte accablante et quel désespoir affreux ne sont-ils pas réservés à tant de chrétiens qui passent parmi nous pour des Saints, et que tout l'univers verra cependant alors confondus parmi les réprouvés?

Que deviendrez-vous alors, riches du siècle, et de quelle confusion ne serez-vous pas accablés, quand Jésus-Christ, le souverain Juge, découvrira à la face du ciel et de la terre toutes les iniquités, tous les désordres et toutes les injustices que vos richesses vous auront fait commettre? quand il creusera, pour me servir de l'expression du Prophète, les fondements de vos maisons que vous dites avoir élevées sur la justice, qu'il en interrogera les pierres, et qu'elles répondront n'avoir été bâties que de la substance de la veuve et de l'orphelin? quand il pressera ces vêtements superbes, ces meubles, cet or, cet argent que vous ne croyez devoir qu'à d'heureux travaux, et qu'il n'en dégouttera cependant que le sang des peuples que vous aurez opprimés? quand il fera voir enfin à tout l'univers, que vous n'aurez fait servir toutes ces maudites richesses qu'à entretenir un jeu excessif, un luxe scandaleux et immodéré, et qu'à satisfaire les passions les plus criminelles et les plus brutales?

Où vous cacherez-vous, juges et magistrats, pour éviter la honte attachée à vos prévarications, quand on développera aux yeux du monde entier tout le criminel abus que vous aurez fait de l'autorité qui vous aura été confiée, toutes ces faiblesses, toutes ces craintes humaines, toutes ces indignes lâchetés, toutes ces molles complaisances, toutes ces partialités intéressées, en un mot, toutes ces vues basses et honteuses qui vous auront fait agir dans l'exercice de votre charge, accablant l'un pour décharger l'autre, châtiant quelquefois l'innocent, laissant souvent le coupable impuni, n'écoutant enfin, pour l'ordinaire, dans vos arrêts, que

la voix de l'intérêt et de la passion? Ah! quelle confusion pour vous, quand, outre ces prévarications dans votre ministère, l'on verra encore les lois de Dieu violées avec mépris, les ordonnances du prince méprisées avec scandale, l'innocence sacrifiée, la justice vendue, le blasphème toléré, les saints jours du Seigneur profanés, les lieux de débauche ouverts quand ils devraient être fermés, les femmes de mauvaise vie soutenues et protégées, tant d'autres désordres publics, tant d'autres scandales horribles qu'il vous appartenait de corriger et de punir, et dont vous serez accablés dans ce terrible jour, parce que vous les aurez permis par votre funeste indifférence, ou peut-être même autorisés par votre connivence criminelle?

De quel trouble et de quelle horreur ne serez-vous pas saisis, pères et mères, quand un Dieu vengeur dévoilera aux yeux de tous les Anges et de tous les hommes toute la coupable négligence que vous aurez eue pour l'éducation chrétienne de vos enfants; que dis-je? tous les effroyables scandales par lesquels vous les aurez vous-mêmes corrompus et pervertis? C'était à vous, comme père, à les instruire des vérités de la morale chrétienne, et à les former aux exercices de la piété; et nous verrons, au contraire, que c'est vous qui, par vos discours impies, par votre éloignement des choses saintes, par vos railleries sur la dévotion, par votre vie toute mondaine, toute païenne, les aurez détournés du chemin de la vertu et leur aurez communiqué tout votre libertinage et tout votre esprit d'irréligion. C'était à vous, comme père, à corriger les emportements de leur jeunesse et à réprimer les

saillies de leurs criminelles passions; et nous verrons que c'est vous qui, par vos mauvais exemples, les aurez autorisés dans leurs vices et les aurez entraînés dans les plus affreux déréglements. C'était à vous, par votre devoir de mère, d'élever, dans la personne de vos filles, autant de fidèles servantes de Dieu et de chastes épouses de Jésus-Christ; et nous verrons que vous aurez été assez aveugle, assez cruelle, pour en faire des victimes de Satan et des esclaves de la vanité du monde. Nous verrons qu'au lieu de ne vous être étudiée qu'à leur inspirer l'humilité, la modestie, la pudeur, et qu'à leur apprendre la science des Saints, vous ne vous serez épuisée, au contraire, qu'à leur enseigner les airs du monde, ses modes, ses maximes, ses folles parures, que le désir de plaire, que l'art de se faire aimer et rechercher, disons mieux, que le funeste secret de se perdre et de se damner. Et comme l'on vit autrefois, en frémissant, des peuples infidèles immoler, par une superstition barbare, leurs enfants à leurs idoles, ainsi nous verrons tous, au jour du jugement, avec la dernière horreur, que vous aurez vous-mêmes, tout chrétiens que vous êtes, sacrifié vos plus chers enfants à toutes les puissances de l'enfer.

O vous tous, pécheurs, qui ne connûtes jamais que les voies de l'iniquité, comment ne mourrez-vous pas alors de honte et de confusion : vous, envieux, lorsque toutes les nations liront dans votre cœur tous ces dépits amers, toutes ces profondes tristesses, toutes ces mortelles inimitiés, toutes ces cruelles jalousies que la fortune des autres aura excitées dans votre âme? lorsqu'elles verront que, par la plus indigne bassesse, vous

aurez été ennemis de tout mérite, de toute vertu, ennemi du genre humain, encore plus affligés de la prospérité d'autrui que touchés de vos propres malheurs? que vous aurez envisagé la disgrâce et la ruine de votre prochain comme un bonheur et un avantage pour vous? que vous vous serez irrités des louanges qu'on lui aura données et de tous les services qu'on lui aura rendus, comme d'autant d'injustices qu'on vous aura faites à vous-mêmes? lorsqu'elles découvriront enfin, dans un plein jour, tous les péchés énormes que la cruelle passion de l'envie vous aura fait méditer ou consommer, le sang de tant d'innocents Abels que vous aurez répandu, la perte de tant de pieux Mardochées que vous aurez jurée, la mort de tant de charitables Davids que vous aurez cruellement résolue : effroyables excès où cette noire et exécrable passion porta autrefois les Caïns, les Amans, les Saüls, et où elle porte encore tous les jours tant de malheureux chrétiens, comme nous ne le verrons que trop dans ce terrible jour des vengeances?

Quelle étrange humiliation pour vous, dans ce grand jour, hommes amibitieux, quand on exposera, aux yeux de tout le genre humain assemblé, tous les indignes ressorts que vous aurez remués, toutes les cabales que vous aurez formées, et tous les moyens bas et honteux dont vous vous serez servis pour vous élever et pour vous agrandir; employant le mensonge, la médisance, la calomnie, les artifices les plus coupables, et mille perfidies cachées, pour ruiner les desseins des autres, et pour faire réussir les vôtres; sacrifiant l'amitié, la bonne foi, la reconnaissance, la justice, pour l'empor-

ter sur tout le monde, pour attirer tout à vous, pour concentrer tout en vous, et pour mettre tout sous vos pieds; mettant toute votre application et toute votre étude à trahir l'un, à supplanter l'autre, à décrier celui-ci, à perdre celui-là, à anéantir enfin tous vos concurrents, pour vous pousser et vous élever sur leurs débris; que dis-je? trahissant même souvent et violant tout ce qu'il y a de plus sacré dans la religion et dans l'état, pour parvenir à des postes, à des charges, et des emploies qui faisaient l'idole de votre ambition et de votre orgueil, et dont vous fûtes toujours très-indignes! Ah! quelle accablante humiliation pour vous, quand toutes ces noires iniquités seront révélées à toute la terre!

Et vous, intempérants, qui, pendant votre vie, n'avez peut-être rougi de rien, de quelle honte et de quel opprobre ne serez-vous pas couverts, quand un Dieu abreuvé de fiel et de vinaigre sur la croix, vous reprochera devant tous les peuples du monde, toutes vos sensualités criminelles, toutes vos débauches, toutes vos dissolutions, tous les horribles excès auxquels vous vous serez abandonnés dans vos funestes et vos voluptueux repas? quand il révélera aux Anges et aux hommes, ces discours impies dont vos tables auront été tant de fois profanées; ces maximes corrompues et même si abominables qu'on y aura débitées, tantôt sur l'usage de la vie, comme si nous ne l'avions reçue que pour jouir de ses plaisirs, tantôt sur l'emploi du temps, comme s'il n'était donné que pour se divertir? quand il instruira tout l'univers de ces chansons infames où les fabuleuses et exécrables divinités étaient

si fort exaltées, et dont les seuls noms portaient avec eux les plus sales idées et exprimaient les plus infernales passions? enfin, quand il fera connaître au monde entier toutes ces paroles obscènes, tous ces abominables blasphèmes, toutes ces affreuses impiétés qui auront commencé, rempli et fini vos criminelles et scandaleuses débauches?

Dans quelles ténèbres et dans quelles horreurs ne voudriez-vous pas être ensevelis, hommes avares et intéressés, lorsque, dans ce grand jour de justice et en présence de tout l'univers, Dieu brisera ces idoles d'or et d'argent en qui vous mettiez toute votre confiance, et auxquelles vous aurez sacrifié l'encens de vos veilles, de vos sueurs et de tous vos travaux! lorsqu'il dévoilera tous ces vols, toutes ces rapines, toutes ces injustices, qu'une indigne passion de tout avoir et de tout posséder vous aura fait commettre! lorsqu'il vous reprochera à la face de toute la terre cet acharnement opiniâtre à plaider, sans vouloir jamais entendre aucune proposition d'accommodement; cette application infatigable mais honteuse et criminelle qui vous rendit l'esprit si fertile en expédients pour vous approprier le bien d'autrui; ces entrailles de fer que vous aurez eues pour les pauvres; cette insensibilité étonnante que vous aurez eue pour les biens éternels; enfin, cette cupidité insatiable que rien n'aura jamais pu modérer! Ah! nous vous verrons alors, homme de boue et de terre, tel que vous êtes aujourd'hui dans votre passion. Vous paraîtrez un jour, dans cette scène effrayante, jetant comme à présent des yeux de convoitise sur tout ce qui peut être à votre bienséance, dressant des em-

buches à la faiblesse de la veuve et de l'orphelin, attirant le pauvre dans le piége sous prétexte de l'obliger par des prêts usuraires et intéressés, entassant héritages sur héritages, dévorant le champ de celui-ci, enlevant l'argent de celui-là, préparé enfin à engloutir, si vous le pouviez, dans votre maison, le bien de mille familles. Nous vous verrons, tout l'univers aura les yeux attachés sur vous; et quelle sera votre désolation de vous trouver alors chargé et noirci de tant de cruelles injustices!

Vindicatifs, vous y paraîtrez aussi à votre tour, sur ce théâtre affreux des divines vengeances; et quelle sera votre frayeur, votre abattement et votre désespoir, quand le souverain Juge, le Dieu vengeur de tous les crimes, exposera aux yeux de toutes les nations ce fiel, cette amertume, ces aigreurs, ces haines, ces querelles, ces perfidies, ces rages, ces fureurs auxquelles vous vous serez laissés emporter contre un ennemi, pour un léger outrage que vous en aurez reçu! qu'il leur découvrira ces persécutions suscitées, ces procès injustement intentés, ces trahisons, ces fausses accusations, toutes ces calomnies attroces qu'une secrète mais diabolique malignité vous aura suggérées pour satisfaire votre ressentiment! qu'il étalera à leurs yeux toutes ces divisions scandaleuses, toutes ces guerres intestines, toutes ces discordes, toutes ces intrigues, toutes ces noires cabales que vous aurez formées pour tirer raison d'une injure que vous auriez dû oublier et pardonner! quand enfin il vous présentera à cette nombreuse assemblée, comme un monstre digne de l'horreur de toutes les créatures, avec un esprit rem-

pli et agité de mille cruelles pensées de vengeance, avec un cœur animé et transporté de la haine la plus violente, avec des yeux encore tout étincelants de la plus furieuse colère, avec des mains armées et même trempées dans le sang de vos frères, ne respirant contre eux que meurtre et que carnage; contre vos frères, dis-je, qu'il vous avait été ordonné, par tout ce qu'il y a de plus sacré, de chérir et d'aimer comme vous-même! Ah! cruels vindicatifs, comment pourrez-vous jamais soutenir toute la confusion et toute l'ignominie d'un spectacle si humiliant pour vous?

O impudiques! ne crierez-vous pas alors mille fois aux montagnes de tomber sur vous, et aux collines de vous couvrir, pour vous dérober à la honte que vous causeront, dans ce terrible jour, toutes vos impudicités et toutes vos infamies, lorsque l'univers entier verra dans vos cœurs lubriques une génération perpétuelle de criminelles pensées et de mauvais désirs; sur vos lèvres, tant de discours impurs que vous aurez tenus sans pudeur; dans vos yeux, mille regards lascifs qui n'étaient propres qu'à inspirer une passion criminelle; dans vos mains, tant de libertés honteuses dont vous les aurez souillées; dans vous, dans tous vos sens, dans toute votre conduite, un péché infame qui n'aura point cessé, une passion brutale que rien n'aura pu rassasier, une abominable iniquité qui se sera nourrie de tout? Ah! mes frères, trop de pudeur nuirait aujourd'hui à mon sujet, et peut-être à mes auditeurs. Pourquoi, en effet, ce que le Seigneur doit découvrir un jour avec toutes ses honteuses circonstances à tous les Anges et à tous les hommes ramassés, craindrais-je

de le dire, avec des sages ménagements, à cette assemblée? Mais, hélas! mes frères, lorsque je m'encourage moi-même à parler pour votre instruction, la honte attachée à ce crime passe tout d'un coup sur mes lèvres, et y arrête la parole. Quelle sera donc la honte, la confusion, la rage et le désespoir de tant d'ouvriers d'iniquité, quand tout l'univers verra qu'ils auront pu commettre ce que la pudeur n'ose prononcer et ce qu'une oreille chrétienne refuse d'entendre! quand on verra des filles, des filles qui veulent paraître devant le monde si scrupuleuses et si délicates sur l'honneur, se livrer en secret à toutes les fureurs du crime, et cacher sous un air modeste les yeux les plus adultères! quand tout l'univers verra ce qu'auront osé tenter et ce qu'auront pu souffrir des femmes si fières en apparence pour tout ce qui pouvait toucher leur réputation! qu'on verra les unes solliciter sans front leurs timides esclaves, et les autres passer bientôt de la retenue aux emportements! quand tout l'univers verra cet homme en place descendre sans bruit dans la maison d'un citoyen, et, si vous voulez, d'un pauvre artisan, pour séduire une épouse chaste et qui lui fut toujours fidèle! quand on verra celui-ci se lier avec le mari en vue de sa femme; celui-là tout offrir et tout vendre au père en vue de sa fille? quand tout l'univers verra, souffrez-moi, mes frères, souffrez-moi encore un moment, votre instruction le demande, quand tout l'univers, dis-je, verra le sang n'avoir pas horreur du sang, la sainteté de l'état, loin d'être un frein, servir comme d'aiguillon et d'amorce au crime? Ah! Seigneur, ne jetterez-vous pas du moins un voile sur ces

dernières horreurs? les yeux de vos Anges et de vos Saints, vos yeux si purs, mon Dieu, pourront-ils soutenir cette affreuse vue? Non, dit le Seigneur, je ne cacherai rien; loin de jeter un voile sur toutes ces abominations, je leverai tous les voiles un à un, et je découvrirai toutes ces ignominies aux yeux de tout l'univers assemblé : *Ostendam gentibus nuditatem tuam, et regnis ignominiam tuam* (1). Je découvrirai tout à ce père, à cette mère, à ces enfants, à cet époux, à ce confesseur trompé, à tout le public joué, à toutes les nations et à tous les royaumes. Ils n'ont pas craint de faire le mal à mes yeux, et moi je vais le révéler à la face de tout Israël, l'exposer à la lumière du soleil, et rendre le monde entier témoin de leur confusion : *Tu fecisti absconditè; ego autem faciam verbum istud in conspectu omnis Israël et in conspectu solis* (2). Ils se sont dérobés aux yeux des hommes pour se livrer plus impunément à leurs brutales passions; et moi je veux aujourd'hui tout révéler et tout découvrir; et pour qu'on n'ignore rien de leur criminelle conduite, je graverai avec un burin de fer et avec des caractères ineffaçables, sur le visage et sur le front de tous les coupables, tous les crimes honteux qu'ils auront commis durant toute la vie : *Peccatum Juda scriptum est stylo ferreo* (3)*; revelabo pudenda tua in facie tua* (4).

Ah! pécheurs, quelle horrible et quelle accablante confusion pour vous! Jugez-en par la supposition que je vais faire. Si, au moment que je vous parle, Dieu, par un trait de sa lumière, me découvrait ce qu'il y

(1) Nahum. III. v. — (2) II. Reg. XII. 12. — (3) Jerem. XVII. 1. (4) Nahum. III. 5.

a dans chacun de vous de plus intérieur et de plus caché; ce n'est pas assez : s'il m'ordonnait de vous reprocher ici publiquement en face, ce qu'il y a de plus secret, de plus humiliant et de plus honteux dans votre vie; s'il me disait, comme au Prophète : *Fode parietem* (1) : Perce la muraille, et par le droit que je te donne de révéler les consciences, faites-en voir toute la noirceur et toute l'horreur: *Exalta vocem tuam* (2) : Élève ta voix, et sans craindre ceux qui t'écoutent, dis-leur hardiment ce qu'ils craignent le plus d'entendre, ce qu'ils seront au désespoir d'avoir entendu, ce qu'on ne leur a jamais dit, et ce qu'ils n'osent se dire à eux-mêmes : *Et annuntia populo meo scelera eorum* (3). Si, pour obéir à cet ordre, j'étendais jusques là mon ministère et la liberté qu'il me donne, et que, sans nul discernement de vos conditions, je vinsse à manifester dans cette chaire tant de mystères d'iniquités que vous prenez un si grand soin de nous cacher; enfin, si, revêtu de l'autorité de Dieu, j'entreprenais actuellement certains de mes auditeurs, les uns réputés pour hommes de probité, les autres passant pour femmes et filles pleines d'honneur, mais ne l'étant point dans le fond ni les uns ni les autres, que je les désignasse en particulier, et que je leur fisse essuyer l'opprobre de je ne sais combien de crimes honteux dont ils sont réellement coupables et dont ils demeureraient flétris; ah! quel spectacle affreux, mes frères! le soleil se cacherait à leurs yeux, la terre s'enfuirait sous leurs pas; vous-mêmes, vous frémiriez

(1) Ezech. VIII. 8. — (2) Isai. LVIII. 1. — (3) Isai. LVIII. 1.

d'horreur, et tel parmi vous qui m'écoute peut-être avec plaisir mourrait à l'heure même de dépit, de confusion et de douleur. Cependant, pécheurs, ce ne serait là qu'une ombre de cette accablante, de cette désespérante confusion qui vous est réservée au terrible jugement du Seigneur. Car, enfin, quelque humiliante que fût la confusion que je vous ferais essuyer dans cet auditoire en relevant tous vos désordres, votre infamie, après tout, ne serait connue que de peu de personnes; tout noirci que vous seriez dans l'esprit de cette assemblée, vous trouveriez encore ailleurs des amis, des parents, des personnes charitables qui ne perdraient rien de l'estime et de l'affection qu'ils ont pour vous, des villes, des provinces, des royaumes entiers qui ne sauraient rien de votre criminelle conduite, et par-là vous auriez de quoi vous consoler un peu dans votre malheur. Mais au cruel jour des révélations, le décri sera général, parce que le ciel, la terre, les Anges, les hommes, tout l'univers sera témoin de votre turpitude et de votre honte : *Ostendam gentibus nuditatem tuam, et regnis ignominiam tuam.* Quelque décrié, quelque flétri que vous fussiez par la manifestation que je ferais de vos consciences criminelles, votre tache, votre honte s'effacerait enfin avec le temps, et l'on oublierait au bout de quelques mois ou de quelques années ce que vous oublieriez si volontiers vous-mêmes. Mais au jugement de Dieu, vos crimes seront ineffables, votre honte subsistera toujours, votre infamie sans retour, sans qu'il soit jamais, dans toute l'éternité, en votre pouvoir de vous en relever. O grand jour du jugement! jour de confusion pour

les pécheurs, non-seulement, mes frères, parce que leurs péchés ici-bas cachés et inconnus soront alors connus et dévoilés, mais encore parce que leurs péchés ici-bas loués et applaudis seront alors persécutés et décriés.

SECONDE PARTIE.

Quel scandale, en effet, mes frères, et quel renversement horrible au milieu du royaume visible de Jésus-Christ, de voir presque partout le péché autorisé, l'ambition vantée comme une grandeur d'âme, la vengeance louée, l'usure applaudie, l'impureté triomphante, la médisance passant pour un amusement et un innocent plaisir, toutes les passions criminelles, en un mot, approuvées et presque canonisées parmi les hommes! Ah! pécheurs, s'écrie le Prophète, le monde aveugle et corrompu vous loue présentement dans les injustes désirs de votre cœur : *Quoniam laudatur peccator in desideriis animæ suæ;* il bénit vos projets les plus iniques : *Et iniquus benedicetur* (1); il respecte quelquefois jusqu'à vos péchés, jusqu'à vos actions les plus méchantes; que dis-je? les éléments semblent même seconder vos cupidités et conniver à vos plus criminels désordres, en vous prêtant leur malheureux secours pour les commettre. On dirait que la terre n'est féconde que pour nourrir vos délices et satisfaire vos désirs; que les mers ne sont riches que pour irriter votre avarice ; que les astres ne sont lumineux que pour éclairer vos crimes; que les créatures n'ont de charmes que pour vous dissiper et vous réjouir, que pour cap-

(1) Psal. H. x. 3.

tiver votre cœur et vous corrompre; que toute la nature enfin prend plaisir à devenir l'esclave de vos passions et de vos vices; et ce qu'il y a de plus étrange encore, c'est qu'il semble que Dieu même, l'auteur de cette nature, favorise votre aveuglement et approuve votre conduite par ses retardements et ses lenteurs à vous punir. Voilà, pécheurs, ce qui vous rend sans doute si téméraires et si effrontés, au milieu de vos crimes les plus énormes. Mais pensez-vous, mes frères, que ce désordre et ce renversement apparent doive toujours durer? Ah! non, ne vous y trompez pas; vous ne ferez pas toujours servir à déshonorer Dieu, les créatures qu'il n'a formées que pour sa gloire; vous n'aurez pas toujours auprès de vous de misérables flatteurs qui louent et qui approuvent votre conduite criminelle; le Seigneur lui-même ne demeurera pas toujours comme endormi sur vos prévarications et sur vos scandales. Non, le temps viendra que toutes ces créatures inanimées que vous faites servir malgré elles à vos crimes et à vos passions, s'élèveront enfin contre vous, et solliciteront vivement votre châtiment et votre perte; le temps viendra que tous ces aveugles approbateurs de vos plaisirs, que tous ces malheureux complices de vos péchés, que tous ces réprouvés, en un mot, se tourneront enfin contre vous pour être vos plus rédoutables témoins et vous plus terribles accusateurs; le temps viendra, enfin, que le Seigneur soulèvera les Saints, les Anges, les démons, et qu'il se joindra lui-même à tous ces êtres créés, pour vous reprocher à la face du monde entier tous vos crimes, tous vos désordres : *Pugnavit cum illo*

orbis terrarum contra insensatos (1). Reprenons, mes frères, développons ces idées, et permettez-moi de conduire ainsi votre vue d'objet en objet et d'horreur en horreur, pour vous faire sentir quelle sera la confusion et le désespoir du pécheur dans ce terrible jour des vengeances.

Oui, mes frères, toutes les créatures de l'univers, tous ces êtres corporels et inanimés que le Seigneur a formés pour sa gloire et que vous n'aurez fait servir qu'à vos péchés, se déclareront alors contre vous. A présent, pécheurs, dit l'apôtre saint Paul, toutes les créatures sont esclaves de vos cupidités et de vos passions; elles ne portent qu'avec peine le joug honteux de vos déréglements, et ne font que gémir, pour ainsi dire, du long et criminel abus que vous en faites : *Scimus quòd omnis creatura ingemiscit* (2). Si elles ne s'arment pas encore contre vous, c'est que la main de Dieu les retient jusqu'au jour de sa vengeance; mais elles seront enfin délivrées de cette servitude : *Ipsa creatura liberabitur à servitute corruptionis* (3). Car si le Créateur permet qu'elles soient assujetties à votre vanité dans le temps, il leur donne du moins, dit l'Apôtre, la douce espérance de servir au jour de son jugement à votre confusion et à votre supplice : *Vanitati subjecit eam in spe* (4). Ah! c'est pour lors en effet, pécheur, que vous les verrez toutes conspirer à votre perte. Et quelle sera votre désolation! Les cieux d'abord vous déclareront une guerre cruelle; le soleil qui aura éclairé vos iniquités, la lune qui aura présidé à

(1) Sap. v. 21. — (2) Rom. VIII. 22. — (3) Rom. VIII. 21. — (4) Rom. VIII. 20.

vos œuvres de ténèbres, tous les astres qui auront servi de flambeau à vos passions, se détacheront avec fracas du firmament; ils rougiront de vous avoir prêté leurs rayons pour outrager leur Créateur; ils vous reprocheront le criminel abus que vous aurez fait de leur lumière, et, par la plus affreuse éclipse, vous livreront à l'horreur des ténèbres éternelles. *Armabit creaturam ad ultionem inimicorum* (1) : Il armera toutes ses créatures pour se venger de ses ennemis. Tout les éléments conspireront également à leur tour contre vous : l'air, gâté et corrompu par vos odeurs et vos parfums, fera pleuvoir ses grêles et éclater ses foudres pour écraser vos têtes superbes et criminelles; la mer irritée des injustices de votre commerce, répandra partout ses flots écumants pour vous envelopper dans ses abîmes; le feu qui n'aura servi qu'à préparer les aliments de votre convoitise et de votre sensualité, s'embrasera pour réduire en cendres tous les ouvrages de vos mains et pour vous consumer vous-mêmes; la terre profanée par le sang humain et souillée de tous vos désordres, s'ouvrira de toute part pour vous perdre et vous engloutir dans son sein; les pierres de vos palais, de vos bâtiments, de vos maisons, de ces maisons que vous n'aurez élevées avec tant de dépenses et de profusion que pour en faire le criminel théâtre de votre volupté, crieront, dit Jésus-Christ, et demanderont vengeance contre tant de scandales dont elles auront été témoins : *Si hi tacuerint, lapides clamabunt* (2). Ces biens et ces héritages que vous n'aurez amasés qu'aux dépens de tant de misérables que vous

(1) Sap. v. 18. — (2) Luc. xix. 40.

aurez dépouillés, vous abandonneront alors pour toujours, et vous laisseront dans la plus affreuse de toutes les misères. Ces meubles, ces habits si magnifiques qui auront épuisé vos ressources et celles du pauvre, et qui n'auront servi qu'à étaler votre luxe et votre vanité, se changeront en feu pour vous punir. Les gages et les salaires de ces domestiques, que vous aurez si injustement retenus, s'élèveront, dit saint Jacques, devant le tribunal de Dieu, en témoignage contre vous, et demanderont justice de vos vexations et de vos violences. Ces livres que vous n'aurez lus que par curiosité ou par passion, s'ouvriront pour vous reprocher tant de vérités que vous aurez négligées, ou tant de maximes corrompues que vous y aurez puisées. Tout ce qui aura été pour vous une malheureuse occasion de péché deviendra un funeste sujet de malédiction et d'horreur pour vous. Ces lieux de plaisir et de débauche, où l'homme perd si souvent l'innocence avec la raison, et que vous n'aurez si souvent fait retentir que de vos impiétés et de vos blasphèmes; ces rues, ces jardins, ces bois, ces rendez-vous, ces promenades écartées où vous n'aurez été que pour satisfaire avec plus de liberté, loin de la vue des hommes, vos brutales passions; tous ces endroits, en un mot, où vous vous serez portés pour commettre l'iniquité et qui ne cessent de gémir à la vue de vos crimes, feront éclater alors toute leur fureur contre vous : *Quia lapis de pariete clamabit, et lignum, quod inter juncturas œdificiorum est, respondebit* (1). Enfin ces Temples sacrés, ah! je tremble,

(1) Habac. II. 11.

mes frères, en prononçant ce saint nom; oui, ces Temples sacrés, où vous n'aurez été que pour voir et pour être vus, et que pour y offrir peut-être un encens sacrilége à l'objet de votre passion, ces Chaires chrétiennes dont vous aurez si souvent méprisé et profané les oracles, ces sacrés Tribunaux dont vous n'aurez jamais approché que pour vous souiller de nouveau, cette Table sainte où en buvant le sang de la nouvelle Alliance vous n'aurez bu que votre condamnation et votre mort, ces Fonts baptismaux où vous n'aurez si solennellement renoncé au monde que pour en suivre les maximes avec plus de scandale, les pierres même de ce redoutable Sanctuaire que vous aurez profané par vos irrévérences, tout, tout criera, tout éclatera, la nature entière se soulevera contre vous, pour vous reprocher vos profanations et vos impiétés, et pour condamner hautement tant de désordres qu'elle vous aura vu commettre, et sur lesquels elle aura si long-temps et si inutilement gémi : *Lapides clamabunt..... Scimus quoniam omnis creatura ingemiscit.*

Ce n'est pas assez, pécheurs; voici de nouveaux sujets d'horreur et d'effroi pour vous. Non-seulement toutes les créatures inanimées s'élèveront contre vos péchés et en demanderont vengeance; vous vous réunirez encore avec tous vos complices, avec les confidents, les approbateurs de vos plaisirs, avec les flatteurs de vos paroles, avec vos parents, vos voisins, vos amis, avec tous les plus chers objets de vos passions, disons mieux, avec tous les réprouvés, pour venger les uns contre les autres les outrages que vous aurez faits

au souverain Créateur. Quel spectacle affreux, mes frères, s'écrie le prophète Isaïe, de voir tous les pécheurs, aujourd'hui d'intelligence pour combattre la vertu, pour accréditer le péché, et pour détruire partout le règne de JÉSUS-CHRIST, de les voir, dis-je, alors s'armer les uns contre les autres pour venger les intérêts de JÉSUS-CHRIST même, et pour s'entre-détruire mutuellement : *Concurrere faciam Ægyptios adversùs Ægyptios* (1). Oui, pécheurs, vous vous élèverez, vous vous armerez contre les pécheurs qui, comme vous, auront bu le vin de la prostituée et adoré l'image de la bête. Infames adultères, vous vous déchaînerez avec fureur contre tous les malheureux complices de vos brutalités. Libertins, vous vous élèverez avec la rage dans le cœur contre ces filles qui par leur enjouement vous auront séduits et entraînés dans le crime. Malheureux enfants, vous maudirez mille fois le père qui vous aura perdus par ses lâches condescendances. Filles infortunées, vous déchirerez cruellement le sein de cette mère trop complaisante qui aura toléré votre irréligion et votre vanité. Maîtres scandaleux, vous couvrirez de confusion et d'opprobres tous ces domestiques qui auront servi de ministres à vos passions. Ames impénitentes et endurcies dans le péché, vous accablerez des plus sanglants reproches ces Ministres indignes qui, par de lâches condescendances, vous auront fait croupir dans le crime, ou qui, par des sévérités outrées, vous auront éloignées des Sacrements et des Sacrifices. Vous vous élèverez, dis-je, vous-mêmes

(1) Isai. XIX. 2.

contre tous ces pécheurs, et tous ces pécheurs à leur tour s'élèveront et s'armeront contre vous : *Concurrere faciam Ægyptios adversùs Ægyptios.* Tous ceux encore, mes frères, à qui vous aurez donné quelque occasion de péché : soit vos ennemis, en leur mettant l'amertume et la vengeance dans le cœur, soit vos amis, en exigeant de leur amitié des services et des plaisirs où leur conscience était intéressée; soit les riches et les grands, en les confirmant par vos flatteries et vos vaines louanges dans leurs mauvais desseins; soit les pauvres et les petits, en les excitant à l'impatience et au murmure; soit enfin les étrangers, les inconnus, tout un peuple, toute une ville, tout un public, qui aura trouvé dans vos discours, dans vos airs, dans vos parures, dans toute votre conduite des écueils à son innocence et des piéges à sa religion : tous, mes frères, tous ces malheureux dont vous aurez fait le malheur, se réuniront alors contre vous, tous réclameront contre vous les rigueurs du souverain Juge, tous crieront d'une même voix : Vengeance, vengeance, Seigneur; sans eux nous n'aurions pas péché contre vous; sans eux nous n'aurions pas mérité votre colère. O Dieu, juste vengeur des crimes, ajouteront-ils, si vous êtes résolu de punir les nôtres, punissez donc sept fois autant ceux de ces homicides cruels qui nous les ont fait commettre. Ah! mes frères, si Job, ce saint homme, s'alarmait des témoins que Dieu suscitait contre lui : *Instauras testes tuos contra me* (1); à la vue de cette foule innombrable de témoins intéressés et acharnés à

(1) Job. x. 17.

demander votre punition, quelle sera, encore un coup, pécheurs, votre confusion? quel ne sera pas votre désespoir? Que ferez-vous? que répondrez-vous?

Mais de nouveaux accusateurs demanderont à être entendus. Déjà j'aperçois la Reine de Saba, cette fameuse reine du Midi, s'élever avec force, dans ce grand jour : *Regina Austri surget in judicio* (1), dit Jésus-Christ; et contre qui s'élèvera-t-elle? Ah! mesdames, contre vous-mêmes; oui, contre vous-mêmes; mesdames, pour vous condamner. Vous vous plaignez quelquefois que vous ne sauriez entendre la parole divine, ou parce qu'elle demande une attention trop prolongée, ou parce qu'il faudrait l'aller chercher trop loin. Vous dites que la rigueur des saisons vous empêche de venir à l'église et d'assister à nos exercices de piété. Vous craindriez, dites-vous, d'intéresser votre santé, si vous entriez ou dans des hôpitaux, ou dans des prisons, ou dans des maisons particulières qui sont souvent encore plus misérables que l'hôpital et que la prison même, pour y soulager tant de malheureux qui y souffrent des besoins extrêmes. Mais voici une femme d'un rang bien plus distingué que le vôtre, que mille prétextes devraient bien plutôt retenir que vous, qui néanmoins descend du trône où elle était placée, quitte ses états, et entreprend un long et pénible voyage, pour être seulement témoin de la sagesse de Salomon, et pour recueillir ses oracles : *Quia venit à finibus terræ audire sapientiam Salomonis.* Ah! chrétiens, que répondrez-vous donc à cette dame païenne, lorsqu'elle

(1) Matth. XII. 42.

s'élèvera, dans ce terrible jour, pour condamner à la face de l'univers votre coupable indolence à venir aux saintes instructions que JÉSUS-CHRIST même vous donne par notre ministère, et votre criminelle paresse à pratiquer les œuvres de piété qu'il vous prescrit et vous commande? *Regina austri surget in judicio, quia venit à finibus terræ..... et ecce plus quàm Salomon hic.* Mais, ajoute le Sauveur, si ce n'est pas assez d'une reine idolâtre pour vous confondre, tous les habitants de Ninive, qui se convertirent à la prédication de Jonas, le feront : *Viri Ninivitæ surgent in judicio cum generatione ista, et condemnabunt eam : quia pœnitentiam egerunt in prædicatione Jonæ* (1). Car, que pourrez-vous répondre à tous ces malheureux, quand ils vous reprocheront votre endurcissement et votre obstination dans le crime, malgré les prédications touchantes que vous entendez tous les jours de la part de JÉSUS-CHRIST dans nos chaires chrétiennes, tandis qu'ils se convertirent eux-mêmes dans le sac et dans le cilice à la seule parole d'un simple Prophète : *Et ecce plus quàm Jonas hic.* Que répondrez-vous encore à tous ces infortunés habitants de Tyr et de Sidon, à tous ces peuples infinis, à ces royaumes entiers de païens et d'infidèles qui s'élèveront également contre vous dans ce terrible jour? Ah! je les entends déjà qui s'écrient : Malheur à vous, Corozaïn! malheur à vous, Bethsaïde! malheur à vous, chrétiens perfides, cœurs endurcis, cœurs aveuglés au milieu du plus grand jour de la foi, cœurs insensibles à toutes les impressions

(1) Matth. XII. 41.

de la grâce, enfants de lumière devenus enfants de ténèbres! malheur à vous! car si les miracles que vous avez vus avaient été faits chez nous, il y a long-temps, hélas! que nous aurions renoncé à nos idolâtries, et que nous nous serions tous sanctifiés dans la pénitence : *Quia, si in Tyro et Sidone factæ essent virtutes, quæ factæ sunt in vobis, olim in cilicio et cinere pœnitentiam egissent* (1). Eh quoi! vous dirons tous ces malheureux peuples, vous voilà donc tels que nous, malgré toutes les grâces et tous les secours abondants que le sang d'un Homme-Dieu vous a mérités; ambitieux comme nous, vindicatifs comme nous, avares, sensuels, impudiques comme nous, coupables des mêmes crimes, foudroyés par le même arrêt, rejetés de la vue de Dieu, damnés et malheureux éternellement comme nous! *Et tu vulneratus es sicut et nos* (2). Ah! Seigneur, s'écrieront-ils ensuite d'une voix forte et terrible, si vous nous condamnez avec justice aux ténèbres, aux pleurs et aux grincements de dents, pour n'avoir pas su profiter des lumières de la raison, dans quels effroyables abîmes de supplices ne devez-vous pas précipiter tous ces misérables chrétiens qui ont rejeté votre grâce, trahi votre foi, déshonoré votre religion, profané votre baptême, et foulé aux pieds votre Sang précieux? N'est-ce pas contre tous ces profanateurs que doit tomber tout le poids de votre colère? et y aura-t-il dans l'enfer assez de feux, de tourments et de tortures pour punir leurs impiétés et leurs scandales? Ainsi parleront contre vous, mes frères, au jour

(1) Matth. xi. 21. — (2) Isai. xiv. 10.

du jugement, tant de milliers de païens qui, n'ayant connu la vraie religion, seront sans contredit moins rigoureusement jugés et punis que vous, mes frères, qui l'aurez connue, qui l'aurez professée : *Verumtamen dico vobis : Tyro et Sidoni remissiùs erit in die judicii, quàm vobis* (1). O que cette accusation aura de force contre vous, chrétiens ! qu'elle sera humiliante ! qu'elle sera accablante !

Mais avançons, mes frères ; de nouveaux spectacles, des spectacles toujours plus affreux et plus terribles se présentent à nous. Ce ne sont plus des pécheurs déchaînés les uns contre les autres, des païens soulevés contre tant de mauvais chrétiens, l'enfer armé contre lui-même ; non, mes frères, c'est le Ciel, c'est toute la Cour céleste, ce sont tous les Saints ensemble qui entreront alors dans les sentiments de leur Juge, et prenant le parti de leur Dieu contre les pécheurs, ne respireront contre vous que sévérité, qu'inflexibilité, que justice. Ah ! quel sera donc votre effroi, votre désespoir, quand tous ces innombrables Bienheureux, assis sur des trônes éclatants auprès de Jésus-Christ, leur Roi et leur Maître, s'élèveront, chacun à son tour, pour poursuivre et pour condamner, en présence de tout l'univers assemblé, tous vos crimes et tous vos désordres : *Sancti de hoc mundo judicabunt* (2). *Sedebitis et vos judicantes duodecim tribus Israël* (3). Quelle désolation pour vous, dis-je, quand Marie, cette aimable Mère de Jésus, cette auguste Reine des Anges et des hommes, autrefois la douce espé-

(1) Matth. xi. 22. — (2) I. Cor. vi. 2. — (3) Matth. xix. 28.

rance des chrétiens et le tendre refuge des pécheurs, se présentera, pour ainsi dire, à vous, avec un visage irrité et des regards pleins de courroux, comme une lionne irritée à qui on a enlevé ses petits, pour vous reprocher en face, et aux yeux du monde entier, tous les cruels outrages que vous aurez faits à son Fils, et tout le sacrilége abus que vous aurez fait de son Sang! quand tous les saints Prophètes et tous les saints Apôtres du Seigneur, qui auront converti l'univers entier avec des fatigues immenses, vous reprocheront, à vous, Ministres de l'Évangile, indolents et paresseux, tout le peu de soin et de zèle que vous aurez eu pour le salut de tant de milliers d'âmes qui se damnent tous les jours, et pour la sanctification desquelles vous auriez dû sacrifier mille fois vos aises, vos commodités, votre vie même! quand un nombre infini de Martyrs, couverts de leurs glorieuses blessures et encore tout dégouttants du sang qu'ils auront versé pour Jésus-Christ, vous reprocheront, à vous, sensuels et voluptueux, votre vie molle et délicate, votre vie de joie, de divertissements et de plaisirs, votre amour pour tout ce qui pouvait flatter vos sens, votre éloignement, votre aversion, et même votre horreur pour tout ce qui pouvait vous faire souffrir! quand une multitude innombrable de jeunes Vierges, de Vierges sages, qui auront conservé une pureté sans tache dans la plus exacte retraite et au milieu de la mortification la plus rigoureuse, vous reprocheront, à vous, vierges folles et insensées, à vous, femmes et filles mondaines, ce soin curieux de vos personnes qui vous occupe, cet amour des parures qui vous rend incapables de toute

autre pensée, ce goût pour le siècle qui vous rend fade et insipide tout ce qui est de la piété, et votre passion dominante, ce désir de plaire, non pas à Jésus-Christ votre Époux, mais peut-être.... que sais-je? et ces nudités, ces immodesties, ces désirs criminels, ces liaisons suspectes, ces faiblesses honteuses, tous ces infâmes commerces auxquels vous vous serez abandonnées! Encore un coup, quelle désolation et quel affreux désespoir pour vous, quand enfin tous les Saints ensemble, de toutes les professions et de tous les états, s'élèveront contre vous pour vous condamner et pour vous confondre par la seule opposition de leur exemple : votre mollesse, par leurs austérités et leurs jeûnes; votre orgueil, par leur humilité et leur modestie; votre ardeur insatiable pour les richesses, par leur tendre amour pour la pauvreté; tous vos désordres enfin et tous vos scandales, par la sainteté de leur vie! Ah! c'est alors qu'on verra ce laïque; cet homme du monde, vigilant, sage, laborieux, mortifié, vide des choses périssables, tout occupé de Dieu, et plein de pudeur, confondre et condamner ce religieux, cet ecclésiastique oisif, négligent, amateur de lui-même, plein des choses de la terre jusques dans l'état le plus saint et le plus parfait, qui vit sans conduite, sans retenue, sans règle, et qui se trouve peut-être plongé dans de criminelles habitudes. C'est alors qu'on verra, dit Jésus-Christ, des publicains, des femmes prostituées et des filles de mauvaise vie, mais qui se seront véritablement repentis de leurs fautes, se déchaîner contre tous ces hommes orgueilleux, contre toutes ces prétendues dévotes, qu'une fausse

idée de leur justice aveugle, et à qui un orgueil secret cache le besoin essentiel qu'elles ont de faire pénitence. *Publicani et meretrices præcedent vos in regnum Dei; quia crediderunt, vos autem nec pœnitentiam habuistis* (1). C'est alors qu'on verra cette triste veuve, ce pieux artisan, qui, quoique chargés d'une nombreuse famille, auront fait néanmoins de considérables aumônes, se soulever et s'irriter contre tous ces impitoyables riches qui n'auront eu que des entrailles de fer et de bronze pour les misères des pauvres. C'est alors qu'on verra tous ces saints pauvres qui auront été soumis et patients dans leurs adversités, s'élever devant le tribunal de Jésus-Christ pour lui demander vengeance de toutes ces vexations et de toutes ces injustices qu'ils auront souffertes de la part de tant de mondains. Nous les entendrons, pécheurs, tous ces heureux infortunés, les uns se plaindre que vous ne les avez pas nourris, les autres que vous ne les avez pas vêtus, ceux-ci que vous ne les avez pas soulagés dans leurs maladies, ceux-là que vous ne les avez pas visités dans leur prison, tous enfin, que vous les avez cruellement abandonnés dans leur misère. Ah! Seigneur, s'écrieront-ils d'une voix forte et capable de se faire écouter du ciel et de la terre, et d'animer le souverain Juge à prendre leur parti : Seigneur, qui êtes juste, saint et véritable, jusques à quand différerez-vous de nous faire justice et de venger notre sang que ces inhumains ont répandu en nous refusant ce qui nous était nécessaire pour notre subsistance? *Et*

(1) Matth. xxii. 31. 32.

clamabant voce magnâ, dicentes : Usquequò, Domine, sanctus et verus, non judicas, et non vindicas sanguinem nostrum de iis qui habitant in terra (1)? N'avez-vous pas déclaré mille fois, dans vos divines Écritures, que vous seriez enfin le défenseur des orphelins, le vengeur des veuves, et le père de tous les pauvres? *Turbabuntur à facie ejus, patris orphanorum et judicis viduarum* (2); et que tout ce qu'on leur ferait de bien ou de mal serait fait à vous-même : *Quandiù non fecistis uni de minoribus his, nec mihi fecistis* (3). Vengez-nous donc sans délai, ou plutôt, vengez-vous vous-même de toutes les cruautés inouies que vous avez souffertes de leur part dans nos personnes : *Usquequò, Domine, non judicas, et non vindicas sanguinem nostrum?*

Enfin, mes frères, c'est alors qu'on verra tous ces saints et dignes Ouvriers de l'Évangile se lever avec force contre tous ces malheureux peuples qu'ils auront si constamment mais toujours inutilement instruits et édifiés. Oui, chrétiens, vous les verrez, ces Pasteurs, ces Directeurs, ces Confesseurs, ces Prédicateurs, ces Missionnaires, tous ces saints Ministres de Jésus-Christ, qui travaillent aujourd'hui à la réformation de vos mœurs avec tant d'amour et de zèle, vous les verrez, dis-je, animés de colère et transportés de fureur contre vous. Toutes ces bouches sacrées d'où sortent tant de saints oracles pour votre instruction, ne s'ouvriront alors que pour demander une éternelle vengeance contre l'impie abus que vous aurez fait de

(1) Apoc. VI. 19. — (2) Matth. LXVII. 45. — (3) Psal. LXVII. 5. 6.

tous les salutaires avis qu'elles vous auront donnés. Grand Dieu! s'écrieront tous ces Ministres évangéliques, nous nous sommes épuisés, nous nous sommes consumés de veilles, de fatigues, de sueurs, pour instruire de votre loi ces ingrats, ces coupables, ces cœurs endurcis; nous avons mis tout en œuvre, nous les avons priés, nous les avons menacés de votre part, nous avons employé et la douceur et la force pour les engager à sortir de leurs égarements : *Cecinimus vobis, et non saltastis*; *lamentavimus, et non planxistis* (1). Mais tous ces insensés se sont moqués de notre zèle, et n'ont fait aucun cas des vérités que nous leur avons annoncées : *Exurge Deus, judica causam tuam* (2): Levez-vous donc, Seigneur, et mettez-vous en devoir de juger vous-même votre propre cause. Jusqu'à présent vous avez été le Dieu patient et le Dieu fort : *Deus fortis et Deus patiens* (3). Comme tel vous avez souffert avec tranquillité leur endurcissement et leur obstination dans le crime. Ces aveugles ont pris, sans doute, votre patience pour indolence, et votre force pour faiblesse. *Exurge*, Levez-vous, et montrez-leur que malgré vos lenteurs passées vous savez enfin vous rendre justice. Punissez, frappez, renversez et réprouvez pour toujours tous ces rebelles dans l'excès de votre colère, puisqu'ils n'ont pas voulu profiter des tendres excès de votre miséricorde : *Exurge Deus, judica causam tuam.*

Mais, juste ciel! faudra-t-il que je me lève moi-même contre mes auditeurs, contre vous-mêmes, mes

(1) Matth. xi. 17. — (2) Psal. lxxiii. 22. — (3) Psal. vii. 12.

très-chers frères, pour qui je brûle de l'amour le plus tendre et le plus vif? Faudra-t-il que ceux parmi vous qui m'écoutent peut-être maintenant avec quelque complaisance et quelque bonté, ne puissent alors m'envisager sans alarmes et sans frayeur? Faudra-t-il que ces vérités qui sortent de ma bouche paraissent enfin écrites en ce grand jour devant vos yeux pour vous condamner? Ah! mes frères, la vérité n'en est que trop constante; je vous le dis, la larme à l'œil, avec saint Augustin : Oui, chrétiens, si ce grand Dieu de miséricorde daigne avoir pitié de moi, le zèle qui m'anime, qui me dévore et qui me consume actuellement pour votre salut, les empressements ardents et secrets que je sens pour votre conversion, ces paroles mêmes que je vous adresse à l'heure qu'il est et qui semblent s'évanouir en l'air, rendront témoignage contre vous, dans ce terrible jour, et se ramasseront, pour ainsi dire, comme des charbons allumés sur votre tête, pour vous dévorer, vous déchirer, vous accabler. En un mot, tel que vous me voyez à ce moment en chaire, vous presser, vous conjurer avec tendresse de vous convertir, et solliciter auprès du Seigneur le pardon de vos crimes, tel vous m'entendrez, alors, de la même bouche dont je vous parle actuellement avec tant de charité, de la même voix et d'une voix mille fois plus forte encore, vous m'entendrez, dis-je, éclater en courroux contre vous, vous couvrir des plus accablants reproches à la face du ciel et de la terre, et demander enfin à Dieu votre éternelle damnation, si vous ne vous convertissez pas. Ah! mes frères, que ces réflexions sont accablantes! N'en êtes-vous pas

frappés ? Pour moi, j'y succombe. Consterné, abattu, épouvanté, la voix, les forces, le sentiment, tout me manque.

Mais efforçons-nous de continuer ; car ne croyez pas, mes frères, que cet affreux spectacle finisse encore. Tous les Saints viennent de vous charger de mille malédictions ; voici des millions d'Anges : ils accourent, ces zélés ministres de la vengeance du Seigneur, pour défendre encore contre vous les intérêts de leur Maître, et pour vous accuser violemment devant son tribunal.

Tremblez, pécheurs, et frémissez ici de nouveau ; non, il n'est rien de plus capable de vous confondre au jugement de Dieu, que le témoignage de ces suprêmes intelligences. Ici-bas, mes frères, vous le savez, ces Esprits bienheureux sont vos assistants, vos défenseurs, vos gardiens, vos plus fidèles amis ; ils ne vous perdent jamais de vue, ils vous portent dans leurs mains, ils vous délivrent de mille maux, ils vous préservent de mille chutes mortelles, ils vous procurent de la part de Dieu toutes sortes de biens et de grâces. Si vous pratiquez la vertu, ces Anges de paix s'en réjouissent : si vous péchez, au contraire, ils ne voient qu'avec une peine extrême vos désordres et vos vies licencieuses. Mais quel changement au jour du jugement! s'écrie saint Bernard ; l'amour que ces saints Anges vous portent se changera pour lors en haine implacable, leurs bienfaits en vengeance, leur fidélité en un éternel abandon. Ces amis fidèles seront pour vous des ennemis cruels ; ces zélés défenseurs et tous ces guides charitables deviendront vos juges inexora-

bles, vos témoins, vos parties, vos plus formidables accusateurs. *Omnes amici ejus spreverunt eam, et facti sunt ei inimici; facti sunt hostes ejus in capite* (1). Que de grâces rejetées, que de secours méprisés, que de Sacrements profanés, que de péchés et de crimes commis dont ils auront été les tristes spectateurs, ne vous reprocheront-ils pas en présence de tout l'univers? Ah! n'est-ce pas alors que vous les verrez s'enflammer de colère contre vous, faire briller leur glaive sur vos têtes, prêts à lancer sur vous la foudre qu'ils tiendront à la main, et que vous les entendrez presser l'ordre de leur Roi pour vous lier pieds et mains et vous abîmer pour jamais dans un étang de feu où il n'y aura que pleurs et que grincements de dents. *Tunc dixit rex ministris : Ligatis manibus et pedibus ejus, mittite eum in tenebras exteriores : ibis erit fletus, et stridor dentium* (2). O quelle horreur! quelle désolation!

Mais ce n'est pas assez. A cette accusation terrible des bons Anges succédéra celle des Anges mauvais, qui sera bien plus terrible encore. Quoi de plus affreux, en effet, pour vous, pécheurs, vous dit saint Augustin, que de voir alors des armées innombrables de démons se ranger à vos côtés et devant vous, pour vous objecter en face toutes les prévarications énormes que vous aurez commises contre les saints engagements de votre baptême. *Præsto enim erit adversarius diabolus; recitabuntur verba professionis vestræ.* Quels cris, quels hurlements effroyables ne pousseront-

(1) Thren. I. 2. 5. — (2) Matth. XXII. 13.

ils pas vers le trône de l'Agneau, pour l'obliger à vous remettre entre leurs barbares mains, et à vous condamner à d'éternelles tortures! Juste Juge des vivants et des morts, lui diront-ils, (c'est ainsi que ce saint Docteur les fait parler,) livrez-nous donc sans pitié tous ces coupables et tous ces misérables pécheurs. Ils étaient à vous, nous en convenons, par leur nature et par les grâces insignes dont vous les avez toujours favorisés; mais ils sont à nous par leur méchanceté et leur malice, et par l'abus sacrilége qu'ils ont toujours fait de vos bienfaits. Ils s'étaient obligés à marcher sous vos étendards, à la vue des couronnes immortelles que vous leur promettiez; mais ils ont mieux aimé se ranger de notre parti, pour des voluptés passagères que nous leur avons offertes. Vous nous les aviez enlevés par les mérites de votre Croix et de votre Passion; mais nous avons su les reprendre sur vous par les faux charmes de nos persuasions. Ils nous ont été obéissants et soumis, et n'ont point reconnu d'autre volonté que la nôtre : ils ont pris part à notre révolte contre vous : n'est-il pas juste aussi qu'ils prennent part à nos châtiments et à nos supplices? *Mecum puniri debet, quia quem tu non dedignatus es tanto pretio liberare, ipse mihi voluit se postmodum obligare.* O éternel vengeur des crimes, abandonnez-nous donc encore un coup tous ces pécheurs infortunés, marqués à notre sceau, et qui nous appartiennent par tant de titres. Prononcez, prononcez votre dernier arrêt; nous voilà tous prêts à les précipiter dans cet éternel abîme de maux que vous leur avez préparé de même qu'à nous dans les redoutables excès de votre

vengeance : *Qui paratus est diabolo et angelis ejus* (1). Ainsi parleront contre vous, mes frères, tous ces impitoyables démons, après que tout l'univers se sera cruellement soulevé contre vous. Ah! pécheurs, que ferez-vous donc et que deviendrez-vous dans ces cruels moments? Couvrez-vous de deuil et répandez des larmes, vous dit le Prophète; troublez-vous, étonnez-vous, frémissez d'épouvante, soyez dans la désolation, laissez tomber vos mains de langueur et d'abattement, mourez, si vous pouvez, d'horreur et d'effroi à la vue des étranges malheurs dont vous êtes menacés dans ce grand jour : le ciel, la terre, l'enfer, les Anges, les hommes, les Saints, les réprouvés, les démons, toute la nature armée pour vous perdre, et pour vous perdre à jamais et sans ressource! Mon Dieu, mon Dieu! Quel affreux spectacle! Mais quelque affreux et quelque désespérant que tout cela vous paraisse, voici quelque chose de plus terrible, de mille fois plus effrayant encore.

TROISIÈME PARTIE.

C'est votre Créateur, votre Rédempteur, votre Dieu, votre Roi, votre Juge, c'est Jésus-Christ, armé de sa Croix et environné de foudres et de tonnerres pour la venger, qui, ne pouvant se refuser à tous ces cris différents qui s'élèvent de parmi toutes les nations contre vous, vient enfin lui-même vous reprocher tous vos désordres, tous vos crimes, et les condamner à la face de tout l'univers. Non, rochers, ce ne seront pas vos écroulements qui épouvanteront le pécheur dans ce jour fatal; terre, ce ne seront pas tes ébranlements et

(1) Matth. xxv. 41.

tes secousses qui l'effraieront; éléments embrasés, ce ne seront pas vos flammes dévorantes qui l'étonneront; Anges et hommes, ce ne seront point les malédictions horribles dont vous les accablerez qui les feront frémir. Non, pécheurs, non. C'est Jésus-Christ, cet objet si aimable, si désirable, autrefois pour vous ce Dieu de miséricorde, qui deviendra pour lors l'objet éternel de votre plus cruel désespoir. C'est Jésus-Christ qui tombera pour lors sur vous comme une pierre pesante pour vous écraser, qui portera dans sa bouche un glaive meurtrier pour vous déchirer, qui marchera sur vous avec les pieds d'un airain brûlant pour vous consumer. C'est Jésus-Christ qui viendra pour lors à vous les yeux pleins de courroux, le bras levé, l'épée étincelante, l'arc armé de flèches trempées dans le feu, pour vous percer, pour vous accabler de ses coups. C'est Jésus-Christ qui poussera pour lors contre vous des cris terribles comme ceux d'une femme en travail, qui rugira comme la lionne, qui sera en fureur comme l'ourse, qui se vengera, en un mot, puissamment de toutes vos insultes, qui brisera, qui ravagera tout et n'épargnera rien. C'est Jésus-Christ; oui, c'est Jésus-Christ seul, c'est sa Croix adorable, c'est son Sang répandu, ce sont les justes mais accablants, mais foudroyants reproches qui partiront de sa bouche adorable. Cette seule vue, ce seul aspect, ah! pécheurs, voilà ce qui vous fera mourir de rage et de frayeur; voilà ce qui vous paraîtra mille fois plus terrible que l'enfer même. Car enfin, s'il a pu, tout faible qu'il parut sur la terre, renverser d'une seule parole tous ses ennemis, quand, la veille de sa Passion, se voyant

assiégé d'une troupe de soldats armés, il les fit tomber tous à ses pieds en se présentant à eux et en leur disant seulement : C'est moi, *Ego sum* (1); que sera-ce, reprend saint Grégoire, quand, au milieu de toute la milice céleste et dans la pompe de son triomphe, élevant la voix, mais une voix menaçante, une voix tonnante, il fera retentir cette même parole : *Ego sum*, C'est moi, oui, c'est moi-même; moi, que vous avez outragé; moi, que vous avez renoncé; moi, que vous avez crucifié : *Ego sum*. Ah! mes frères, quel horrible coup de foudre! Il fera plus : pour s'exciter toujours davantage, par cette vue, à la fureur, à la vengeance, il se confrontera lui-même à tous les réprouvés avec ses plaies; il se fera, pour ainsi dire, apporter devant lui tous les instruments de sa Passion, pour les considérer lui-même et les montrer à tout l'univers. Il fera voir sa Croix; il montrera ses fouets, ses clous, sa lance, ses épines; il étalera devant nos yeux tous ces instruments meurtriers qui auront servi à le faire mourir; se comportant à cette occasion, dit saint Chrysostôme, à peu près comme un homme qui, ayant été blessé d'une pierre ou percé d'un poignard, apporterait en témoignage cette pierre, ou ses vêtements encore tout teints de son sang, pour ôter à son ennemi toute excuse et toute ressource. Voilà, s'écriera-t-il, en les montrant à toutes les nations assemblées, voilà toutes les cruelles marques de votre haine et de votre malice contre moi. Arrêtez, pécheurs, (c'est saint Augustin qui le fait parler ainsi,) arrêtez les yeux sur mon Corps et sur cette Croix autrefois si décriée, mais

(1) Joan. XVIII. 6.

qui sert maintenant à mon triomphe; arrêtez vos yeux sur ces objets, et lisez-y par avance l'arrêt de votre mort éternelle. Voyez-vous ces cruelles plaies; c'est vous, impudiques et voluptueux, qui me les avez faites : *Videte vulnera que vos inflixistis.* Voyez-vous cette tête adorable et tout ensanglantée? c'est vous, hommes vains et ambitieux, qui l'avez couronnée d'épines. Voyez-vous ce sacré côté ouvert? c'est vous, vindicatifs, qui l'avez percé et déchiré d'une cruelle lance : *Agnoscite latus quod pupugistis.* Voyez-vous ces pieds, ces mains sacrées et encore comme toutes sanglantes, c'est vous, mondaines, qui les avez clouées par vos libertés honteuses et vos criminelles démarches. Voyez-vous ce vinaigre et ce fiel? c'est vous, sensuels, qui m'en avez abreuvé dans vos infames débauches. Voyez-vous, enfin, cet Homme-Dieu en Croix, et tout son sang sorti de ses veines; c'est vous, pécheurs et pécheresses, qui l'avez ainsi crucifié, et qui avez répandu tout ce sang adorable. *Ecce hominem quem crucifixistis.* Malheureux! Perfides! Cruels! Barbares! Que n'entriez-vous au moins dans ces plaies sacrées, pour vous mettre à l'abri de mes carreaux et de mes foudres? Que ne profitiez-vous au moins de tous ces excès de votre cruauté pour apaiser ma colère et pour me forcer à vous faire miséricorde? *Quoniam per vos apertum est, nec tamen intrare voluistis.* Et ne prétendez pas, comme vous faisiez autrefois auprès des hommes aveugles comme vous, m'alléguer ici de frivoles excuses pour vous justifier, soit dans l'ardeur de votre tempérament et dans la force de votre habitude, soit, dans la faiblesse de votre âge et dans l'in-

firmité de votre chair, soit dans l'élévation de votre condition ou dans l'extrémité de votre indigence, soit dans l'empire de la coutume ou même dans l'impossibilité prétendue de ma divine Loi. Non, non, nulle excuse qui puisse colorer et justifier devant moi vos énormes transgressions, nuls exemples qui puissent autoriser vos scandaleux relâchements, nuls prétextes ou de tempérament, ou d'âge, ou de condition, qui aient jamais pu ni affaiblir ma loi, ni diminuer l'horreur de vos crimes. Plus, pour vous, que d'affreux anathèmes et que des arrêts accablants, plus que des sentences de condamnation et de mort, plus que des malédictions terribles, plus que des foudres éternelles pour vous.

Ah! pécheurs aveugles et malheureux, cessez donc de chercher des excuses et des ressources où vous n'en trouverez point. Vos péchés, aujourd'hui justifiés, seront alors enfin condamnés et confondus pour jamais. Et vous, Anges et hommes, Ciel et terre, tremblez, et frissonnez de crainte et de terreur, en attendant cet arrêt redoutable et cette malédiction éternelle que le Tout-Puissant va prononcer contre cette multitude infinie de criminels abattus à ses pieds : sentence que nul mortel ne peut prononcer sans l'altérer, sans l'affaiblir, mais qui aura pour lors toute sa force et un poids accablant dans la bouche d'un Dieu :

DISCEDITE A ME MALEDICTI IN IGNEM ÆTERNUM (1).

ALLEZ, MAUDITS, DANS UN FEU ÉTERNEL.

(1) Matth. xxv. 41.

Discedite à me; Retirez-vous de moi; de moi qui suis votre Créateur de votre Dieu, et qui voulais être votre Sauveur; mais il n'y a plus de Sauveur pour vous : de moi qui suis la source et le principe de tout bien, et qui devais être le centre de votre repos et de votre félicité; mais il n'y aura plus pour vous ni félicité, ni joie, ni espérance, ni repos; tout est perdu pour vous : de moi qui vais faire pendant toute l'éternité le seul objet de tous les désirs de mes élus, comme je suis dès à présent celui de votre consternation et de votre désespoir. *Discedite à me;* Retirez-vous de moi, non pas pour me perdre de vue et m'effacer de votre souvenir; non pas pour échapper de mes mains et vous soustraire à ma vengeance; mais pour me retrouver encore avec toute ma justice et toute ma colère qui doit vous accabler dans le lieu d'horreur et de misère où je vous envoie. *Discedite à me;* Fuyez loin de moi. Vous avez mis votre bonheur à vous éloigner de moi durant toute votre vie; ah! maintenant que cherchez-vous auprès de moi? Ma Croix vous était un scandale; ma vie, ma mort, mon Évangile étaient pour vous des objets de mépris. Le Ciel n'était pas digne de vos regards, encore moins de vos recherches; laissez-le à ceux qui l'ont cherché. Pourquoi vous plaignez-vous qu'on vous en ferme l'entrée? Que feriez-vous de ce bonheur inconcevable? Vous avez vécu quarante ou cinquante ans sans pouvoir vous persuader qu'on pût être heureux que par les plaisirs sensuels : sans doute vous ne seriez pas contents de cette faible récompense dans le Ciel. On ne voit là que Dieu, on ne possède là que Dieu, on

n'aime là que Dieu. Il n'y a là ni odeur, ni couleur, ni or, ni diamants, ni jeu, ni table, ni bal : il n'y a que Dieu pour tout bien. Pourquoi jetez-vous donc là tant de regards envieux? Que vous importe de le perdre? Il y a tant d'années que vous y avez renoncé! *Discedite à me;* Retirez-vous de moi; *à me*, oui, de moi. Vous vous êtes égaré de cette fin où je vous appelais; vous avez abandonné ce Créateur, qui vous avait formé; vous avez sacrifié à des intérêts périssables, à de sales plaisirs, cette souveraine béatitude qu'il vous destinait, cet éternel héritage qu'il vous avait préparé comme à ses enfants bien-aimés; vous avez porté ailleurs vos vœux, vous avez présenté votre encens à d'autres divinités : cherchez-les ces faux dieux et leur assistance; pour moi, je ne suis plus à vous, et vous n'êtes plus à moi; retirez-vous : *Discedite à me, maledicti;* Retirez-vous, misérable. Vous ne serez plus appelés mes serviteurs, mes amis, mes cohéritiers, mes frères, mes enfants bien-aimés; vous ne portez plus les noms de sages, de nobles, de généreux, de riches, de puissants, d'agréables, de polis, que le monde vous donnait. *Maledicti;* Maudits; voilà votre vrai nom, votre seul nom : maudits de la part de mon Père qui vous réprouve pour jamais; maudits de moi-même à qui mon Père a remis toute sa puissance pour vous juger et pour vous maudire; maudits de tous les Anges, maudits de tous les démons, maudits de tous les hommes, soit justes, soit pécheurs; maudits de toutes les créatures qui ne cessent de crier à mon tribunal malédiction et vengeance contre vous. *In ignem æternum;* Allez, maudits, dans un feu

éternel. *In ignem;* dans un feu que vos passions et vos crimes ont allumé, que ma toute-puissante colère aura soin d'attiser et de nourrir. *In ignem;* dans un feu dont la fumée s'élèvera dans tous les siècles, et dont tous les incendies et tous les embrasements que vous aurez vus sur la terre n'étaient que l'ombre et la figure. *In ignem;* Au feu, mondains et mondaines, accoutumés à toutes les délices de la vie; portez, portez dans ces flammes dévorantes cette chair dont vous avez été idolâtre, cette chair que vous avez tant flattée, que vous avez si délicatement nourrie, si magnifiquement parée, cette chair qui fut l'instrument de tant de désordres. *In ignem;* Au feu tous ces blasphémateurs qui ont profané mon Nom ; au feu tous ces impies qui se sont moqués de ma religion et de mes Mystères; au feu tous ces avares qui ont rejeté ma providence et qui ont commis mille injustices; au feu tous ces superbes qui ont voulu ravir ma gloire; au feu tous ces vindicatifs qui ont attenté sur mes droits et qui ont usurpé ma justice; au feu tous ces incrédules qui ont sondé ma sagesse, qui ont voulu raisonner sur tout, douter de tout, et qui n'ont rien cru; au feu tous ces impénitents qui ont méprisé ma bonté; au feu tous ces ingrats qui ont oublié ma grâce; au feu tous ces hypocrites qui se sont joués de mes Sacrements; au feu tous ces prédicateurs et ces ministres qui ont altéré mon Évangile; au feu ces pères, ces mères, ces filles, ces enfants, ces maîtres, ces domestiques, ces prêtres, ces religieux, ces magistrats, et tous les malheureux pécheurs enfin qui, comme eux, ont transgressé ma sainte loi. *In ignem;* C'est

dans cet horrible feu, *æternum*, dans ce feu éternel, infortunées victimes, que je vais vous rassembler, et que je vais vous immoler à ma redoutable justice. Si je vous eusse laissé toujours vivre sur la terre, vous auriez été toujours méchants : vous serez donc éternellement malheureux, éternellement, toujours, à jamais, sans retour, sans espérance, sans intervalle, sans interruption, sans diminution, sans aucune espèce de consolation ni de soulagement. *In ignem æternum qui paratus est diabolo;* Allez, maudits, dans un feu éternel, qui a été préparé au démon et à ses anges. Malheureux! c'était pour les démons, et non pas pour vous, que ces feux dévorants avaient été allumés, et que ces abîmes éternels avaient été creusés : si vous y êtes misérablement condamnés, ce ne peut être que par votre faute, parce que vous n'avez voulu rien faire pour vous en garantir.

QUE L'ENFER S'OUVRE DONC A L'HEURE MÊME SOUS VOS PIEDS, et soyez-y tous précipités en foule.

Ah! mes frères, c'est dans ce fatal moment et à ces paroles, qu'on n'entendra que cris, que gémissements, que soupirs, que hurlements effroyables s'élever de toutes les nations de la terre : *Plangent, plangent omnes tribus terræ* (1). Les uns crieront aux montagnes de les écraser, et de les dérober à ce dernier de tous les malheurs; les autres rappelleront la mort à leur secours, et cette cruelle mort sera sourde à leur voix; ceux-ci maudiront mille fois le jour qui les vit

(1) Matth. xxiv. 30.

naître et les infortunées mères qui les auront mis au monde; ceux-là vomiront mille exécrables blasphèmes contre le Roi du ciel et contre tous ses Saints; tous enfin, en jetant un cri épouvantable, diront un adieu éternel à ce beau Ciel qu'ils auront perdu pour jamais; et en même temps, accablés de confusion, ils seront précipités dans l'enfer, et l'abîme sera scellé sur eux : tandis que les Bienheureux, couronnés de gloire, sur leur tête et à leur vue, entreront dans le Ciel avec Jésus-Christ, parmi des cris et des acclamations de joie, pour y aller prendre possession du royaume de gloire qui leur aura été préparé de toute éternité : *Ibunt hi in supplicium æternum; Justi autem in vitam æternam* (1).

Ainsi finira, mes frères, ce jour redoutable du Seigneur, le dernier des jours, après lequel il n'y aura plus de jours, plus de temps, plus de saisons, plus d'années, plus de siècles, mais le siècle des siècles, ou l'éternité. Un silence profond et éternel régnera dans toute la nature. Les débris de ce monde consumé par le feu, un choas immense entre le ciel et l'enfer, voilà tout ce qui restera de cette vaste masse de l'univers. Plus d'homme vivant et commerçant sur la terre : tout homme alors sera dans la maison de son éternité, souverainement heureux, ou souverainement misérable, selon qu'il aura fait le bien, ou le mal, durant sa vie mortelle. *Quoniam ibit homo in domum æternitatis suæ* (2).

Voilà donc, mes frères, à quoi se termineront toutes les vaines pensées des hommes; voilà à quoi aboutiront

(1) Matth. xxv. 46. — (2) Eccle. xii. 5.

toutes les folles sollicitudes de ce siècle ; voilà à quoi se réduiront toutes les différentes conditions des mortels : à être, pour l'éternité, les heureux citoyens du Ciel, ou les infortunés habitants de l'enfer; et c'est un jour, un seul jour, le jour du jugement, qui décidera de ce sort éternel de tous les humains. O jour du jugement! Qu'il sera terrible, mes frères! qu'il sera redoutable! O jour le plus heureux et le plus malheureux de tous les jours, tout ensemble! voilà, mes frères, ce qui me trouble, ce qui me confond, et ce qui me jette dans une terreur et un effroi dont j'ai peine à revenir. Je finis, ne pouvant pousser plus loin de si tristes et de si accablantes réflexions. Je finis, en prenant à témoin le ciel et la terre, comme fit autrefois Moïse à l'égard du peuple juif, que je vous ai proposé, dans ces deux derniers Discours, la vie et la mort, la bénédiction et la malédiction tout à la fois, et que c'est à vous à choisir l'un ou l'autre de ces deux partis : *Testes invoco hodie cœlum et terram, quòd proposuerim vobis vitam et mortem, benedictionem et maledictionem : elige ergo* (1). Dans l'un, je vous ai représenté, au grand jour du jugement, la gloire et le triomphe des élus; dans l'autre, je vous ai montré la confusion et le désespoir des réprouvés : là vous avez considéré avec ravissement les vertus des prédestinés applaudies et couronnées ; ici vous avez aperçu avec horreur les vices des pécheurs confondus et punis : l'autre jour les Saints se sont présentés à vous, comblés des plus précieuses bénédictions; aujourd'hui, au contraire, les

(1) Deut. xxx. 19.

méchants ont été accablés, sous vos yeux, des plus terribles anathèmes : en un mot, vous avez vu d'abord les uns entrer dans le Ciel pour y jouir d'une immortelle gloire; et vous venez de voir les autres tomber dans l'enfer pour y brûler dans des flammes dévorantes. Le Ciel, l'enfer! Voilà le Ciel sur vos têtes; voilà l'enfer sous vos pieds. J'atteste encore une fois toute la nature, que je vous ai proposé aujourd'hui l'un et l'autre, la vie et la mort, la bénédiction et la malédiction : *Testes invoco hodie cœlum et terram, quòd proposuerim vobis vitam et mortem, benedictionem et maledictionem.* Il faut choisir l'une de ces destinées; il faut prendre votre parti. Songez surtout que c'est pour l'éternité. Choisissez donc, dès ce moment, la vie, la bénédiction, le Ciel, et travaillez à l'acquérir par une pénitence sincère et par la pratique des vertus chrétiennes : *Elige ergo vitam, ut vivas* (1); afin que vous y viviez éternellement, avec les Saints, de la vie de Dieu même. Ainsi soit-il.

(1) Deut. xxx. 19.

FRAGMENTS

SUR LE MÊME SUJET.

..... (*Page* 141, *ligne* 26.) *et spes hypocritæ peribit.* Et quelle confusion pour vous, de vous voir ainsi exposés et manifestés aux yeux de toutes les nations!

Les autres pécheurs, reconnus dans le monde pour ce qu'ils étaient, par cela même qu'ils auront été connus, auront été déjà à demi-jugés, et déjà par avance auront essuyé une partie de l'humiliation que leur devait causer le jugement de Dieu. Mais l'hypocrite, qui sera forcé de quitter le masque de cette fausse gloire dont il s'était toujours paré; mais cette femme qui aura toujours passé pour vertueuse, et dont les commerces infames viendront à être publiés; mais ce magistrat qu'on aura cru un exemple d'intégrité, et dont les injustices seront mises dans un plein jour; mais ce prétendu homme d'honneur, dont on verra toutes les fourberies; mais cet ami sur la fidélité de qui l'on comptait, et dont les lâches trahisons seront éclaircies et vérifiées aux yeux du monde entier; à quel surcroît d'accablantes humiliations tous ces pécheurs ne seront-ils pas réservés? Car ne vous y trompez pas, etc. (*Page* 141, *ligne* 27.)

..... (*Page* 142, *ligne* 17.) du ciel et de la terre! Le cœur de l'homme est un abîme, dit le Sage; il n'y a que des obscurités et des ténèbres. Il y a mille dé-

tours qui donnent autant d'asiles au péché; chaque repli de ce cœur est une retraite cachée pour quelque vice : il faut que Dieu même, qui dissipa autrefois les ténèbres du premier abîme, dissipe les ténèbres de cet abîme nouveau : *Abyssum, et cor hominis investigabit* (1). Le jour viendra qu'il percera ces obscurités, qu'il développera ces plis, et qu'il révèlera enfin tout ce qu'il y a de plus caché. Au jour des manifestations, etc. (*Page* 143, *ligne* 4.)

..... (*Page* 143, *ligne* 13.) *simile crystallo.* Si j'entreprenais d'en faire le détail, je ne finirais point; mais au tribunal de Dieu, il n'y aura point de si long détail qui doive coûter plus d'un moment; ni d'obscurité, ni d'embarras, que ce Juge infiniment pénétrant n'éclaire et ne débrouille tout d'un coup sans rien oublier. *Omnia nuda aparta sunt oculis ejus* (2). C'est là qu'on verra, etc. (*Page* 143, *ligne* 14.)

(1) Eccli. XLII. 19. — (2) Hebr. IV. 13.

FRAGMENT

D'UN SERMON SUR L'ENFER,

Se rapportant à la page 174 *du Tome I.*

PREMIER POINT.

Je dis, 1° que les peines des damnés sont universelles : pourquoi ? parce qu'il n'y a point de peines, point de supplices que les damnés ne souffrent dans l'enfer ; parce qu'il n'y a ni faculté dans leur âme, ni partie dans leur corps, qui ne soit tourmentée. Parmi toutes les peines que les réprouvés endurent, j'en remarque deux principales qui sont comme la source de toutes les autres. La première, c'est la peine du dam ; et la seconde, c'est la peine du sens. L'une afflige l'âme et l'autre tourmente le corps.

Qu'est-ce que la peine du dam ? C'est une profonde douleur et un cuisant regret qu'une âme damnée ressent d'avoir perdu son Dieu. C'est une horrible chose, mes frères, un malheur bien étrange, quoiqu'on ne s'en doute pas, que de perdre un Dieu. Ah ! mes frères, Dieu n'est pas connu sur la terre. Non, nous ne le connaissons pas, ce Dieu grand, ce Dieu bon, ce Dieu souverainement aimable. Nous sommes, hélas ! abîmés dans l'amour des choses périssables, notre cœur est plongé dans la vanité du monde, selon le Sage, et nous ne nous conduisons, dit saint Paul, que comme des enfants qui ne s'arrêtent qu'à ce qui frappe

leurs sens. De là vient que nous avons une idée si grossière de notre Dieu, et que nous sommes si peu touchés de sa perte. Mais, après la mort, les obscurités de la foi seront dissipées, les biens trompeurs et les plaisirs criminels de ce monde ne nous ensorcelleront plus, et nous verrons Dieu pour lors comme à découvert et tel qu'il est en lui-même : *sicuti est* (1). Ah! pécheurs, il se montrera à vous sous le visage le plus beau, le plus aimable et le plus attrayant; vous serez charmés de ses adorables perfections, transportés de sa beauté ravissante; vous connaîtrez, à ce moment fatal, que vous étiez faits uniquement pour lui, et que, comme il devait faire votre souverain bonheur après la mort, il devait être aussi le seul objet de votre amour pendant la vie. Dans cette pensée, vous vous porterez vers lui avec plus d'ardeur et de vivacité qu'une flèche ne vole à son but, ou qu'une pierre ne tend à son centre. Mais quelle sera ta surprise, mon cher frère, quel sera ton accablement, de te voir arrêté, repoussé par une main invisible, arraché avec violence des chastes embrassements de ce divin Époux! Quel sera ton désespoir, d'entendre sans cesse retentir à tes oreilles cette effroyable parole : Retire-toi de moi! Dans cette extrémité, tu redoubleras tes efforts, tu pousseras des cris, tu t'agiteras, tu te tourmenteras, mais toujours inutilement. Elles viendront, ces vierges folles, frapper à la porte du Ciel : Ouvrez-nous, Seigneur, diront-elles : *Domine, Domine, aperi nobis* (2). Je ne vous connais point, dira Dieu. Voilà toute la

(1) I. Joan. III. 2. — (2) Matth. XXV. 11.

réponse qu'elles doivent attendre. Quoi! Seigneur, s'écrieront ces âmes réprouvées, vous ne nous connaissez point! Eh! ne sommes-nous pas vos enfants? et vous, n'êtes-vous pas notre Père? Eh! ne sommes-nous pas votre peuple? et vous, n'êtes-vous pas notre Dieu? Votre Père! non, je ne suis pas votre Père, répliquera Dieu tout irrité; je suis votre Juge impitoyable, votre ennemi implacable; et si je suis encore votre Père, regardez-moi comme un Père sans tendresse et sans miséricorde : *Absque misericordia* (1). Votre Dieu! non, je ne suis pas votre Dieu, ni vous mon peuple : *Vos non populus meus, et ego non ero vester* (2). Non, non, je ne suis pas le Dieu d'un impudique, d'un larron, d'un jureur, d'un ivrogne, d'un athée et d'un homme sans religion! et si je suis encore votre Dieu, regardez-moi désormais comme un Dieu terrible, un Dieu fulminant, un Dieu inexorable. Ah! mes frères, jugez de la désolation et du désespoir d'une âme qui a perdu et irrité ainsi son Dieu, par l'exemple d'Absalon, à qui David son père avait fait dire qu'il ne voulait pas absolument le voir. Ce malheureux enfant était à Jérusalem, proche du palais de son père; il faisait continuellement retentir le lieu où il était de ses soupirs et de ses plaintes; livré à l'affliction la plus accablante, il souhaitait mille fois sa destruction et sa mort. Non, disait-il, je ne puis supporter cet arrêt. J'ai offensé mon père, je le sais, mais s'il veut se ressouvenir toujours de mon péché et me priver de sa présence, qu'il envoie des soldats, des

(1) Oseæ. I. 6. — (2) Oseæ. I. 9.

bourreaux, et qu'au plus tôt on me donne la mort : *Si memor est iniquitatis meæ, interficiat me* (1). Tels sont, etc. (*Tome I, page* 174, *ligne* 3.)

..... (*Tome I, page* 179, *ligne dernière,*) qu'il vous faut toujours du vin exquis, que vous aimez les bons repas. Eh bien, eh bien, dans l'enfer cette délicatesse sera punie comme elle le mérite. Une soif brûlante vous accablera, vous consumera ; une faim cruelle vous dévorera, vous déchirera les entrailles, et vous serez forcés à ne manger que des feux et des flammes, et à ne boire que le fiel du dragon et le venin de l'aspic, et à ne vous enivrer que de l'absinthe, et du vin de la fureur de Dieu : *Fel draconum vinum eorum, et venenum aspidum insanabile* (2). *Inebriavit me absynthio* (3), *et de vino iræ Dei* (4). Le réprouvé souffre dans le toucher, dans tout son corps. Et de quoi? du feu le plus ardent, jusqu'à en devenir la pâture, selon la parole du Prophète : *Erit populus quasi esca ignis* (5) ; feu si ardent et si horrible ; que celui dont nous nous servons n'en est qu'une légère peinture. Oui, ces incendies effroyables qui réduisent les villes en cendres, ces carreaux allumés, ces fournaises embrasées, qui brisent, qui calcinent, qui consument tout dans un instant, ne sont que de faibles crayons des flammes de l'enfer. *Umbræ sunt ad tua tormenta.* Or, c'est ce feu allumé par la toute-puissance d'un Dieu irrité, qui percera, qui traversera les corps des damnés, qui pénètrera ces corps dévoués aux plus cruelles douleurs, comme parle saint Bernard : *Cor-*

(1) II. Reg. XIV. 32. — (2) Deut. XXXII. 33. — (3) Thren. III. 15. (4) Apoc. XIV. 10. — (5) Isai. IX. 19.

pora doloribus devota. Ils seront dans le feu, et le feu sera dans eux. Ce feu, pécheurs, ce feu, pécheresses, vous entrera par les yeux et par les oreilles; vous l'attirerez en respirant, vous le soufflerez par la bouche et par les narines. Votre peau sera toute allumée; votre chair, vos humeurs bouilliront sans cesse dans cette même peau; votre cerveau bouillira sous votre crâne, votre sang bouillira dans vos veines, toutes vos moëlles bouilliront dans vos os. Ce feu vous rôtira les poumons, vous brûlera les entrailles, vous grillera jusqu'aux moindres artères. Votre maudite langue sera un charbon de feu, votre sein immodeste sera couvert de brasiers allumés et déchiré par les morsures horribles des serpents. Vos pieds, vos mains qui servent si souvent au plaisir, au crime, à la danse, à l'injustice, seront attachés, garrottés par des chaînes de fer, par des liens ardents, en sorte que vous resterez immobiles dans ces ténèbres extérieures, dans ces flammes et dans ces fournaises ardentes, comme un rocher l'est au milieu de la mer : *Fiant immobiles quasi lapis* (1). Vous y serez étendus, dans ce feu, vous y serez couchés, vous y serez abîmés, vous y serez plongés et ensevelis; tout votre corps en sera pénétré comme une étoupe tout enflammée, ou comme une pièce de fer qu'on tire toute rouge de la fournaise. O enfer! ô trésor de peines et de tourments! ô prison effroyable de feu! Demeurer dans une prison dont le pavé est de feu, dont les murs sont de feu, dont les toits sont de feu; ne voir que du feu, ne toucher que

(1) Exod. xv. 16.

du feu; ne marcher, ne se rouler que dans le feu; ne pousser que des haleines de feu, n'être qu'avec des démons qui sont des esprits de feu, et qu'en la compagnie des réprouvés qui sont des tisons et des tourbillons de feu; en un mot, être soi-même tout de feu: pécheur, pécheur, pécheresse, voilà ce que c'est que l'enfer, puisque tu voulais le savoir; voilà ce que tu as mérité tout autant de fois que tu as commis de crimes.

Permettez donc, avant que je finisse cette première Partie, que j'emprunte la voix touchante et lamentable du Prophète Isaïe, pour vous faire cette demande : Qui de vous, mes frères, pourra demeurer dans ces noirs cachots, dans ces prisons embrasées? *Quis poterit habitare de vobis cum igne* (1)? Qui, dis-je, le pourra? *Quis poterit?* Sera-ce vous, mon cher frère, homme de plaisir, de bonne chère? vous qui êtes si accoutumé à flatter vos sens? vous que le seul mot de pénitence effraie? vous à qui paraît impossible un jeûne, une abstinence? vous qui ne voudriez pas souffrir une légère égratignure, une piqûre d'épingle, une petite étincelle de feu sur la main? vous qui pleurez, qui gémissez, qui vous désespérez, quand, pour vous guérir, on vous applique pendant quelques moments le fer ou le feu? Comment pourrez-vous donc, homme sensuel, vous coucher, vous ensevelir dans ce feu dévorant, dans ces horribles brasiers, dans ces gouffres éternels de l'enfer? *Quis poterit?* Sera-ce vous, ma chère sœur, qui êtes si sensible et si délicate, qui ne

(1) Isai. xxxiii. 14.

pouvez vous résoudre à la moindre mortification? qui trouvez les nuits si longues, quand vous ne pouvez dormir dans un bon lit? qui vous plaignez d'une petite douleur de tête? qu'une chaleur d'été un peu violente incommode? Sera-ce vous? Et comment pourrez-vous donc, dans ce même corps si sensible à la moindre douleur, à la moindre incommodité, souffrir éternellement la faim, la soif, la torture, etc. (*Tome I, page* 180, *ligne première.*)

FRAGMENT

SUR LE PÉCHÉ DES CHRÉTIENS,

Se rapportant à la page 236 *du tome II.*

SECOND POINT.

C'est un principe établi par saint Thomas, que plus la personne qui pèche est grande et relevée, plus son péché est grand et énorme. Or, le chrétien est grand par les augustes qualités qu'il a reçues au baptême, et infiniment élevé par-là au-dessus de tous ceux qui n'ont point reçu ce sacré caractère : le péché que commet le chrétien est donc plus grand que le péché de tous ceux qui ne sont pas chrétiens. En effet, j'y remarque six circonstances qui le rendent plus énorme que le péché des païens mêmes. 1° Le péché des chrétiens se commet avec plus de malice; 2° avec plus d'ingratitude; 3° avec plus de perfidie; 4° avec plus de scandale; 5° c'est une espèce de sacrilége; 6° enfin l'on peut dire, en quelque façon, que c'est une apostasie. Reprenons tout ceci, et remplissons-nous d'horreur pour le péché.

1° Le péché des chrétiens se commet avec plus de malice. Pourquoi? Parce qu'ils ont plus de lumière et plus de connaissance. Je vous ai fait savoir tout ce que j'ai appris de mon Père, disait Jésus-Christ (1). Vous

(1) Joan. xv. 15.

n'étiez autrefois que ténèbres, disait l'apôtre saint Paul aux Éphésiens (1). Mais à présent que vous êtes baptisés, vous êtes lumière en Notre-Seigneur, et vous connaissez parfaitement la volonté de ce divin Maître. En effet, les chrétiens connaissent Dieu et la sainteté de sa loi; avantage que n'ont pas les païens. Ils connaissent la divinité de Jésus-Christ, ils savent les maximes de son Évangile : les juifs et les mahométans ne connaissent rien de tout cela; ils sont assis dans les ténèbres et dans les ombres de la mort; et quand on leur prêche la parole de Dieu et nos saints Mystères, toutes ces choses ne sont pour eux que ténèbres et qu'une nuit sombre et obscure : *Omnis sermo ejus infidelibus nox est*, dit saint Hilaire. Que si les chrétiens, qui sont les enfants de la lumière, tombent dans les mêmes désordres où tombent les païens, qui sont les enfants des ténèbres; quels péchés seront les plus énormes, ou ceux des païens qui n'ont connu ni Dieu ni ses commandements, ou ceux des chrétiens qui, connaissant Dieu, Jésus-Christ, et sa sainte loi, offensent cependant ce Dieu, transgressent cette divine loi, avec tant de lumière et de connaissance? Mettons ceci en exemple. Que les Turcs et les Infidèles soient vains, orgueilleux, emportés, vindicatifs, je n'en suis point surpris; ils n'ont jamais entendu ces belles paroles du Sauveur : Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur; aimez vos ennemis; priez pour ceux qui vous persécutent. Mais un chrétien, qui les sait, qui les entend tous les jours, qui croit qu'un Dieu

(1) Ephes. v. 8.

s'est anéanti pour lui en prenant la forme de serviteur, qu'il a pardonné ses bourreaux sur la Croix, comment peut-il encore rechercher un vain honneur, une gloire frivole, et conserver dans son âme le moindre désir de vengeance, sans se rendre coupable de la plus noire malice? Que les juifs aient été pour la plupart impudiques, incontinents, je ne m'en étonne point; la virginité perpétuelle n'était pas en usage chez eux, ils ne savaient ce que c'était. Il semble, dit Tertullien, qu'avant l'incarnation du Fils de Dieu, la chair avait permission de tout faire. Mais que les chrétiens s'abandonnent aux plus sales ordures, aux abominations les plus criantes, depuis qu'ils savent que Jésus-Christ s'est revêtu de leur propre chair, qu'il l'a lavée et purifiée dans son Sang; ô quelle monstrueuse malice! Que les filles et les femmes païennes s'habillent avec pompe et selon la vanité du siècle, qu'elles frisent leurs cheveux, qu'elles portent des ornements d'or et de perle, qu'elles aillent aux danses, qu'elles courent aux assemblées profanes, je ne le trouve pas surprenant; elles croient bien faire. Mais que des femmes et des filles chrétiennes aient les mêmes vanités et prennent les mêmes plaisirs, après avoir appris des Apôtres qu'elles doivent ne se parer que de modestie et de chasteté, et qu'elles doivent prier et gémir, bien loin d'aller aux spectacles; ô mes frères, voilà des péchés d'une malice énorme. Que toute sorte de crimes enfin, les meurtres, les injustices, les adultères, les mensonges inondent la terre où Dieu n'est pas connu, où Jésus-Christ n'est pas adoré, je n'en suis point surpris. Mais que dans l'Église du vrai Dieu; non dans le pa-

ganisme, non dans le judaïsme, mais dans le sein de l'Église, de la véritable Église; où l'on annonce la parole de vie, l'Évangile de JÉSUS-CHRIST, et les grandes vérités de la Religion; où les instructions et les exhortations sont si fréquentes; que des chrétiens, dis-je, vivent comme s'il n'y avait point de Dieu, *sine Deo;* et ce qui est plus exécrable, dit saint Bernard, qu'ils vivent contre Dieu, violant ses saintes lois : *Aut quod execrabilius est, contra Deum;* non par l'ignorance du vrai Dieu et de ses commandements : *Non ignorantiam habentes, sed contemptum;* mais par un mépris réel et véritable, par le libertinage le plus horrible, sachant bien que l'enfer ne peut être que le châtiment de leurs crimes : c'est ce qui me jette dans l'étonnement le plus profond. Qui peut douter, après cela, que les péchés des chrétiens, à cause de leur plus grande connaissance, ne soient infiniment plus griefs et plus énormes que ceux des païens et des juifs? Les infidèles alléguant leur ignorance, ne seront point excusés; ils seront condamnés. Les chrétiens, n'ayant aucune excuse à alléguer, quelle ne sera pas leur confusion? quel ne sera pas leur supplice? Ce serait un moindre mal pour eux de n'avoir jamais été chrétiens, et d'avoir toujours été privé des connaissances qu'ils ont eues de la vérité et de la justice.

En second lieu, etc. (*Tome II, page* 236, *ligne* 3.)

FRAGMENT

QUI COMPLÈTE

LE SERMON SUR LE PETIT NOMBRE DES ÉLUS,

Inséré dans le tome II.

..... (*Tome II, page* 260, *ligne* 8.) comme il faut! Enfin, vous croyez qu'il faut restituer le bien mal acquis, ou être damné. La loi naturelle et la loi divine l'ordonnent expressément : restitution ou damnation; point de milieu. Cependant, que voyons-nous? des larcins nocturnes, des vols dans les campagnes et dans les maisons, des injustices criantes, des usures sans fin. Tout le monde se plaint qu'on l'a volé, qu'on lui fait tort; et cela n'est que trop ordinaire : mais où sont ceux qui restituent le bien qu'ils possèdent injustement? où sont ceux qui réparent les injustices qu'ils ont faites au prochain et le dommage qu'ils lui ont causé? O que les injustices sont communes, et que les restitutions sont rares! et combien grand sera le nombre des réprouvés pour ce seul article! Disons donc que presque tous les chrétiens démentent leur foi par leurs œuvres, leur croyance par leur conduite : donc presque tous les chrétiens se damnent faute de cette foi pratique, de cette foi vive et agissante sans laquelle il est impossible d'être du nombre des élus.

Pour se sauver, il faut, en second lieu, ou conserver

l'innocence de son baptême par la fuite du péché mortel, ou, si l'on a eu le malheur de la perdre, il faut la recouvrer par la pénitence, parce que rien de souillé n'entrera dans le royaume des Cieux. Mes frères, il n'y a que ces deux chemins qui conduisent au Ciel; cherchez bien, vous n'en trouverez pas un troisième. Cependant, combien peu de chrétiens qui aient soin de conserver leur innocence baptismale! combien peu qui, l'ayant perdue par quelque péché mortel, tâchent de la recouvrer par une sincère pénitence! Ces deux vertus sont aujourd'hui bannies de la terre. On ne voit presque point d'innocents, moins encore de véritables pénitents; il y en aura donc bien peu de sauvés. Tâchons de vous le faire sentir, pour vous obliger à ouvrir les yeux sur votre funeste état. Peu de chrétiens, mes frères, qui conservent leur innocence baptismale par l'exemption du péché mortel. On n'a pas plus tôt l'usage de la raison, qu'on s'éloigne de Dieu, qu'on transgresse sa sainte Loi. La malice s'empare d'abord de nos cœurs de toute part, ou par les mauvais exemples que l'on voit, ou par les discours séduisants que l'on entend, ou par les rébellions intérieures de la concupiscence qui nous porte au mal; et si, dans le temps que je vous parle, nous pouvions voir l'état de votre âme, nous verrions et nous connaîtrions que presque tous vous avez perdu votre innocence : vous, par des impuretés; vous, par des vengeances; vous, par des larcins; vous, par des jurements; vous, par des médisances, etc. Et qui est celui qui pourrait dire avec vérité, Je n'ai jamais commis de péché mortel? S'il s'en trouve quelqu'un,

il mérite et notre estime et nos louanges, c'est un prodige de la grâce : *Quis est hic, et laudabimus eum? fecit enim mirabilia in vita sua* (1). Vous ne pouvez donc pas prétendre au Ciel par le titre de l'innocence; il ne vous reste donc plus qu'un chemin pour y arriver qui est celui de la pénitence. Ou faire pénitence, pécheurs, ou périr; point de milieu : *Si pœnitentiam non egeritis, omnes similiter peribitis* (2). Ni les impudiques, dit saint Paul, ni les médisants, ni les avares, ni les autres pécheurs, n'entreront dans le royaume des Cieux, s'ils ne font pénitence de leur crime. Mais voit-on beaucoup de chrétiens qui, après avoir péché mortellement, aient recours à la pénitence? Non, mes frères, ils sont très-rares; ce qui a fait dire à saint Ambroise, qu'il avait trouvé moins de véritables pénitents, que de vrais innocents. Dans tous les états, dans toutes les conditions, on ne voit que péchés et abominations; les vengeances, les jurements, les sacrilèges sont communs : mais on ne trouve presque personne qui fasse pénitence, qui gémisse sur ses égarements passés, qui lave, par les larmes d'un sincère repentir, son âme souillée par le crime; presque personne qui travaille à rompre ses mauvaises habitudes et à détruire ses passions; presque personne qui change de vie, qui quitte le péché pour pratiquer la vertu, qui s'éloigne des occasions du péché, etc. On se confesse, il est vrai, mais comment le fait-on? sans les dispositions nécessaires. On ne se connaît pas, et on ne se fait pas connaître au Confesseur, parce qu'on ne s'examine pas, ou qu'on

(1) Eccli. xxxi. 9. — (2) Luc. xiii. 5.

ne s'examine pas comme il faut; on cache des péchés en confession, ou par honte, ou par malice..... On s'accuse sans douleur, sans regret, et par-là on se rend coupable de nouveaux crimes. O qu'il y a peu de chrétiens qui fassent leur confession comme il faut, et qui changent de conduite? Qu'il y en a peu dont la pénitence soit telle que Dieu la demande! Qu'il y en aura donc peu de sauvés!

En troisième lieu; pour être sauvé, il faut garder les commandements de Dieu : *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata* (1). Il faut les observer tous; car il suffit d'en transgresser un seul en matière considérable, pour être damné. Il faut encore observer les lois de l'Église notre mère. Or, mes frères, où trouve-t-on des chrétiens qui méditent la loi de leur Dieu, et qui l'observent dans son entier? Il est vrai, on voit des chrétiens qui respectent le saint nom de Dieu, qui ont une horreur extrême pour les jurements, mais qui ont une langue serpentine : ils vomissent sans peine les plus noires médisances. On en voit qui ne sont point voleurs, mais ils sont impudiques. On en trouve qui ne sont ni larrons ni impudiques, mais ils ne se font aucun scrupule de manquer la Messe les dimanches et les fêtes, de manger de la viande les jours défendus, de travailler les jours de fête, de s'exempter du jeûne le carême, les quatre-temps, les vigiles, sans de bonnes raisons. O qu'il est rare de trouver un chrétien fidèle observateur des Commandements de Dieu et de l'Église! Que le nombre des élus sera donc bien petit!

(1) Matth. xix. 17.

Il faut encore, pour se sauver, persévérer dans le bien, dans la pratique de la vertu. Sans la persévérance, point de salut à espérer : *Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit* (1). Or, combien voyons-nous de chrétiens qui refusent de faire pénitence, qui ne veulent pas quitter la route de l'iniquité? Mais parmi ceux-là même qui reviennent à Dieu, qui se convertissent, qui prennent le chemin du Ciel, combien peu qui persévèrent! On met la main à la charrue, mais on regarde bientôt en arrière; on pleure quelques jours ses péchés, mais on tarit bientôt ses larmes, on se dégoûte bientôt de les verser, peu de jours après on secoue le joug de la pénitence. A cette Mission, tout le monde donnera des marques de conversion, on rompra ses habitudes, on interrompra le cours de ses désordres, on versera des torrents de larmes, chacun fera sa confession générale, etc.; mais combien peu qui persévéreront! Le grand nombre reprendra bientôt son train ordinaire, presque tous quitteront le chemin de la vertu et retourneront se plonger dans le bourbier de leurs crimes. Cet impudique, qui aurait versé des larmes amères sur ses impuretés passées, reprendra ses mêmes habitudes; cet homme reprendra ce mauvais commerce qu'il avait quitté; cette jeune fille souffrira ce jeune garçon qui a été et qui sera pour elle une occasion de péché; on verra les mêmes danses, les mêmes fréquentations; on entendra les mêmes discours impurs, les mêmes paroles libres, les mêmes chansons déshonnêtes; dans quelques mois, cet ivrogne tombera dans les mêmes

(1) Matth. xxiv. 13.

excès, ce joueur blasphémera, reniera comme auparavant, etc. (les médisants, etc.; les vindicatifs, etc.;) et dans quelque temps d'ici, on verra les mêmes vices régner; les mêmes désordres que nous y avons trouvés se renouvelleront; les jeux, les cabarets seront fréquentés comme auparavant, le salut sera négligé. Il y en aura, il est vrai, quelques-uns qui persévéreront, qui ne reprendront plus leurs mauvaises habitudes, qui fréquenteront les Sacrements, qui, etc. : le nombre en sera bien petit; mais aussi, combien peu de sauvés!

Mais pour vous rendre encore plus sensible cette vérité, qu'il y aura peu de chrétiens sauvés, parce que peu prennent les moyens nécessaires pour cela, nous n'avons qu'à parcourir les différents états, les différentes conditions, et nous verrons que peu s'acquittent de leurs devoirs, peu remplissent leurs obligations, peu font ce que Dieu demande d'eux, et que, par conséquent, peu seront sauvés; et vous conviendrez que, quand la foi et la religion ne nous apprendraient pas qu'il y en aura peu de sauvés, la raison et l'expérience suffiraient pour nous en convaincre.

En effet, qui sera sauvé? sera-ce les riches? Il y en aura bien peu; et pourquoi? parce que pour l'ordinaire, ils ne font pas un bon usage de leurs richesses : ils les font servir à la bonne chère, au luxe, au jeu, et souvent à contenter les passions les plus basses; ils n'ont que de la dureté pour les pauvres, et de l'insensibilité pour leur salut. Ah! qu'ils pensent peu à acquérir les véritables richesses du Ciel! Aussi, Jésus-Christ ne l'a-t-il pas dit, qu'il était bien difficile qu'un riche se sauvât au milieu de l'abondance?

Qui sera sauvé? les pauvres? Hélas! bien peu. Il est vrai que leur état est très-propre à les sauver, s'ils faisaient un bon usage de leur pauvreté et de leurs souffrances; mais par malheur leur misère est pour eux une . . . . . .
. . . . . .

Je finis, mes frères, etc. (*Tome II, page* 260, *ligne* 10.)

SERMON

SUR LA CHARITÉ ENVERS LE PROCHAIN.

LE PRÉCEPTE.

Audistis quia dictum est : Diliges proximum tuum.

Vous avez appris qu'il a été dit : vous aimerez votre prochain. Matth. v. 43.

Qui nous l'a dit, mes frères, qu'il fallait aimer notre prochain? C'est la nature qui nous l'a dit; puisque sa lumière, dès le berceau, nous fait distinguer ceux qui nous sont semblables et qui nous aiment, et nous engage, par un juste retour, à les aimer. C'est la raison qui nous l'a dit; puisque le besoin que nous avons du commerce de l'amitié nous apprend à mériter celle d'autrui par la nôtre. C'est la loi du monde qui nous l'a dit, puisque, sans cette union et cet amour qui forment la société et qui en font tout le bonheur, le monde entier ne serait que confusion et que désordre. C'est la loi de Moïse qui nous l'a dit, puisque, au même temps que ce grand Législateur ordonnait aux Hébreux d'aimer Dieu de tout leur cœur, il leur ordonnait aussi d'aimer leur prochain comme eux-mêmes. C'est Jésus-Christ enfin qui nous l'a dit, puisqu'il a fait de l'amour du prochain son précepte particulier, qu'il a laissé par testament à ses Apôtres, et qu'il a voulu que ce fût le caractère par lequel ses

disciples se distinguassent des autres hommes. Car voici mon Commandement, leur disait ce divin Sauveur : c'est que vous vous aimiez les uns les autres : *Hoc est præceptum meum, ut diligatis invicem* (1).

Motif admirable, mes frères, dont se servait saint Jean, le bien-aimé de Jésus-Christ et l'Apôtre de la charité, lorsque, parcourant les Églises d'Asie, dont il était le Patriarche et le fondateur, il répétait sans cesse, dans les assemblées des fidèles, ces paroles : Mes chers enfants, aimez-vous les uns les autres : *Filioli, diligite alterutrum.* Ce grand Saint, dit saint Jérôme, était si vivement pénétré de l'obligation mutuelle que les chrétiens ont de s'aimer d'un amour tendre et sincère, qu'étant même parvenu à une extrême vieillesse, pouvant à peine être porté à l'église sur les bras de ses disciples, et n'ayant plus assez de force pour leur faire de longs discours, on l'entendait encore malgré tout cela s'écrier tous les jours dans leurs saintes assemblées : Mes très-chers frères, aimez-vous les uns les autres : *Filioli, diligite alterutrum.* Sur quoi ses disciples, ennuyés d'entendre toujours la même leçon, lui ayant représenté qu'il leur prêchait toujours la même chose, et lui demandant pour quelle raison il réduisait toutes ses instructions et toutes ses exhortations à ce seul devoir, il leur fit cette réponse si remarquable et si digne du bien-aimé de Jésus-Christ. Ah! mes chers enfants, leur dit ce saint et vénérable vieillard, je vous le répète encore : aimez-vous les uns les autres : *Filioli, diligite alterutrum;* parce que c'est

(1) Joan. xv. 12.

le précepte de notre bon Maître, et que, si vous le gardez, il suffit pour vous rendre parfaits selon Dieu : *Quia præceptum Domini est, et si solum fiat sufficit.* Voilà, chrétiens, à l'exemple de ce grand Apôtre, ce que tous les Prédicateurs de l'Évangile ne devraient jamais cesser de prêcher à leur auditoire. Mes très-chers frères, devrions-nous vous dire chaque fois que nous montons dans cette chaire, aimez-vous les uns les autres : *Filioli, diligite alterutrum;* parce que c'est le commandement du Seigneur, celui qu'il a eu le plus à cœur, qu'il a cru nous être le plus utile et le plus nécessaire, qu'il nous a le plus souvent recommandé, qu'il a voulu qu'on observât le plus inviolablement, et parce que, l'avoir accompli, c'est avoir accompli la loi tout entière. *Quia præceptum Domini est, et si solum fiat sufficit.* Voyons donc, mes frères, ce que c'est que cette charité chrétienne qui nous est si fort recommandée; et pour rendre cette instruction plus utile et plus intéressante pour nous, considérons cette divine vertu et dans son précepte, et dans sa pratique. En vous expliquant ce qui regarde le précepte de la charité, je vous ferai voir la nécessité indispensable de cette vertu, et vous pourrez tirer de là de puissants motifs pour vous exciter à l'acquérir : ce sera le sujet de ce premier Discours. En vous apprenant qu'elle en doit être la pratique, je vous marquerai les divers caractères qui pourront vous servir de règle pour vous juger vous-mêmes, et pour connaître comment vous avez accompli jusqu'à présent ce devoir si essentiel de la vie chrétienne : et ce sera la matière d'un second Discours. Examinons présentement toute la force et

toute l'étendue de cette obligation que nous avons d'aimer notre prochain, afin que nous nous sentions par-là tous animés à la remplir. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Vous serez peut-être surpris, mes frères, quand je vous dirai que nous n'avons pas moins de motifs ni moins de raisons d'aimer nos frères, que nous en avons d'aimer notre Dieu. Cependant il n'est rien de plus certain ni de plus incontestable dans tous les principes de la morale chrétienne, puisque l'amour que nous devons avoir pour notre prochain n'est absolument autre chose que le même amour dont Dieu veut être aimé de nous, et que par conséquent ce qui nous engage à aimer l'un, nous doit également engager à aimer l'autre. Je dis plus; et je soutiens que, soit que nous aimions Dieu, soit que nous aimions les hommes, ce n'est néanmoins qu'un même objet que nous aimons. Pourquoi cela? parce que la même charité qui nous fait aimer Dieu, nous porte nécessairement à aimer le prochain comme son image et l'objet de son affection; et que celle qui nous fait aimer le prochain, nous engage à n'aimer absolument le prochain que pour l'amour de Dieu même. En sorte, qu'aimer Dieu, et aimer le prochain, sont deux commandements inséparables, ou plutôt, ce n'est qu'un même commandement qui nous oblige à aimer le prochain dans Dieu, et Dieu dans le prochain. Ce sont, pour me servir des belles expressions de saint Grégoire, comme deux parties qui composent un même tout, deux ruisseaux qui coulent d'une même source, deux anneaux qui forment

une même chaîne, deux actes qui partent d'une même habitude et d'une même vertu, dont l'un ne peut subsister sans l'autre : *Duo isti amores, duæ quædam partes, sed unum totum est ex utrisque compositum, duo annuli, sed catena una? duæ actiones, sed una virtus? unum sine alio inveniri impossibile est.* Théologie divine, mes frères, que tout l'Évangile, que tous les écrits des Apôtres, que tous les saints Livres nous enseignent, et qui est comme le précis de tous nos devoirs.

D'où je tire d'abord, pour votre instruction, trois conclusions très-importantes; l'une contre les faux dévots, qui se croient tout embrasés de l'amour divin, parce qu'ils font des prières longues et assidues, qu'ils se présentent souvent à la sainte Table, qu'ils jeûnent, qu'ils se mortifient, qu'ils vaquent à la pratique des bonnes œuvres, quoique d'ailleurs ils nourrissent dans leurs cœurs des jalousies et des aversions secrètes, qu'ils retiennent injustement le bien de leur prochain, et qu'ils noircissent la réputation de leurs frères par des médisances malignes. Ah! mes frères, quelle est votre erreur et votre illusion! N'y eût-il, hélas! qu'une seule personne au monde pour laquelle vous n'ayez pas autant d'amour que vous en avez pour vous-mêmes, c'est en vain que vous vous flattez d'aimer Dieu. Car comment avez-vous la témérité, vous dit saint Jean, de croire que vous aimez Dieu que vous ne voyez pas, tandis que vous n'aimez point votre frère que vous voyez, et que Dieu vous ordonne d'aimer du même amour qu'il veut être aimé lui-même? *Qui non diligit fratrem suum quem videt, Deum, quem non videt, quo-*

modo potest diligere (1)? Non, non, ces deux amours furent toujours si inséparables, que ce n'est proprement que dans le prochain que nous aimons Dieu d'un amour solide et pratique. Hors de là, tout notre amour pour Dieu n'est qu'en spéculation et qu'en idée: *Unum sinè alio inveniri impossibile est.*

La seconde conclusion que nous devons tirer de ce principe, est en faveur de ces âmes timorées et solidement vertueuses qui se plaignent quelquefois de n'avoir nulle tendresse pour le céleste Époux, de ne ressentir en elles-mêmes aucune étincelle de l'amour divin; qui vivent, disent-elles, dans une froideur et dans une insensibilité pour Dieu qui leur fait tout craindre et tout appréhender pour leur salut éternel. Mais rassurez-vous, âmes chrétiennes; si vous aimez le prochain comme vous-mêmes, si vous avez pour lui toute l'affection et toute la tendresse que Dieu demande, si vous ne lui enviez pas ce qu'il possède, si vous ne pensez pas mal de sa conduite, si vous vous réjouissez de son bonheur, si vous êtes touchés de ses maux, si vous vous efforcez de le soulager dans ses besoins, si vous vous sentez du zèle pour son salut et que vous mettiez tout en usage pour le procurer, rassurez-vous, dis-je, et faites cesser toutes vos alarmes, puisque c'est là la preuve la plus certaine que vous brûlez pour Dieu de l'amour le plus ardent et le plus parfait. Pourquoi cela? parce que ces deux amours, comme je vous l'ai déjà dit, sont si étroitement unis ensemble, qu'il est impossible que l'un puisse sub-

(1) I. Joan. IV. 20.

sister sans l'autre : *Unum sinè alio inveniri impossibile est.*

La troisième conclusion enfin que je tire de la liaison essentielle qui se trouve entre ces deux amours, et qui peut servir de preuve à mon sujet, c'est que l'amour de Dieu étant d'une obligation indispensable pour tous les hommes, comme personne ne l'ignore, l'amour du prochain, par une suite nécessaire, ne doit pas être un devoir moins essentiel ni moins important pour nous; et c'est ce que nous allons examiner présentement.

Sur quoi, mes frères, cette obligation d'aimer le prochain est-elle particulièrement fondée? Sur quoi? En premier lieu, sur le commandement exprès que le Seigneur nous en fait. En second lieu, sur plusieurs motifs très-pressants qui nous engagent à l'aimer, quand même il n'aurait aucune qualité naturelle qui pût attirer notre affection. Renouvelez votre attention.

Aimer son prochain, mes frères, c'est une loi nécessaire, que l'humanité seule a gravée dans le fond de nos âmes, et que le Créateur n'a fait qu'extraire, pour parler ainsi, du centre de nos cœurs, pour en faire aux hommes un précepte extérieur et sensible. *Diliges proximum tuum,* dit Dieu; Vous aimerez votre prochain. C'est un principe que personne ne contredit jamais. Le Scythe, le Barbare, le Juif, le Gentil, sont tous sur cela d'accord avec le Chrétien. L'obligation de s'aimer et de s'aider mutuellement quand on vit en société, est donc originairement une obligation de raison et d'instinct de la nature humaine. Si donc je n'avais aujourd'hui à parler qu'à la raison seule, je

je me contenterais de réveiller les sentiments d'humanité dans vous cœurs. Aimez, vous dirais-je, celui que le sang vous a uni, que le sort a renfermé dans une même ville : c'est un parent, c'est un allié, c'est un concitoyen. Tous ces motifs humains suffiraient sans doute à la raison. Mais aujourd'hui, mes frères, je prends bien une autre route; c'est à votre foi que je veux parler, au sujet de l'union mutuelle qui doit être entre vous. Ce n'est plus la loi de l'humanité que j'examine, c'est le précepte de la charité chrétienne que je m'en vais tâcher de vous développer et de vous faire bien sentir.

Oui, mes frères, notre religion nous ordonne d'aimer notre prochain. Combien de témoignages clairs et décisifs ne trouvons-nous pas d'abord dans l'ancien Testament pour nous en convaincre. Mais est-il surtout rien de plus constamment marqué dans le Testament du Fils de Dieu, que ce divin précepte? N'est-ce pas ce précepte tout divin qui en fait la clause la plus essentielle et la plus touchante? N'est-ce pas cette pure dilection, qu'il s'y propose comme le seul objet de son attention et de ses soins? Écoutez comment il s'en explique à ses Apôtres, dans ce beau Sermon qu'il leur fit la veille même de sa mort. Mes enfants, leur dit-il, aimez-vous les uns les autres. C'est à l'union sincère qu'il y aura entre vous, et à l'amour tendre que vous aurez les uns pour les autres, qu'on reconnaîtra que vous êtes mes disciples : *In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem* (1). Ce n'est pas, ajoute

(1) Joan. XIII. 35.

saint Augustin, au pouvoir de chasser les démons, de ressusciter les morts, et de faire toutes sortes de miracles, ni au don des langues, ni au don des prophéties, qu'on doit reconnaître un vrai disciple de JÉSUS-CHRIST. Pourquoi cela? parce que d'autres qui ne seront pas ses véritables disciples auront les mêmes avantages, et seront néanmoins réprouvés au jour des vengeances. A quelle marque spécifique et à quels traits nous reconnaîtra-t-on donc pour les fidèles serviteurs de ce divin Maître? Ah! c'est à la charité seule, à la charité que nous exercerons envers nos frères : *In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis.* Et n'est-ce pas à cette charité, que les païens eux-mêmes, ennemis déclarés de la religion chrétienne, distinguaient tous ceux qui la professaient? N'est-ce pas encore à cette charité, que nous jugeons si l'esprit de Dieu règne dans une famille, dans, etc. dans, etc. Vous le savez, chrétiens, tout autre signe fut toujours équivoque. Mais quand nous y voyons la charité établie, et que nous n'y apercevons rien qui la puisse blesser, c'est alors que nous disons avec assurance et avec une secrète satisfaction, que c'est une maison de Dieu, que Dieu y est aimé, qu'il y est glorifié et servi; tandis qu'au contraire, lorsque nous n'y remarquons qu'intrigues, que partis, que mésintelligences, que querelles, qu'injustices, que dissentions : Voilà, nous écrions-nous pleins d'horreur, voilà une maison de division et de trouble où le Dieu de paix n'habite point; voilà un enfer où Dieu n'est connu que pour être blasphémé; voilà le royaume de Satan, divisé et opposé à lui-même, qui sera bientôt détruit et ren-

versé : *Omne regnum divisum contra se, desolabitur; et omnis civitas vel domus divisa contra se, non stabit* (1); et dans tout cela nous ne nous trompons pas, mes frères, parce qu'il n'y a que Dieu et l'esprit de Jésus-Christ, d'une part, qui puisse former dans les cœurs une charité parfaite et l'y entretenir; tout comme il n'y a, de l'autre, que le démon, cet esprit de discorde, qui puisse troubler la paix dans une société, rompre le nœud de la charité qui la soutient, et y introduire le désordre et le scandale. Voilà pourquoi, mes frères, l'amour du prochain fut toujours regardé comme le fondement et l'âme du christianisme, comme l'essence et le principe de la piété chrétienne, comme le précis, l'abrégé, l'esprit de tout l'Évangile, en un mot, comme le seul caractère qui distingue tous les enfants du Seigneur, des enfants du démon. *In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem.* Et de là, mes frères, concluez, avec l'apôtre saint Jean, qu'il ne peut point y avoir de salut pour vous, si vous n'avez pour votre prochain toute la charité que Dieu demande. Non, mes frères, si vous n'aimez pas votre prochain aussi parfaitement que Jésus-Christ vous l'ordonne, il n'y a point de salut pour vous. Il est de la foi, que vous êtes dans le plus déplorable et le plus criminel aveuglement : *Qui odit fratrem suum, in tenebris est* (2); Celui qui n'aime pas son frère, marche dans les ténèbres. Il est de la foi que vous n'avez pas la vie de la grâce : *Qui non diligit, manet in morte* (3);

(1) Matth. xii. 25. — (2) I. Joan. ii. 11. — (3) I. Joan. iii. 14.

Celui qui n'aime pas son frère est dans un état de mort. Il est de la foi que vous vous rendez coupable d'une espèce de meurtre : *Qui odit fratrem suum, homicida est* (1) ; Celui qui n'aime pas son frère est homicide. Trois malédictions, mes frères, marquées par saint Jean, et qui excluent du salut éternel tout chrétien qui n'a point de charité pour ses frères. Ajoutez-y encore, si vous voulez, une quatrième de saint Paul, qui nous déclare, en termes formels, que les vertus les plus héroïques et les œuvres de piété les plus éclatantes, sans la charité ne peuvent servir de rien pour l'éternité. Ah! quand je parlerais le langage des Anges et des plus éclairés d'entre les hommes, et que j'aurais converti tout l'univers; quand j'aurais toutes les lumières des Prophètes et la science de tous les Docteurs, et que j'aurais pénétré le fond de tous les mystères de la religion; quand j'aurais même assez de foi pour transporter les montagnes, pour ressusciter les morts, et pour opérer les plus grands prodiges; quand j'aurais assez d'amour pour Dieu pour livrer mon corps au fer, au feu, et que je m'exposerais, pour l'amour de lui, au plus rigoureux martyre ; hélas! avec tous ces dons, ces lumières, cette foi, cet amour pour Dieu, si je manque de cette autre partie de la charité, qui est bénigne, qui est patiente, qui est pleine de bonté, qui n'est point jalouse, qui ne pense mal de personne, qui ne cherche point ses propres intérêts, qui endure tout, qui supporte tout, qui est bienfaisante envers le prochain ; en un mot, si je manque

(1) I. Joan. III. 14.

de cette charité que Dieu m'ordonne envers mes frères, c'en est fait, dit l'Apôtre, je ne suis rien devant Dieu, je ne suis qu'un airain sonnant et qu'une cymbale retentissante, je ne suis qu'un pécheur et qu'un réprouvé devant lui : *Si caritatem non habuero, nihil sum, nihil mihi prodest... factus sum velut æs sonans aut cymbalum tinniens* (1). Grande leçon pour nous, mes frères, et bien capable de faire trembler une infinité de gens de notre siècle, qui, sévères à l'excès sur les autres points de la morale chrétienne, vivent dans un relâchement, ou, pour mieux dire, dans une licence affreuse à l'égard de la charité. Car, souvenez-vous-en bien, c'est en vain, mes frères, que vous pratiquez toutes les vertus, puisque, sans la vertu de la charité, toutes les autres vous sont inutiles. Oui, c'est en vain, mes frères, que vous avez quitté le monde, son commerce et ses assemblées, si dans la retraite que vous avez embrassée, vous ne laissez pas d'y entretenir des haines, des antipathies et des aigreurs secrètes, ou, ce qui serait pire encore, des aversions qui paraissent, des jalousies qui éclatent, des partis qui scandalisent, etc. En vain vous avez renoncé à tous les plaisirs de la vie, si encore attaché à vos intérêts, vous êtes du nombre de ceux qui n'ont nul égard à ceux de leurs frères, qui sont toujours prêts à sacrifier le repos et le bien de leur prochain, pour peu qu'il leur en revienne de l'honneur ou du profit; qui sont enfin toujours déterminés à inquiéter leurs voisins par mille chicaneries et mille procès. En vain

(1) I. Cor. XIII. 1. 2. 3.

vous êtes tendre pour Dieu, si vous êtes dur pour les pauvres, aigre, brusque, inquiet pour ceux qui vous approchent. En vain vous pleurez de dévotion dans la ferveur de vos prières, si vous êtes de ceux dont l'impatience, la bizarrerie et la mauvaise humeur ne laissent jamais un moment de vraie joie à leur domestique. En vain vous mortifiez votre corps pour assujétir la chair à l'esprit, si vous ne mortifiez votre humeur, vos passions, vos penchants, pour vous accommoder à ceux de vos frères. En vain vous passez des jours entiers dans nos saints temples à entendre chanter les louanges de Dieu, ou à les chanter vous-même, si vous ne supprimez certaines heures que vous passez avec vos amis à censurer votre prochain et à condamner sa conduite. En vain vous approchez chaque semaine ou chaque mois de la Table sacrée où l'on reçoit le Sacrement de l'unité, si vous ne joignez à ce Sacrement d'amour un amour chrétien et sincère pour tous ceux que Dieu vous ordonne d'aimer. En vain vous vous abstenez des viandes coporelles, si, par une curiosité déréglée, vous ne vous repaissez dans vos conversations que des mauvais récits dont les médisants ont coutume de noircir la réputation de tout le monde. Non, non, sans la charité, mes frères, tout cela ne peut vous servir de rien : *Caritatem autem non habuero, nihil mihi prodest, nihil sum.* Mais voilà partout, me direz-vous, de grands pas vers la vertu et même vers la perfection. N'importe, voilà de grands pas, j'en conviens, mais ce sont de ces pas que saint Jérôme, parlant de l'austérité de certains hérétiques, appelle des pas hors du chemin : *Magni passus, sed,*

extra viam; et que nous devons appeler ici de même, parce qu'enfin le chemin de la charité n'est pas moins essentiellement le chemin du salut, que celui de la foi. Ah! détrompez-vous donc, encore un coup, mes frères, et détrompez-vous une bonne fois dans votre vie : quoi que vous fassiez de grand, de saint, d'édifiant, de méritoire et de sublime pour Dieu, pour sa religion et pour votre salut, toutes ces brillantes vertus, hélas! et toutes ces bonnes œuvres, sans la charité, ne peuvent vous servir de rien pour l'immortalité bienheureuse, et vous ne devez vous attendre qu'à une réprobation éternelle : *Caritatem autem non habuero, nihil sum, nihil mihi prodest.*

Et ne vous plaignez point, au reste, de la rigueur apparente d'un précepte dont l'obligation est si nécessaire, si indispensable; puisque, dans le fond, il n'en fut jamais de plus sage, de plus utile, ni de plus doux. Car étant nés, mes frères, comme nous le sommes, pour la société, il est évident que dans nos besoins nous ne pouvons nous passer de l'assistance de ceux avec qui nous vivons. Hélas! sans cette charité bienfaisante, qui nous soulagerait dans nos nécessités pressantes? qui nous guérirait dans nos maladies? qui nous consolerait dans nos afflictions? qui nous assisterait de ses conseils? qui nous instruirait dans nos doutes? Sans elle, dit un Père de l'Église, les hommes ne seraient-ils pas à eux-mêmes comme autant de bêtes farouches, ou comme un loup ravissant, toujours prêt à surprendre sa proie et à la dévorer, ainsi qu'il paraît dans les tyrans et dans ceux que la vengeance enflamme? *Homo homini lupus.* Au lieu que, par la

charité, l'homme devient à l'homme une espèce de divinité, au moyen des secours puissants qu'il rend à son prochain dans une infinité d'occasions, ainsi qu'on le remarque tous les jours dans ces personnes opulentes et officieuses qui se plaisent à faire du bien à tout le monde et à obliger : *Homo homini Deus.* D'où saint Thomas conclut, que Dieu n'ayant pu faire les hommes sociables sans les faire les uns pour les autres, il a dû être de sa sagesse de leur imposer une loi indispensable de s'entr'aimer et de s'entre-servir mutuellement. Et c'est, mes frères, en considérant la sagesse, l'utilité, les douceurs de cette loi d'amour, que saint Jérôme s'écriait : O que la bonté de notre Dieu est merveilleuse! O que sa miséricorde est ineffable : *O nimiam Dei clementiam! O ineffabilem Dei benignitem!* puisque sa loi même, quelque rigoureuse qu'elle paraisse, est un bienfait insigne pour nous : *Cujus imperium beneficium est.* Trouvez-moi, en effet, mes frères, une morale mieux méditée, plus aimable et plus avantageuse que celle-là au bien de la société. Car, quand on m'oblige à aimer mon prochain, à le secourir, à le pardonner, à le supporter, à lui donner mon cœur, on oblige en même temps mon prochain à remplir envers moi tous ces mêmes devoirs. Les engagements sont réciproques, avec cette différence néanmoins, mes frères, si avantageuse pour chacun de nous en particulier, que dans ce commerce de charité nous recevons infiniment plus que nous ne donnons. Par exemple, que puis-je moi seul à l'égard de tout le genre humain? hélas! presque rien; tandis qu'au contraire, par l'observation de cette loi, j'ai droit d'atten-

dre toutes sortes de services de la part de tous les hommes. Or, est-il rien de plus propre pour lier entre tous les hommes une société douce et éternelle? et ce commandement ne doit-il pas par conséquent être regardé comme le boulevard des états, le principe de la tranquillité et du repos public, comme la source du bonheur et de la félicité de tous les mortels? O si les Prédicateurs de l'Évangile pouvaient persuader aux chrétiens cette loi de la charité, quelle heureuse révolution ne causeraient-ils pas dans toutes les villes? et quelle paix, quelle consolation, quelle douce joie ne goûterions-nous pas partout? En faudrait-il même davantage pour bannir du monde tous les vices et y rétablir toutes les vertus, et pour en faire une image de la céleste Jérusalem, où règne la paix et l'union, parce qu'il n'y a qu'une charité parfaite qui lie entre eux tous ses heureux habitants? Oui, mes frères, si les grands aimaient les petits, ils n'abuseraient plus, comme ils font, de leur autorité pour les opprimer, mais ils s'en serviraient, au contraire, pour les protéger et pour les défendre. Si les riches aimaient les pauvres, ceux-ci ne pourraient plus se plaindre avec justice de la dureté de ceux-là, parce qu'ils se verraient soulagés et secourus dans leurs misères. Si nous nous aimions les uns les autres, alors on verrait les forts prêter la main aux faibles, chacun compatir aux nécessités de son voisin; les familles, les villes, les provinces, les royaumes, que de malheureuses divisions détruisent et consument tous les jours, se soutenir, se fortifier, s'étendre par la bonne intelligence et par la parfaite union qui règneraient entre eux. Que dis-je?

si nous nous aimions les uns les autres, si nous étions bien liés et toujours d'accord ensemble, comme notre loi l'ordonne, nous serions les maîtres du monde, dit saint Chrysostôme, nous soumettrions tous les royaumes de la terre à l'empire de JÉSUS-CHRIST, bientôt enfin l'univers entier ne serait plus qu'un temple où JÉSUS-CHRIST seul serait adoré et servi. Et si l'ennemi de l'Église, si l'ennemi du nom chrétien a quelquefois porté si loin ses conquêtes, s'il s'est avancé jusqu'aux portes, s'il a fait de si larges brèches aux remparts du christianisme, n'est-ce pas à nos divisions scandaleuses, plutôt qu'à sa politique et à la force de ses armes, qu'il doit tous ses malheureux progrès? Oui, encore une fois, mes frères, si la charité régnait parmi nous, ah! quel doux repos et quel parfait bonheur pour tous les hommes! Alors la charité réprimerait les insatiables désirs de l'ambition et de l'avarice; chacun dans son état serait content, parce qu'on fournirait à chacun ce qui lui serait nécessaire; et si l'inégalité des conditions, comme le bon ordre de la police le demande, donnait aux uns plus de richesses, plus d'honneurs et plus de pouvoir qu'aux autres, du moins alors personne ne pourrait justement s'en plaindre, puisque tous les biens deviendraient en quelque sorte communs entre tous. Alors plus de défiances, plus de soupçons ni de crainte; plus d'inimitiés, plus de disgrâces, plus de meurtres, plus d'adultères, plus de médisances, plus d'injustices, plus de scandale dans le monde; alors, enfin, tous les hommes nous aimeraient, nous chériraient, respecteraient nos intérêts comme leurs intérêts propres, et s'attacheraient à nous servir, comme

nous nous attacherions à les obliger. Tous se feraient un plaisir de nous aider et de nous secourir dans toutes nos nécessités, comme nous nous ferions également un plaisir et un devoir de les prévenir et de les soulager dans tous leurs besoins. En un mot, nous trouverions dans tous les hommes le même cœur d'ami et de frère que nous aurions pour eux, et par-là le monde entier ne deviendrait qu'un même édifice dont toutes les pierres seraient parfaitement assorties, qu'un même corps dont tous les membres seraient intimement unis et liés entre eux, qu'une même famille enfin, dont tous ceux qui la composeraient ne seraient, à l'exemple des premiers chrétiens, qu'un même esprit, qu'un même cœur et qu'une même âme : *Multitudinis autem credentium erat cor unum et anima una* (1). Or, je vous le demande, mes frères, quoi de plus doux, de plus charmant et de plus gracieux? et si ce divin précepte de la charité était observé parmi nous, comme il devrait l'être, y aurait-il jamais eu de bonheur pareil au nôtre? Cette vie remplie et traversée de tant d'amertume ne serait-elle pas comme un avant-goût de cette paix et de cette charité inaltérable dont jouissent tous les Saints dans la bienheureuse immoralité? O mon Dieu, que de tendres actions de grâces n'avons-nous pas à vous rendre, de nous avoir imposé une loi si douce, si sage, si nécessaire et si proportionnée à tous nos besoins, dont l'exacte observation doit même faire tout le bonheur de notre vie! *Cujus imperium beneficium est.* Observons donc cette

(1) Act. IV. 32.

divine loi, mes frères, cette loi toute sainte, cette loi de charité et d'amour qu'un Dieu plein de charité et d'amour nous impose, et que nous ne saurions violer sans perdre tout l'esprit de son Évangile, et sans nous attirer les plus terribles châtiments de sa colère.

SECOND POINT.

Ne perdez point de vue ce précepte, mes frères; et quoique l'autorité de cette loi soit bien suffisante pour vous porter à aimer votre prochain, écoutez les nouvelles raisons et les puissants motifs que la religion vous présente pour vous le rendre aimable, quand même il n'aurait d'ailleurs aucune bonne qualité naturelle qui pût lui mériter notre affection. Ah! je conviens bien avec vous, que si Dieu nous avait commandé d'aimer notre prochain sans y rien mettre qui pût lui attirer notre amour, il nous aurait commandé l'impossible, du moins à l'égard de beaucoup de personnes; car comment aimer certains caractères de gens qui, bizarres dans leur humeur, désobligeants dans leurs procédés, désagréables dans leurs manières de penser, de parler et d'agir, rebutants même par leur figure, et remplis de mille autres défauts, ne présentant à nos yeux que des sujets d'aversion et des raisons de les haïr? Mais, mes frères, de quoi pouvons-nous nous plaindre, quand, à travers tous ces défauts et toutes ces imperfections, la foi nous découvre, dans notre prochain, tout ce qu'il y a de plus capable de lui gagner notre tendresse et notre estime? Qu'est-ce, en effet, que notre prochain, si nous le considérons par les yeux de la foi? c'est l'image vivante de Dieu qui

l'a formé à sa ressemblance, c'est la conquête et le prix des mérites de Jésus-Christ qui l'a racheté de son sang, c'est un membre de son Corps mystique, qui est l'Église, c'est enfin un héritier du Ciel, à qui l'immortalité bienheureuse est destinée tout comme à nous. Touchons, mes frères, légèrement tous ces différents motifs qui sont si propres à nous le faire aimer, à moins que nous n'ayons renoncé à tout sentiment de religion et d'humanité.

Oui, mes frères, ce prochain, ces hommes que Dieu nous ordonne d'aimer, sont l'image de Dieu, marqués à son caractère et à son sceau, les plus vives expressions de sa puissance et de sa grandeur, et l'ouvrage le plus cher et le plus accompli qui soit sorti de ses divines mains, et par conséquent les objets les plus dignes de votre affection et de votre amour, j'ose même ajouter de votre respect. Ne vous souvenez-vous point, mes frères, d'avoir jamais lu dans l'Écriture avec quel respect et quelle religion les Israélites regardaient ces montagnes fumantes où Dieu entretenait Moïse? avec quelle vénération, quelle sainte frayeur Moïse lui-même s'approcha du mystérieux buisson ardent? Pourquoi ce respect, me direz-vous, pour des objets qui ne devaient naturellement inspirer que de la frayeur et de l'effroi? Ah, chrétiens, l'Écriture nous en donne la raison : *Dominus in eis, Dominus in Sina, Dominus in medio rubi* (1). C'est que le Seigneur était sur cette montagne, qu'il se faisait voir à travers toutes ces flammes, qu'il se montrait au milieu de ce buis-

(1) Psal. LXVII. 18. Exod. III. 2.

son ardent. C'étaient là comme autant d'images fidèles de sa puissance et de sa majesté. Or voilà, mes frères, à peu près de quelle manière vous devez regarder votre prochain, pour en faire l'objet de votre considération et de votre charité, quelque défectueux qu'il vous paraisse. Je le veux, cette personne avec laquelle Dieu vous lie dans une même maison, dans une même famille, dans une même ville, est à votre égard comme une montagne inaccessible, par sa fierté et ses hauteurs; c'est un rocher, par les manières dures, sèches et sévères qu'il a pour vous; c'est un buisson épineux, par sa mauvaise humeur; une source de feu et de flammes, par ses colères, ses emportements et ses violences. Mais quand cette personne serait d'un caractère encore plus difficile et plus dangereux, pensez-vous que tout cela pût vous dispenser de l'aimer! Non, non, le Seigneur habite dans elle; elle est son image, sa ressemblance, et, pour ainsi dire, un autre lui-même : *Dominus in eis, Dominus in Sina, Dominus in medio rubi;* en sorte que vous ne pouvez haïr l'un, sans les haïr en même temps tous les deux. Ce n'est pas assez : non-seulement le prochain est une vive image de Dieu, et par-là même digne de toute notre affection, s'il nous reste quelque étincelle d'amour pour ce Dieu de bonté; mais il est encore son bien, son héritage, sa possession, l'objet de son plus ardent amour, puisqu'il l'a racheté de l'enfer au prix de son sang.

Autre puissant motif, chrétiens, que l'apôtre saint Paul nous fournit pour nous engager à aimer sincèrement nos frères. Voici comment il s'explique sur ce sujet : *Commendat caritatem suam Deus in nobis; quo-*

niam, cùm adhuc peccatores essemus, Christus pro nobis mortuus est (1). Le Seigneur, dit cet Apôtre, nous recommande la charité envers nos frères; mais par quel motif veut-il que nous les aimions? C'est parce que JÉSUS-CHRIST est mort pour eux : *Quoniam Christus pro nobis mortuus est.* Qu'est-ce en effet que JÉSUS-CHRIST n'a pas souffert pour marquer l'ardent amour qu'il avait pour les hommes? A quel état injurieux à sa gloire et à sa grandeur ne s'est-il pas abaissé? Combien n'a-t-il pas essuyé de travaux et de fatigues pendant sa vie? Quelle cruelle mort n'a-t-il pas enfin endurée sur la Croix pour les affranchir de l'esclavage et de la tyrannie du démon? Or, mes frères, de si illustres témoignages de son amour envers les hommes ne sont-ils pas des motifs assez puissants pour nous porter à les aimer, sans nous jamais laisser rebuter par leurs défauts? Dites donc à présent tout ce que vous voudrez pour autoriser votre indifférence et peut-être même vos ressentiments à l'égard de vos frères; car jamais vous n'êtes plus éloquent que lorsqu'il s'agit de relever ses défauts. Dites que ce sont des esprits fourbes, de méchants naturels, de mauvais cœurs, des perfides, des ingrats, des gens aigres, contrariants, sans complaisance, sans égards, et pleins de mille autres défauts que tout le monde voit en eux, et qu'eux seuls, aveugles pour eux-mêmes, ne veulent ni voir ni corriger. Mais quand vous en diriez encore davantage, n'est-ce pas assez que JÉSUS-CHRIST vous déclare qu'il les aime malgré leurs défauts, leurs misères, leurs

(1) Rom. v. 8. 9.

bassesses, leurs mauvaises qualités, pour vous obliger à les aimer de même? Après tout, comment pouvez-vous penser que les hommes, que Dieu aime si tendrement, soient si peu dignes de votre amour? Dieu peut-il aimer sans raison? Dieu peut-il aimer à l'aveugle? Dieu peut-il aimer autrement qu'avec une raison infinie? Or, voyez encore une fois, mes frères, jusqu'à quel point il les aime : jusqu'à mourir sur une croix pour leur amour! L'homme, ce serviteur fugitif qui s'était jeté dans l'esclavage, lui a paru assez digne de ses soins pour être racheté par sa mort : *Empti pretio magno.* (1). Cette perle brute et obscure lui a paru d'assez haut prix pour être acquise aux dépens de tous ses biens et de sa vie même : *Vendidit omnia quæ habuit, et emit eam* (2). Ah! ne suffit-il donc pas, pour vous rendre ces hommes bien chers, que Jésus-Christ ait versé tout son sang pour eux! L'amour que vous devez avoir pour lui ne doit-il pas suppléer aux raisons que vous avez de ne les point aimer? et le prix du sang dont leur âme a été lavée n'efface-t-il pas abondamment tous les défauts extérieurs qui vous les rendent odieux et méprisables? Et si c'est, mes frères, vous attirer la colère et la vengeance des Anges, que de mépriser un petit enfant, parce qu'ils sont ses surveillants et ses protecteurs, comment pouvez-vous vous résoudre à ne pas chérir, et quelquefois même à mépriser, non pas un enfant, mais un seul homme de l'univers, puisqu'il n'en est pas un seul qui n'ait Jésus-Christ pour Père, pour Maître et pour Sauveur?

(1) I. Cor. VI. 20. — (2) Matth. XIII. 46.

Mais avançons. Il y a quelque chose de plus encore pour vous le faire aimer. Quoi donc? Ils sont membres du même Corps que nous, qui est l'Église. Quel plus puissant motif pour porter tous les chrétiens à s'aimer d'un amour sincère et réciproque!

Nous ne sommes tous, dit l'apôtre saint Paul, qu'un même corps en Jésus-Christ. Il est notre Chef, nous avons l'honneur d'être ses membres : *Unum corpus sumus in Christo* (1). Or voyez, dit ce grand Apôtre, l'amour tendre et compatissant que les membres d'un même corps ont les uns pour les autres : voyez l'attention qu'ils ont à s'entre-secourir dans leurs besoins, à s'entr'aider dans leur faiblesse, à se faire tous un mal commun de l'infirmité d'un seul, et un plaisir réciproque de la joie qu'un seul peut ressentir : *Si quid patitur unum membrum, compatiuntur omnia membra* (2). Si le pied souffre, l'œil ne dit point : C'est son affaire; qu'il y pense; il n'y va de rien pour moi. L'œil, au contraire, la tête, les mains, le corps entier, tout s'intéresse pour cette partie souffrante, qui, toute basse qu'elle est, attire toute leur inquiétude et mérite toute leur application, parce qu'elle fait partie du tout comme les autres : *Pro invicem sollicita sint membra* (3). Ah! tels doivent être, conclut l'Apôtre, l'amour, l'union, la charité et la concorde qui doivent régner parmi tous les chrétiens, puisque Jésus-Christ les a tous réunis en lui comme autant de membres d'un même corps. *Unum corpus sumus in Christo* (4). Ne dites donc plus, mes frères, que la vue

(1) Rom. xii. 5. — (2) I. Cor. xii. 26. — (3) I. Cor. xii. 25. — (4) Rom. xii. 5.

de cette personne vous blesse et vous inquiète, qu'elle vous déplaît, qu'elle vous fait horreur; que sa difformité, sa figure, ses mauvaises manières vous révoltent et vous font soulever le cœur; que vous ne sauriez enfin vous résoudre à vivre avec elle et à l'aimer : car de là qu'elle vous appartient, qu'elle est une partie de vous-même et comme un membre de votre corps : *Unum corpus sumus;* vous lui devez, sans contredit, toute votre affection et tout votre amour : c'est à vous de la ménager, de la supporter, de la secourir; de la traiter, non pas comme le chirurgien qui travaille avec dureté sur une chair étrangère, mais comme le malade même, toujours attentif à se ménager, à se conserver, et à ne se faire de douleur qu'autant qu'il en faut pour guérir parfaitement. Et autrement, ne voyez-vous pas, mes frères, que vous mépriseriez votre propre chair, que vous vous haïriez vous-même, que vous seriez même pire qu'une bête, qu'un monstre, et que n'étant point touché d'amour et de compassion pour vos frères, qui sont membres du même corps que vous, vous devriez être regardé vous-même comme un membre mort, invisiblement séparé et retranché du corps respectable des fidèles?

Enfin, le quatrième motif qui doit vous engager à les aimer tendrement, c'est qu'ils sont tous appelés à la même félicité et au même bonheur où vous aspirez. En effet, mes frères, tous enfants du même Père, tous rachetés du même Sang, tous membres du même Corps, tous appelés à la participation des mêmes Sacrements, tous nourris de la même Doctrine, tous réglés par la même discipline et par le même Évan-

gile, nous sommes tous aussi destinés au même terme, et nous aspirons tous au même Ciel et au même héritage; et voilà pourquoi l'apôtre saint Paul veut que nous ne nous devions rien les uns aux autres, si ce n'est de nous entr'aimer : *Nemini quidquam debeatis, nisi ut invicem diligatis* (1). Dette, au reste, si étendue, que l'Apôtre prétend que nous en demeurons chargés envers les Grecs et les Barbares, envers les sages et les insensés, c'est-à-dire, envers tous, fidèles et infidèles, gens d'esprit et gens sans esprit : *Græcis ac Barbaris, sapientibus et insipientibus debitor sum* (2); fondé toujours sur cette raison, qu'étant tous également appelés à la connaissance du vrai Dieu et à la possession de son royaume, il est juste que nous nous aimions chrétiennement dès ici-bas, puisque nous devons être éternellement ensemble dans le Ciel, et nous y aimer mutuellement sans fin. O chrétien, s'écrie ici saint Augustin, ne te laisse donc plus emporter à la témérité et à la fureur de ta haine, qui est aveugle, et qui ne voit pas que celui qu'elle te fait haïr a été aimé de Dieu de toute éternité, et doit peut-être faire encore un jour l'objet éternel de son amour. Hélas! tu crois mépriser et haïr un méchant homme, et tu méprises et tu hais peut-être un Saint, un Prédestiné, un Élu de Jésus-Christ. Tu crois maltraiter un homme méprisable, sans génie, sans lumières, dépourvu de bon sens et de toutes sortes de bonnes qualités, et peut-être que tu maltraites et que tu bafoues un de ces vases précieux, un de ces vases

(1) Rom. XIII. 8. — (2) Rom. I. 14.

choisis, sur lesquels Dieu veut faire éclater, dans le séjour de sa gloire, ses éternelles miséricordes. Tu crois rejeter de ta compagnie et chasser de ta maison un domestique incapable de te servir, une personne indigne de la société des hommes, et tu rejettes peut-être un homme destiné à former éternellement avec les Anges la société des Bienheureux. Ah! mon frère, si votre zèle était écouté et suivi, bientôt on arracherait cette ivraie du champ du Père de famille, bientôt la mort enlèverait de ce monde ce pécheur, cet impie, ce scélérat qui y cause tant de scandale et tant d'horreur : mais, hélas! aveugle que tu es, ce qui te paraît une ivraie est peut-être une tige du meilleur et du plus excellent grain qui doit être un jour enfermé dans le grenier du Père céleste; ce scélérat, cet impie, dont la seule vue te fait frémir, est peut-être un de ces Publicains, une de ces femmes abandonnées, qui doivent entrer dans le Ciel, tandis que tu te verras peut-être toi-même exclu de ce royaume et condamné à brûler dans des feux éternels. Qu'il ne vous arrive donc jamais, conclut ce saint Docteur, de juger, de mépriser, de condamner, de maltraiter personne. Aimez, aimez, au contraire, indifféremment tous les hommes; aimez-les sincèrement en Jésus-Christ, puisque, quelque méchants, quelque vicieux que vous les supposiez, Dieu les appelle de même que vous à la souveraine béatitude et à la possession de son céleste royaume. Aimez-vous enfin, dit ce Père, les uns et les autres, dans le temps, puisque vous n'êtes tous destinés qu'à vous aimer pendant toute l'éternité.

Ah! mes frères, que les premiers chrétiens se sen-

taient bien pressés de tous ces puissants motifs, qu'ils étaient bien convaincus de toutes ces touchantes vérités, puisqu'on voyait régner parmi eux une si douce paix, une union si parfaite, un concert si merveilleux! Le miracle de la charité chrétienne, dit saint Luc, les unissait si étroitement, quoiqu'ils eussent des intérêts et des passions différentes, qu'ils semblaient tous n'avoir plus qu'un cœur et qu'une âme, où naissaient les mêmes désirs, les mêmes inclinations et le même amour. On n'entendait plus, parmi ces hommes tout nouveaux, ces froides paroles, ainsi que s'exprime saint Chrysostôme, le Mien, le Tien; ce cri de guerre qui porte partout le trouble et la discorde, qui chasse la paix du sein des familles, qui arme les proches et souvent les frères même les uns contre les autres. Non, leur bonté, leur douceur, leur affabilité, leur modération, leur inclination à se faire plaisir, à se prévenir les uns les autres, faisaient, au contraire, dit saint Jérôme, l'admiration et l'étonnement des païens mêmes. Voyez, disaient-ils entre eux, comme les chrétiens sont officieux, charitables, bienfaisants; comme ils s'entr'aiment; comme ils sont empressés à se rendre toute sorte de services, à s'entrepardonner tous les déplaisirs qu'ils peuvent s'être causés réciproquement, à se relâcher de leurs intérêts pour le bien de la paix, à se céder les uns aux autres les honneurs qu'ils pourraient exiger avec justice, à se rendre enfin communs parmi eux leurs emplois, leurs rangs, leurs maisons, leurs biens, leurs héritages, tout ce qu'ils possèdent : *Videte quomodo se invicem diligant.* Voyez comme ils méprisent la mort quand il

s'agit de donner à leurs frères les secours dont ils ont besoin; comme ils les visitent dans les prisons, comme ils les assistent dans les chaînes, comme ils les encouragent dans les supplices, comme ils s'empressent de les inhumer après leur mort, et avec quelle joie ils s'exposent à mille périls pour leur rendre tous les devoirs de la charité chrétienne : *Videte quomodo se invicem diligant, et alter pro altero mori sint parati.* Ne dirait-on pas que ce n'est là qu'une même communauté, qu'un même corps, qu'une même famille? qu'ils sont tous véritablement frères, puisqu'ils semblent tous n'avoir qu'un cœur et qu'une âme? O que cela est aimable! que cela est charmant et honnête! Et peut-on douter qu'une religion qui unit si parfaitement tant de milliers d'hommes, différents d'âge, de génie, de caractère, de qualité, de profession; peut-on douter, s'écriaient-ils, frappés d'un si beau spectacle, qu'une telle religion ne soit la religion sainte et véritable? Ah! qu'il serait à souhaiter, mes frères, que tous ceux qui se sont séparés de l'Église eussent lieu d'admirer parmi nous la même union, la même fraternité, la même concorde! Mais, hélas! mes frères, ces heureux temps ont changé, et qu'il est à craindre que notre conduite ne soit devenue pour eux un sujet de dérision, d'horreur et de scandale! Que voit-on, en effet, parmi nous, mes frères, qui nous vantons de marcher sur les traces de ces premiers chrétiens que nous regardons avec raison comme nos pères et nos modèles, que nous glorifions sans cesse d'avoir conservé le véritable esprit de Jésus-Christ, l'esprit de douceur et de paix? Ah! dans ces derniers malheu-

reux temps, l'on ne parle que de charité, ce beau mot de charité retentit dans toutes les bouches : fut-il cependant jamais de siècle où cette vertu fût moins connue et moins pratiquée? Jamais les animosités, les perfidies, les trahisons, les intrigues, les jalousies, les procès, les envies, les cabales, les médisances, les partis, les violences, les injustices, les vengeances régnèrent-elles avec tant de chaleur qu'elles le font aujourd'hui? Ne semble-t-il pas que le monde est devenu comme un champ de bataille, où de part et d'autre l'on ne pense qu'à se supplanter, à s'entre-détruire, et à se perdre mutuellement? Que de contestations, de calomnies et d'injurieux rapports dans les conversations et les assemblées! Que de fourberies, d'artifices, de chicanes et de mauvaise foi dans les procès! Que d'injustices, de vexations dans le négoce! Que de querelles et de divisions dans les familles! Que de séparations et de divorces dans le mariage! Que d'indifférence et de froideur parmi les proches! Que de dureté, que de cruauté dans les riches! Que d'imprécations, que de murmures, que d'insolence parmi les pauvres! Hélas! mes frères, ne devez-vous pas conclure avec moi, qu'il n'y a presque plus de charité dans le monde, et que nous sommes comme déjà arrivés à ces malheureux temps prédits par le Sauveur, où les hommes doivent se haïr les uns les autres par une extinction entière de l'esprit primitif du christianisme?

Ah! chrétiens sans charité, sans amour, y pensez-vous, quand vous n'aimez point vos frères? Vous le savez, la loi est expresse : j'ajoute que la même in-

différence, la même froideur, la même inimitié, les mêmes querelles, les mêmes injustices et les mêmes cruautés que vous exercez à leur égard, vous les exercez envers Jésus-Christ même : *Quandiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis* (1). Rien sans doute ne doit vous faire mieux sentir combien il veut être obéi sur ce point, que de transporter ainsi à notre prochain tous les droits qu'il a sur notre amour, et que de regarder comme faits à lui-même tous les bons ou les mauvais offices que nous rendrons à nos frères. Comment pouvez-vous donc être si téméraires, que de violer une des lois les plus fondamentales de la religion? Comment êtes-vous si aveugles, que de renoncer à la gloire d'être ses enfants et ses disciples? Comment êtes-vous si cruels et si ennemis de vous-mêmes, que de vous résoudre enfin à n'être point éternellement aimés de son Père céleste? Car, n'en doutez point, celui, dit saint Jean, qui n'aime point son prochain, est dans un état de damnation et de mort; et celui, dit Jésus-Christ, qui ne l'aura pas secouru et soulagé dans ses besoins, sera condamné aux flammes éternelles. Voyez, je vous prie, et tremblez en voyant les effroyables malheurs auxquels vous vous exposez. Mais ne vous contentez pas de trembler et de frémir, tâchez encore de prévenir des malheurs si terribles, en aimant désormais votre prochain d'un amour tendre, sincère et efficace, et tel que Dieu vous le demande. Ah! pourquoi vous nuire, et pourquoi ne pas vous aimer les uns les autres? disait Moïse aux Enfants d'Israël, pour

(1) Matth. xxv. 40.

tâcher de les réconcilier et de les mettre en paix, quand il vit que l'impatience et la discorde s'étaient élevées entre eux. Pourquoi vous brouiller ensemble? Pourquoi n'avoir pas entre vous un même cœur et une même âme? Pourquoi n'être pas parfaitement unis comme doivent l'être des frères? *Viri, fratres estis, ut quid nocetis alterutrum* (1)? Aimez-vous donc sincèrement les uns les autres, disait saint Pierre aux premiers fidèles; et je vous le dis de même à vous aujourd'hui : Aimez-vous, et dépouillez-vous au plus tôt de tout ce qui pourrait altérer l'union, la charité, la paix qui doit régner parmi vous; défaites-vous de cette malignité, de cette animosité, de cette haine qui infectent votre cœur et qui vous éloignent de votre prochain : *Deponentes igitur omnem malitiam, et omnem dolum, et simulationes, et invidias, et omnes detractiones, sicut modò geniti infantes, rationabile, sinè dolo lac concupiscite* (2). N'usez plus de ces ruses et de ces artifices dont vous vous êtes servis pour vous surprendre les uns les autres : *Deponentes dolum.* Quittez ces fausses apparences, et n'ayez plus ces dissimulations qui, sous un visage froid, cachent les plus vifs ressentiments et les passions les plus animées : *Deponentes simulationes.* Étouffez ces envies secrètes qui vous font un supplice du succès et de la prospérité de vos frères : *Deponentes invidias.* Ne vous laissez point aller à ces médisances qui éteignent dans vos âmes la grâce et la charité, et qui souvent changent la société la plus sainte en une espèce d'enfer : *Deponentes omnes de-*

(1) Act. VII. 26. — (2) I. Petr. II. 1. 2.

tractiones. Si quelque affaire ou quelque procès vous a divisés, rapprochez-vous au plus tôt, et unissez-vous plus que jamais. Otez toutes ces formalités qui arrêtent tant de réconciliations; et, selon l'avis de saint Paul, prévenez-vous de part et d'autre : *Honore invicem prævenientes* (1). Soyez en cela comme des enfants: *Sicut modò geniti infantes;* et souvenez-vous que la simplicité d'un enfant vaut mieux en mille conjonctures, pour un chrétien, que toute la sagesse du monde. Souvenez-vous enfin qu'il est impossible d'être à Jésus-Christ, si l'on n'a l'esprit de Jésus-Christ; et que l'esprit de Jésus-Christ est un esprit d'amour et de charité. C'est à vous seul, divin Esprit, que nous recourons avec confiance, pour vous prier de venir dans nos cœurs y établir cette précieuse vertu. Si vous la faites revivre parmi nous et si vous faites cesser ce qui l'altère, c'est bien alors que, par une espèce de création, vous aurez renouvelé la face de la terre : *Et creabuntur, et renovabis faciem terræ* (2). Opérez ce miracle, Seigneur, opérez-le pour toute l'Église votre Épouse, mais en particulier pour cet auditoire qui m'écoute, afin que tous ceux qui le composent, unis dès maintenant par une sincère et parfaite charité, le soient éternellement par une même félicité, que je vous souhaite, mes frères, Au nom du Père, etc.

(1) Rom. xii. 10. — (2) Psal. ciii. 30.

FRAGMENTS

SUR LE MÊME SUJET.

..... (*Page* 218, *ligne* 30.) *ad invicem.* Père saint, s'écrie ensuite Notre-Seigneur, en levant les yeux au ciel, ce n'est pas seulement pour eux que je prie, mais encore pour tous ceux qui croiront en moi par leur parole; je vous prie, que, comme vous et moi nous ne sommes qu'un, n'ayant qu'une même essence et une même nature, ils ne soient tous aussi qu'un, par les liens d'une même charité et d'une même tendresse, afin que par-là, autant que par la prédication de l'Évangile, le monde croie que vous m'avez envoyé : *Ut credat mundus, quia tu me misisti* (1). Voilà, mes frères, l'unique but que ce divin Sauveur se propose dans toute son instruction et dans toute sa prière : c'est d'établir parmi nous une charité tendre et solide, une charité que rien ne soit jamais capable de détruire ni d'affaiblir, une charité qui fasse tout le bonheur de notre vie et le juste sujet de l'étonnement et de la conversion des païens mêmes. Voilà quelles sont les dernières et adorables volontés de notre Père céleste, et qu'il daigne lui-même nous intimer avant de mourir. Il nous avait fait ce commandement-là pendant sa vie, mais c'est jusqu'à trois fois qu'il nous le renouvelle aux approches de sa mort. Ce que je vous commande, nous dit ce divin Maître dans l'Évangile,

(1) Joan. xvii. 21.

avant de m'en retourner à mon Père, c'est que vous vous aimiez les uns les autres : *Hæc mando vobis, ut diligatis invicem* (1). Ce n'est point un conseil dont je laisse l'accomplissement à votre liberté; ce n'est point une œuvre de surérogation que je propose à votre piété et à votre dévotion : non, c'est un commandement exprès que je vous fais, et que vous ne pouvez violer sans crime ni sans encourir tous mes anathèmes. Encore une fois, que vous vous aimiez du même amour que je vous ai moi-même aimés, voilà mon précepte : *Hoc est præceptum meum, ut diligatis invicem, sicut dilexi vos* (2).

On peut dire en effet, mes frères, que ce commandement est proprement le commandement de Jésus-Christ, parce que c'est celui, disent tous les saints Pères, qu'il a eu le plus à cœur, qu'il a le plus souvent recommandé, qu'il a voulu qu'on observât le plus inviolablement; que c'est sa loi favorite, et qu'il l'a jugée la plus importante, parce qu'il a employé toute la plénitude de l'autorité de son Père, et tout le droit que son sang lui avait acquis, pour nous obliger à le garder fidèlement; qu'il s'est servi des promesses les plus flatteuses et des menaces les plus terribles pour nous y soumettre; qu'il a voulu que l'observation de cette loi fût comme le caractère de ses plus chers enfants; parce qu'il en a fait enfin la loi fondamentale de son Évangile, et qu'il a même pris soin que tous ces autres commandements fussent comme renfermés dans celui-là seul : *Qui diligit proximum*, dit saint Paul, *legem implevit* (3).

(1) Joan. xv. 17. — (2) Joan. xv. 12. — (3) Rom. xiii. 8.

Ce n'est pas assez : pour nous faire encore mieux sentir l'importance de ce précepte, notre divin Sauveur, mes frères, veut que ce soit un précepte toujours nouveau pour nous : *Mandatum novum do vobis*; c'est pour nous donner à entendre, que, comme on fait toujours observer à la rigueur les lois qui sont nouvellement intimées, tandis qu'on se relâche souvent sur l'exacte observance des anciennes, il veut aussi que la loi de l'amour du prochain soit toujours regardée parmi nous comme une loi nouvelle, afin qu'elle ait toujours la même force, et qu'elle soit observée dans tous les temps avec la même fidélité, sans qu'aucune autre loi ni aucune coutume contraire puisse jamais prescrire contre elle.

Combien d'autres excellentes raisons les saints Pères et les Interprètes ne rapportent-ils pas pour nous montrer dans quel sens Jésus-Christ appelle ce commandement un commandement nouveau? raisons qui ne laissent pas que d'être de nouveaux et puissants motifs pour nous porter à l'accomplir. Tantôt ils nous disent que ce commandement est nouveau dans sa cause, parce qu'il ne vient point, dit saint Thomas, de l'Ancien Testament, qui n'était qu'une loi de rigueur, mais de l'esprit du Nouveau, qui est un esprit de douceur et d'amour. Tantôt ils reconnaissent qu'il est nouveau dans ses effets, parce qu'il fait, de tous ceux qui l'observent, dit saint Augustin, comme de nouvelles créatures, c'est-à-dire, des hommes d'une vie et d'une sainteté extraordinaire : *Mandatum novum, quia innovat homines*; et que c'est cet amour du prochain, renouvelé par Jésus-Christ, ajoute le même

Docteur, qui a formé un peuple nouveau de toutes les nations du monde : *Hæc dilectio proximi gentes de universo genere humano fecit novum populum.* Tantôt ils prétendent qu'il est nouveau dans son idée; parce que, comme le disent saint Chrysostôme et saint Cyprien, Jésus-Christ lui a donné comme une autre forme, et a voulu qu'il fût observé d'une manière nouvelle et incomparablement plus parfaite que dans l'ancienne loi : *Mandatum novum, quia novo modo servandum.* L'on nous avait autrefois donné pour modèle de l'amour que nous devions porter à notre prochain, l'amour que nous nous portons à nous-mêmes : *Sicut te ipsum* (1). Mais notre divin Maître, mes frères, a vu que ce modèle était encore trop imparfait, et que nous ne savions pas nous-mêmes nous aimer comme il faut. C'est pourquoi il a renouvelé cette loi, en nous donnant un modèle plus assuré, plus parfait et plus accompli, qui est l'amour qu'il nous a porté lui-même : *Sicut dilexi vos* (2); et même l'union et l'amitié qui est entre lui et son Père : *Ut sint unum, sicut et nos unum sumus;..... ut dilectio, quâ dilexisti me, in ipsis sit* (3). Enfin ils veulent que ce commandement soit nouveau dans son motif, parce qu'il nous oblige d'aimer notre prochain et pour l'amour de Jésus-Christ, qui prend comme fait à lui-même ce qu'on fait au moindre des siens : *Mihi fecistis* (4); et pour l'amour de Dieu encore, en ce sens plus particulier, que la loi de l'Évangile associe toujours ces deux amours l'un avec l'autre; ce qui n'est point exprimé de la sorte

(1) Levit. xix. 18. — (2) Joan. xv. 12. — (3) Joan. xvii. 22. 26. — (4) Matth. xxv. 40.

dans la loi portée par Moïse. D'où nous devons conclure, que ce commandement s'appelle à juste titre un commandement nouveau, et que c'est par conséquent une obligation pour nous de l'observer avec une ferveur toujours nouvelle.

Disons encore, pour donner toujours plus de force à nos preuves, et pour vous faire toujours mieux comprendre l'importance de cette loi, qu'entre tous les commandements que le Seigneur nous a imposés, il n'en est point de plus grand, de plus excellent ni de plus sublime que celui de l'amour du prochain, puisque Jésus-Christ même le met au même rang que celui de l'amour de Dieu, qui est le plus grand commandement que le Seigneur ait jamais fait aux hommes : *Hoc est maximum et primum mandatum; secundum autem simile est huic : Diliges proximum tuum, sicut te ipsum* (1); qu'il n'en est point de plus essentiel, puisque c'est sur lui que roule toute la Loi et que sont fondés tous les oracles des Prophètes : *In his duobus mandatis universa lex pendet, et prophetæ* (2); qu'il n'en est point de plus étendu, puisque celui qui aime véritablement son prochain, accomplit en quelque manière tous les préceptes que la loi lui prescrit, et pratique toutes les vertus que la religion lui commande : *Plenitudo ergo legis est dilectio* (3); qu'il n'en est point dont l'usage puisse être plus universel, puisqu'on trouve partout occasion de pratiquer la charité, en public et en particulier, dans le domestique et au dehors, à la cour et au désert, dans toutes les conditions

(1) Matth. xxii. 38. 39. — (2) Matth. xxii. 40. — (3) Rom. xiii. 10.

et dans tous les états de la vie. Partout, en un mot, où il y a des hommes, quels qu'ils puissent être, il y a une obligation pour nous de les aimer et de les secourir. Obligation, mes frères, obligation si indispensable pour vous, que, comme je vous l'ai déjà insinué, ce n'est que par l'amour que vous avez pour votre prochain qu'on peut reconnaître si vous avez l'esprit de Jésus-Christ et si vous êtes ses disciples, c'est-à-dire, de véritables chrétiens : *In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem* (1). *In hoc :* Non, non, ce n'est point à une vie réglée en apparence, à une contenance modeste, ou à un extérieur mortifié, qu'on doit juger du christianisme d'une personne et de la solidité d'une dévotion véritable. *In hoc :* Ce n'est point aux sentiments tendres et affectueux d'une oraison douce et tranquille, qu'on doit mesurer la sainteté d'un dévot, d'un contemplatif. *In hoc :* Ce n'est point à la rigueur d'une pénitence austère, ce n'est point à la lecture des livres d'une spiritualité recherchée, qu'on doit décider de la vraie piété d'un chrétien. Ce n'est pas même, ajoute saint Augustin, etc. (*Page* 218, *ligne* 30.)

..... (*Page* 232, *ligne* 27.) corriger. Tantôt c'est un homme, dit-on, inquiet, bizarre, inconstant; d'un moment à l'autre, on ne le connaît plus; et, quoi qu'on fasse, on ne le peut contenter. C'est un homme violent et emporté; on ne saurait lui dire une parole,

(1) Joan. XIII. 35.

qu'il n'éclate tout d'un coup, et qu'il ne vous brusque sans modération et sans ménagement. C'est un mauvais cœur et un ingrat; on a beau lui faire du bien, il n'en a nulle reconnaissance, et ne voudrait pas vous rendre le moindre service après qu'on lui a rendu d'essentiels. C'est un malade qui devient extrêmement fatigant, et qui ne donne pour lui que du dégoût à force de se plaindre, ou de ne nous entretenir que de ses infirmités. Tantôt, dites-vous, c'est un malheureux dont vous n'avez reçu que de mauvais traitements; un ennemi qui a pris parti contre vous en plus d'une occasion, qui vous a calomnié, qui vous a ruiné par des procès injustes; un voisin, si vous voulez encore, qui, trouvant son héritage trop étroit, tâche de l'augmenter peu à peu de ce qu'il usurpe du vôtre. Tantôt, enfin, c'est un parent avec qui les lois vous donnent des biens à partager, et qu'il voudrait ravir et posséder tout seul. C'est un mari brutal, dissipateur, contrariant, sans égard, sans complaisance et sans amour. C'est une femme indolente pour les affaires domestiques, négligente pour l'éducation de ses enfants, livrée au monde, au jeu, aux folles parures. C'est un enfant qui néglige les vues et les conseils paternels, qui ne se gouverne que par ses caprices, et qui donne imprudemment dans tous les piéges qu'on tend à la jeunesse libertine. Voilà ce que vous nous dites tous les jours, chrétiens, pour vous dispenser de la loi de charité qui vous ordonne d'aimer vos frères. Mais dites-en, si vous voulez, encore davantage; car il n'est point de matière où vous soyez plus éloquent que lorsqu'il s'agit de parler des défauts et des imperfections d'autrui : de

tout cela que prétendez-vous conclure? Ah! sans doute, qu'étant peu aimables et même si dignes de mépris et de haine, vous ne sauriez jamais vous résoudre à vivre avec eux et à les aimer. Mais n'est-ce pas assez que JÉSUS-CHRIST vous déclare, etc. (*Page* 232, *ligne* 28.)

..... (*Page* 237, *ligne* 30.) pendant toute l'éternité.

On disait de nos pères : Voyez comme ils s'aiment, comme ils s'entre-secourent, comme ils sont toujours prêts à mourir les uns pour les autres. Les chrétiens, surpris de cet étonnement des infidèles, leur répondaient : Est-il étonnant que ceux qui ont le même Père dans le Ciel, la même Mère sur la terre, qui ont respiré l'air commun de la vérité, qui ont sucé le même lait de la grâce, qui vivent sous les mêmes lois, qui mangent à la même table, qui aspirent au même héritage, qui ne font, en un mot, qu'une famille, n'aient que le même bien, que les mêmes intérêts, et qu'ils soient toujours prêts à donner leur vie pour ceux qu'ils jugent plus utiles à la Mère commune?

On disait de nos pères : Voyez comme ils s'aiment, comme ils s'entre-secourent, comme ils sont toujours prêts à mourir les uns pour les autres. Et ne pourrait-on pas dire de nous : Voyez comme ils se haïssent, comme ils se nuisent, comme ils se déchirent, comme ils sont toujours prêts à se détruire les uns les autres? Voyez comment, parmi eux, chacun se renferme dans sa famille, dans ses proches, dans ses amis? comment, parmi eux, le pauvre souffre, sans que le riche l'assiste de son abondance? comment, parmi eux, le malheu-

reux est opprimé, sans que l'homme puissant le soutienne de son crédit? comment, parmi eux, l'homme innocent est maltraité, sans que personne ose ouvrir la bouche pour le défendre? Voyez comment, parmi eux, pour des intérêts de rien, les haines sont plus vives, les inimitiés plus longues, les divisions plus scandaleuses, souvent même entre ceux d'une même maison? Voyez comment, parmi eux, avec ces beaux noms de frère, de membres d'un même corps, il n'arrive point de mal à l'un d'entre eux, que presque tous les autres ne s'en réjouissent? Comment il n'arrive point de bien à quelqu'un, que presque tous les autres ne s'en affligent? Un chrétien, disait-on anciennement, n'est ennemi de personne : *Christianus nullius hostis;* et c'est là une bonté qui nous est propre, disaient les premiers chrétiens pleins de ferveur. *Hœc est propria bonitas nostra.* Ne semble-t-il pas, mes frères, que ce beau caractère soit effacé de dessus nous, ou que cette belle vertu soit rayée de nos devoirs? Vit-on jamais plus d'inimitiés? En voit-on autant parmi les infidèles que parmi nous?

Mais, me direz-vous, mon Père, pourquoi vous laisser emporter ainsi à votre zèle? pourquoi vous tant récrier contre le défaut de charité dans le monde, tandis que nous voyons encore parmi nous tant de concorde et d'union, tant de charité et d'amour? Ah! mes frères, j'en conviens, il y a encore, parmi les chrétiens de nos jours, de l'union, de la concorde et de l'amour; mais, grand Dieu! quel amour! un amour naturel, intéressé, partagé, inconstant, charnel, inefficace. Or, tel est l'amour que vous avez pour vos frères,

et qui, bien loin de contribuer à votre perfection et à votre salut, en est un égarement dangereux, et devient peut-être pour vous un désordre et un crime. Encore un moment d'attention, et vous allez en être convaincus.

Amour naturel. Vous aimez le prochain, il est vrai, mais vous ne l'aimez que pour des vues humaines et pour des qualités qui le rendent naturellement aimable. C'est l'esprit, c'est la noblesse, c'est la beauté, c'est la parenté, c'est l'alliance, c'est l'humeur, c'est le naturel que vous envisagez uniquement; en sorte que plus vous êtes tendres à toutes les considérations de la chair et du sang, plus vous êtes insensibles à toutes celles de la vertu et de la grâce. Or, est-ce là cet amour surnaturel et tout divin qui vous est ordonné par l'Évangile?

Amour intéressé. Quand vous aimez le prochain, vous dit saint Augustin, et que vous paraissez si bien intentionné, plein d'ardeur et de bienveillance pour lui, n'est-ce pas pour vous-même que vous l'aimez et que vous êtes si officieux à son égard? N'est-ce pas pour les services qu'il vous rend, pour le bien que vous espérez en recevoir, et pour obtenir par cet amour apparent des faveurs et des grâces que vous ne sauriez emporter par des demandes trop libres et trop impérieuses? Ah! qu'on examine bien, dit ce saint Docteur, et l'on verra que presque toutes les amitiés du monde ne sont aujourd'hui qu'un commerce d'intérêt où le cœur n'a point de part, et qu'un trafic sordide des services qu'on se rend dans l'espérance d'en recevoir de semblables ou même de plus grands. Or, je vous

le demande, un tel amour qui rapporte tout à sa propre utilité où à son plaisir, a-t-il quelque caractère, le moindre trait, de cette charité désintéressée que le Fils de Dieu est venu établir sur la terre parmi les hommes? *Caritas non quærit quæ sua sunt* (1).

Amour partagé. On aime l'un, parce qu'il est homme de mérite, et qu'il a d'excellentes qualités qui attirent notre affection et notre amour; et l'on hait l'autre, parce que c'est un petit génie, sans lumières, sans connaissances; parce que c'est un esprit bizarre, impatient, brusque et rempli de défauts. On recherche celui-ci, parce qu'il est d'une probité reconnue, et qu'on le sait prévenu en notre faveur; l'on fuit, l'on abandonne, l'on abhorre celui-là, parce qu'il est fier, hautain, qu'il ne nous revient point, et qu'il n'a rien d'engageant pour nous. En un mot, qu'on ait déplu à une personne puissante, on en a de la peine, on en est inquiet, on cherche à réparer sa faute; que ce soit, au contraire, à un homme indifférent, sans protection et sans appui, et de qui l'on n'ait rien à espérer ni rien à craindre, on ne pense nullement à réparer l'injure qu'on lui a faite. Or, est-ce là cette charité qui est douce, bénigne, et qui ne fait acception de personne? *Caritas benigna est* (2).

Amour inconstant. On aime aujourd'hui, on n'aime plus demain. Dans la prospérité l'on trouve des amis tant qu'on veut, et dans le besoin l'on ne trouve personne et l'on se voit abandonné de tout le monde. On se rapproche une fois, mais bientôt on se retire pour

(1) I. Cor. XIII. 5. — (2) I. Cor. XIII. 4.

ne se revoir jamais plus; et cela, sous prétexte qu'être ami ce n'est pas être esclave; que voulant faire un ami, il ne faut pas faire un ingrat; qu'il vaut mieux se quitter et se séparer amis, que de devenir ennemis déclarés et irréconciliables. Et ainsi l'on voit tous les jours des hommes se haïr, se déchirer, après avoir été unis comme des frères, et faire succéder la guerre la plus ouverte à la familiarité la plus intime : ce que les païens mêmes regardent comme une honte et un scandale. *Nihil turpius quàm cum eo bellum gerere, quîcum familiariter vixeris* (1). Or, est-ce là cette charité ferme et constante, qui ne se perd jamais? *Caritas nunquam excidit* (2).

Amour charnel et tout profane. Et tel est l'amour de tant de malheureux chrétiens qui sacrifient leur conscience et leur salut au désir de plaire à un ami qu'ils ne voudraient pas désobliger; qui sont toujours prêts à entrer dans ses intérêts, fussent-ils les plus mal fondés et les plus injustes; toujours prêts à entrer dans ses passions, fussent-elles les plus déréglées, les plus violentes, les plus infames; toujours prêts à entrer dans toutes ses erreurs, fussent-elles les plus contraires à la religion et les plus pernicieuses à la société? Et tel est encore l'amour de tant de jeunes libertins et de tant de filles mondaines et débauchées, qui leur fait entretenir ensemble les liaisons les plus dangereuses et les plus répréhensibles, et souvent même permettre et accorder à l'objet qu'ils aiment les

(1) Cicer. — (2) I. Cor. XIII. 8.

libertés les plus criminelles et les plus honteuses : liaisons dangereuses, par le péril qui y est attaché, et où ils s'exposent volontairement; répréhensibles, par le scandale qu'elles causent souvent, et auquel ils n'ont point assez d'égard; libertés criminelles, par les impressions qu'elles font sur l'esprit et sur le cœur, et par les sentiments qu'elles produisent; libertés honteuses, par les extrémités où elles entraînent et les chutes funestes où elles précipitent. Or, est-ce là cet amour qui édifie? *Caritas ædificat* (1).

Amour inutile et inefficace. Et tel est, mes frères, l'amour de presque tout le monde. On est civil, honnête, poli, je l'avoue; jamais siècle où il y eût plus de politesse et de savoir-vivre, et qui eût plus l'extérieur et les apparences de la charité. On a des airs affables, gracieux, insinuants; on affecte une complaisance infinie dans la société; on sait et l'on se pique de savoir se conformer au goût, à toutes les inclinations, à toutes les volontés des personnes avec qui l'on est en relation. Ce ne sont, de la part des hommes, les uns envers les autres, que promesses obligeantes, qu'expressions affectueuses, que protestations de services et d'un dévouement sans réserve. Mais, dans le fond, qu'est-ce que cela, sinon un langage qui dit tout et qui ne signifie rien; qui embrasse tout, et qui n'aboutit à rien; où le cœur paraît s'épancher dans les plus beaux sentiments, et cependant ne sent rien : langage dont le monde n'est point la dupe, car avec le moindre rayon de lumière on perce tout d'un coup au travers de ces

(1) I. Cor. VIII. 1.

apparences, et l'on entend tout ce qu'elles signifient; on réduit les paroles à leur vrai sens, les empressements étudiés, les témoignages les plus spécieux à leur juste valeur; et l'on est bientôt obligé de convenir, pour peu qu'on ait de l'expérience et du bon sens, que ce ne sont là que des bienséances, des usages, des façons d'agir du monde, et rien de plus. Un tel amour, un amour si profane, porte-t-il jamais le moindre caractère de cette charité si recommandée par saint Paul, de cette charité patiente qui nous engage à tout souffrir, à tout supporter de la part de nos frères, jusqu'à n'avoir même pour nos ennemis que des sentiments de paix au milieu des plus sanglants outrages: *Caritas patiens est?* de cette charité douce et bienfaisante, qui prévient le prochain, qui l'instruit, qui l'édifie, qui le soulage généreusement dans tous ses besoins : *Caritas benigna est?* de cette charité qui ne soupçonne jamais le mal, qui ne se met point en colère, qui n'est point ambitieuse, ni envieuse; qui n'est ni dissimulée ni suspecte; qui ne cherche point son propre intérêt, mais uniquement celui de ses frères; *Caritas non cogitat malum, non irritatur, non est ambitiosa, non quærit quæ sua sunt* (1)? de cette charité compatissante, qui ne se réjouit point du malheur d'autrui, qui ne se plaît point dans l'injustice, mais qui se plaît au contraire dans la vérité, qui pleure avec ceux qui versent des larmes, qui se réjouit avec ceux qui sont dans la joie : *Caritas non gaudet super iniquitate, congaudet autem veritati* (2)? de cette charité

(1) I. Cor. XIII. 5. — (2) I. Cor. XIII. 6.

enfin qui tolère tout, qui croit tout, qui espère tout, qui souffre tout, qui excuse tout, qui justifie tout, et qui ne se perd ni se s'altère jamais, quelque contradiction qu'il faille essuyer, et quelque obstacle qu'on ait à surmonter : *Caritas nunquam excidit?* La vraie charité souffre sans jalousie les bonnes qualités de ceux avec qui nous vivons; elle supporte patiemment leurs défauts; elle est ennemie de cette envie maligne qui fait le tourment et la honte de l'amour-propre; elle ne s'enfle point; elle n'inspire que d'humbles sentiments de soi-même, au lieu que l'orgueil n'inspire que du mépris pour les autres : et comment aimer ce qu'on méprise? elle n'a jamais les yeux ouverts sur les défauts de ses frères; elle ne voit pas, elle ne pense pas, elle ne soupçonne pas même le mal sur les plus fortes apparences; elle s'afflige de tout ce qui se fait de mal, elle se réjouit de tout ce qui se fait de bien, et elle le regarde comme si elle le faisait elle-même; elle n'a point de joie de l'injustice, mais elle en ressent beaucoup de ce qui est selon la vérité; elle n'est point ambitieuse, elle ne tient rien au-dessous d'elle, elle ne craint point de se déshonorer par les services qu'elle rend au prochain : *Non est ambitiosa.* Elle ne fait rien mal à propos; elle n'est point inconstante et légère : *Non agit perperàm* (1). Elle ne se réjouit point des fautes où tombent les autres, ou des injustices qu'on leur fait; elle se plaît, au contraire, à voir la justice pratiquée par tout le monde et à l'égard de tout le monde. La charité est disposée à croire du prochain

(1) I. Cor. XIII. 4.

tout le bien possible, et à en espérer pour lui la continuation; elle ne désespère jamais de la conversion ou du salut de personne.

Or, encore une fois, pensez-vous, chrétiens, qu'un amour naturel, intéressé, partagé, inconstant, charnel et inutile, tel que le vôtre en un mot, soit de quelque prix devant Dieu? Un tel amour a-t-il quelque caractère, le moindre trait de cette charité sincère, surnaturelle, désintéressée, universelle, constante, sainte et bienfaisante que le Fils de Dieu est venu établir sur la terre parmi les hommes, et qui nous est prescrite dans l'Évangile? Et ne devez-vous pas conclure, etc. (*Page* 240, *ligne* 22.)

..... (*Page* 240, *ligne* 21.) les pauvres. Le dirai-je, mes frères? jusqu'au milieu même de l'Église, jusques dans le Sanctuaire de Jésus-Christ, jusques dans la solitude du cloître, jusques dans le fond des retraites et des monastères, hélas! qui l'eût cru? que jamais on dût voir ce qu'on a vu tant de fois, ce qu'on ne voit que trop encore tous les jours? Que de ressentiments et de haines, que de jalousies, que de partis, que de cabales, que de brigues, que de guerres, que de scandaleuses divisions, que de désordres et de maux qui en sont les suites funestes! Ah! mes frères, où donc cette charité divine pourra-t-elle se retirer sur la terre, et où sera-t-elle à couvert de la passion des hommes, qui la maintiendra, qui la défendra, qui la conservera, qui en répandra les divines étincelles dans les cœurs, si ceux-là mêmes qui, selon leur état, en font profession,

et qui, selon leur ministère, devraient donner tous leurs soins à l'entretenir et à l'allumer partout, si ceux-là même, dis-je, s'échappent comme les autres, dans les rencontres, à parler contre la charité, à en rompre les sacrés liens, et à nourrir des inimitiés et des aversions qui l'anéantissent et qui la détruisent? Grand Dieu, ces temps malheureux que vous avez prédits, où les hommes doivent se haïr les uns les autres, et où la charité des infidèles doit être refroidie et presque éteinte dans tous les cœurs, ne sont-ils pas déjà arrivés? Ah! mes frères, vous en allez encore mieux juger par le détail que je m'en vais vous faire des devoirs qu'elle nous prescrit, et qu'on se met si peu en peine de pratiquer.

DEVOIRS DU CHRÉTIEN.

On ne peut être chrétien sans avoir la charité.

Nul, peut-être, parmi vous, n'est véritablement chrétien, mes frères, parce que, à l'égard du prochain, nul n'a cet esprit de charité que le christianisme demande. Car la charité, selon l'Apôtre, est la vie de l'homme nouveau et la vertu propre du fidèle. Aimez-vous les uns les autres, nous dit Jésus-Christ dans les derniers jours de sa vie; et son exemple nous le dit bien mieux encore. Aimez-vous; c'est à cette marque qu'il veut qu'on reconnaisse ses disciples, et il ne fait du christianisme et de la charité qu'une même chose. Or, sur ce principe, y a-t-il ici beaucoup de chrétiens? Où voit-on aujourd'hui dans le monde quelques traces de cette vertu? Je l'avoue, le nom de

charité plaît au cœur quand on le prononce; notre intérêt commun nous rend douce l'idée de ce devoir. Comment n'aimer pas une vertu qui peut nous être, dans nos maux, une ressource si utile? Mais cette charité qui plaît tant dans l'idée, dès qu'il faut la pratiquer, n'est plus si chère. En effet, je vous le demande, qui de vous ici peut prétendre à la gloire d'être chrétien par le titre de la charité? Sondons-nous ici nous-mêmes, et puisqu'on trouve dans la première Épître de saint Paul aux Corinthiens, le portrait de la charité fait de la main de Dieu même, mettons-en les traits auprès de vos sentiments et de votre conduite, et comparons-les ensemble. Hélas! que cette courte confrontation va vous convaincre bien sensiblement que vous n'êtes pas charitables; par conséquent, que vous n'êtes pas chrétiens : ce qui est de toutes les conclusions la plus triste et la plus humiliante pour vous.

La charité, dit saint Paul, est patiente même envers les ennemis, jusqu'à n'avoir pour eux que des sentiments et des pensées de paix au milieu des plus sanglants outrages : *Caritas patiens est* (1). Où trouve-t-on aujourd'hui cette patience? Vous traitez ce terme d'injure; pardonner, selon vous, c'est lâcheté, c'est bassesse; il faut tirer du plus léger affront la plus cruelle vengeance; il faut rendre le mal, je ne dis pas au double, mais au centuple; et pourvu qu'on se venge dans les règles que prescrit le monde, on croit se venger innocemment. Voilà cependant les maximes qui établissent la tranquillité d'un homme qui adore un Dieu

(1) I. Cor. XIII. 4.

mort pour ses ennemis. Avec cela vous seriez chrétiens? Quelle chimère?

La charité qui fait le chrétien est douce; *Benigna est.* Dans quel endroit de la terre trouve-t-on cette douceur à chacun de vous? La langue est un feu qui noircit et consume tout ce qu'il rencontre; il n'en sort que des paroles qui blessent et des traits qui donnent la mort. Vos assemblées aujourd'hui ne sont que des censures publiques, que des satires sanglantes, que des critiques impitoyables; vous n'épargnez ni le sacré, ni le profane. Le spectacle d'un homme flétri et diffamé réjouit vos yeux barbares; un entretien languit si la médisance ne l'assaisonne, et dès qu'elle est ingénieuse elle est innocente. Direz-vous après cela que vous êtes chrétien? Et comment le seriez-vous? Ayant si peu de charité, à peine êtes-vous homme.

La charité qui fait le chrétien est bienfaisante : *Caritas benigna est;* et où paraît-elle en vous? Qui de vous donne aujourd'hui selon son état, selon sa condition, selon son superflu, selon ses péchés, selon ses misères présentes? On ne voit partout que des cœurs étroits et impitoyables qui ne peuvent se dessaisir. L'orgueil, la volupté, la mollesse, ces monstres cruels, sont en vous une voix plus touchante et plus forte que la faim, la soif, la nudité de vos frères. Jamais les pauvres n'ont eu moins le nécesssaire, jamais les riches n'ont eu plus de superflu. Vous donnez dans le luxe des habits, dans la somptuosité de la table, dans les excès du jeu qui absorbent tout et ne laissent rien pour les pauvres. Plus leurs misères sont grandes, et plus vos entrailles se resserrent; et quand, dans nos malheureux

jours, vous ne montrez pas de la charité, pourrait-il y en avoir dans votre âme? O ciel! est-ce donc là ce que devait produire dans nous l'exemple d'un Dieu dont les plus grands miracles sur la terre ne furent que des charités? guérir les malades, multiplier les pains pour tout un peuple, ressusciter le fils d'une veuve, surtout racheter le monde par son Sang, ce qui est une excessive charité et un amour extrême. Quand je vous rapproche tous les traits de la charité compatissante, pouvez-vous vous souffrir vous-mêmes? Poursuivons.

La charité qui fait le chrétien n'est pas envieuse : *Caritas non æmulatur;* et vous, vous regardez d'un œil jaloux tout ce qui vous environne, ne pouvant souffrir sur la terre que vous d'heureux. Votre cœur avide usurpe, par ses désirs, tout ce qu'il voit briller dans les autres; ce qu'on leur donne vous semble ôté, faisant votre gloire de l'humiliation du prochain et votre bonheur de son infortune; car, qui de vous, à un certain degré, ne se trouve pas dans ce faible, et ne s'y abandonne pas, au lieu de le combattre? Est-ce donc là être charitable? est-ce donc être chrétien? Vous ne connaissez pas le christianisme.

La charité qui fait le chrétien n'est pas soupçonneuse : *Caritas non cogitat malum.* Un bon cœur, un cœur chrétien, ne peut comprendre qu'il y ait des méchants sur la terre; il croit que tout le monde est comme lui, et il trouve dans son fond l'apologie de tous les autres hommes. Et en vous, quelle liberté, je ne dis pas de soupçonner le mal, mais de le supposer sur les plus faibles apparences, de creuser dans les intentions de l'esprit, de sonder les abîmes du cœur?

Tel qui se fait un scrupule d'être médisant, se sait bon gré de juger des actions de son prochain; les bonnes lui paraissent incroyables, les mauvaises lui offrent toutes plus de vraisemblance. Plus les vertus sont pures et élevées, plus elles attirent la malignité de vos jugements; c'est dans les astres les plus brillants que vous vous efforcez de trouver des taches. Pouvez-vous, après cela, ne pas rougir de porter le nom de chrétien, qui est un nom tout d'amour, de paix et de miséricorde?

Voulez-vous encore que je vous confonde? La charité qui fait le chrétien ne cherche pas ses intérêts : *Caritas non quærit quæ sua sunt.* Et n'est-ce pas votre arrêt? Le propre intérêt est le seul ressort qui vous fait agir et le poids dominant qui vous entraîne : intérêt qui vous recueille tout en vous, et auquel vous sacrifiez le reste du monde. C'est cette passion cruelle qui rompt aujourd'hui les liens les plus sacrés, qui arme les proches, qui divise les familles, qui éternise les procès, qui sépare le fils du père et l'époux de l'épouse; c'est elle qui remplit les tribunaux de la justice de furieux acharnés à se ruiner, à se décrier, à se dévorer, ce semble. Oui, les tigres, les lions, les bêtes les plus féroces sont moins altérées du sang les unes des autres, que vous ne l'êtes du bien de vos frères. Avec cette disposition vous croyez être un chrétien? Peut-on être chrétien et un monstre tout ensemble?

Abrégons ce portrait; aussi nous n'y gagnerions rien : il nous est trop contraire. La charité tolère tout : *Omnia suffert;* et vous trop indulgent pour vous-

même, vous êtes inexorable pour les autres. La charité croit tout : *Omnia credit :* et vous, incrédule sur les vertus de autres, vous êtes crédule sur leurs vices. La charité souffre tout : *Omnia sustinet;* et vous, qui exigez qu'on souffre tout de vous, vous ne voulez rien souffrir des autres. Ainsi dans ce tableau de la charité, presque aucun ne se retrouve. Or, s'il en est ainsi, ô mon Dieu; (il l'est sans doute, puisque vous l'avez dit, que celui qui n'aime pas son frère est dans la mort;) qui de nous peut s'assurer ici de vivre? Si n'être pas charitable, c'est n'être pas chrétien; où sont maintenant les chrétiens? où les trouver? dans quel âge? dans quel état? dans quelles conditions? dans quel sexe? S'il ne peut y avoir de salut pour quiconque n'aime pas son prochain comme soi-même, quel sera le sort de tant d'âmes mondaines qui n'aiment qu'elles-mêmes, et à qui le prochain n'est rien? Que deviendra donc, au jour du jugement de Dieu, cette multitude qui m'écoute? Où en serez-vous vous-mêmes, mes frères? je vous le demande.

Ah! Juge suprême, qui nous déclarez, dans votre Évangile, que vous ferez de la charité le premier et le plus terrible chef de notre jugement; si vous le commenciez, ce jugement, dans ce saint temple; que là fût votre tribunal : Qui de nous, sans frémir, oserait y comparaître? A qui ne pourriez-vous pas dire, comme à l'Ange d'Éphèse : Malheureux chrétien, j'ai un sanglant reproche à vous faire : vous avez perdu votre première charité, cette charité qui vous fit chrétien, qui vous fit mon enfant, qui vous rendit mon disciple, qui vous fut donnée avec mon esprit dans

le baptême? Qui ne serait accablé par cette sentence foudroyante : J'ai eu faim, j'ai eu soif, vous ne m'avez donné aucun secours; allez, maudits, au feu éternel.

Vous surtout, mon cher auditeur, qu'ici rien n'alarme, pensez à vous; ce jour terrible approche, vous y touchez, vous y êtes; qu'avez-vous mérité? Vous sentez-vous assez charitable pour y être trouvé chrétien? Ceci pour vous est bien sérieux, bien décisif, bien terrible. Quelle sera pour lors votre éternelle destinée? Il faut vous l'apprendre. Le Ciel est pour les chrétiens charitables, l'enfer est pour ceux qui ne le sont pas. Vous vous connaissez; prenez vous-même votre place.

SERMON

SUR LA CHARITÉ ENVERS LE PROCHAIN.

LA PRATIQUE.

Diliges proximum tuum sicut teipsum.
Vous aimerez votre prochain comme vous-même. Matth. xix. 19.

Telle est, mes frères, l'obligation indispensable que le Seigneur nous impose à tous, d'aimer notre prochain du même amour que nous nous aimons nous-mêmes. Ce n'est point là, comme je vous le disais ces jours passés, un conseil dont il ait laissé l'accomplissement à notre liberté; ce n'est point une œuvre de surérogation qu'il nous ait seulement proposée; mais c'est un commandement très-exprès qu'il nous a fait, et dont la transgression précipite dans l'enfer quiconque a le malheur de s'en rendre coupable; mais commandement, au reste, dont le fidèle accomplissement fait tout le repos et tout le bonheur de cette vie, et même un gage très-assuré d'une éternelle félicité. Quel sensible plaisir, en effet, quelle joie, quelle douceur ne goûterions-nous pas les uns et les autres, dès ce monde même, si n'ayant tous que la même origine qui est la création, ne reconnaissant tous que le même ouvrier qui est le Seigneur, n'étant tous pétris que de la même matière qui est un peu de terre et de boue, n'aspirant tous enfin qu'au même

héritage et au même bonheur qui est le Ciel, nous n'avions tous aussi qu'un même cœur et qu'une même âme? *Cor unum, et anima una* (1). Quelle joie, quelle ineffable consolation pour l'Église, notre tendre et commune Mère, si elle voyait tous ses chers enfants rassemblés, si j'ose ainsi parler, sous ses ailes et entre ses bras, s'aimer les uns les autres avec une affection sincère et effective, s'entr'aider réciproquement, se soulager dans leurs besoins, se consoler dans leurs disgrâces et dans leurs afflictions, se féliciter mutuellement dans leurs bons succès; en un mot, si elle les voyait toujours prêts à pleurer avec ceux qui pleurent et à se réjouir de même avec ceux qui sont dans la joie, comme nous l'ordonne l'Apôtre! Ah! y aurait-il de joie semblable à la sienne, et de bonheur pareil au nôtre? Quel est l'hérétique, l'infidèle, le païen qui ne nous reconnaîtrait pas, à ces aimables traits, pour les vrais enfants et les disciples chéris de Jésus-Christ? Mais, hélas! parce qu'il n'y a presque plus de charité parmi nous, que voyons-nous autre chose que des querelles et des divisions? et de quoi n'entendons-nous parler le plus ordinairement, que de procès, de contestations, de fourberies, de cruautés, d'injustices? Et n'est-ce pas là ce qui fait le sujet des gémissements de l'Église? N'est-ce pas déchirer ses entrailles de charité où elle nous porte et où elle nous embrasse tous sans distinction? N'est-ce pas, à proportion, lui causer des douleurs pareilles à celle que ressentit la mère d'Ésaü et de Jacob, lorsque ses deux enfants,

(1) Act. IV. 32.

avant que de naître, se combattaient l'un l'autre dans le sein même où ils avaient été conçus? N'est-ce pas enfin ce qui fait la honte des chrétiens et le scandale des hérétiques, l'horreur des païens et des gentils? Il est donc, chrétiens, d'une importance extrême que je ranime aujourd'hui parmi vous cet esprit de charité si essentiel au christianisme, et néanmoins presque déjà éteint; et qu'après vous avoir convaincus, dans mon Discours précédent, de l'indispensable nécessité de cette vertu, je vous engage à la pratiquer avec soin. C'est à quoi je vais travailler, en vous faisant connaître sur ce point toutes vos obligations et tous vos devoirs; et c'est tout ce que je me propose dans ce Discours, après que nous aurons imploré les lumières du Saint-Esprit. *Ave, Maria.*

Vous le savez, mes frères, et je vous l'ai déjà dit, et peut-être encore en faites-vous tous les jours une triste expérience : le caractère de l'amour humain ne consiste qu'en compliments, qu'en civilités, qu'en offres de service, qu'en promesses trompeuses, et qu'en mille autres déguisements de cette nature, qui font le commerce le plus ordinaire de la vie du monde. Mais la charité chrétienne, l'amour, le véritable amour du prochain ne se contrefait point; il dit ce qu'il pense, il ne pense que ce qu'il sent, et il ne sent que ce qu'il veut exécuter. Ses paroles ne démentent jamais ses actions, et ses actions sont toujours conformes à ses sentiments, parce qu'il est essentiellement sincère, et qu'il n'a point d'autre voie pour s'expliquer que les œuvres. Il est donc d'une extrême conséquence

de connaître quelles sont les œuvres et les effets divins de cette charité, ou plutôt quelles sont les obligations et les devoirs qu'elle nous prescrit, afin que nous puissions les pratiquer et les remplir avec toute l'affection et tout le zèle dont nous sommes capables; ce qui nous sera d'autant plus aisé, qu'il n'est point de vertu dans le christianisme qui soit de plus d'usage que la charité; car on trouve partout occasion de l'exercer, parce qu'on trouve partout des misérables. L'excès des misères auquel tout homme est sujet, est d'une si vaste étendue, qu'on peut dire qu'il est de tous les états et de toutes les conditions. Ainsi l'on peut et l'on doit pratiquer la charité envers les riches et envers les pauvres, envers les heureux et envers les malheureux, envers les savants et envers les ignorants, envers les superbes et envers les humbles, envers les saints et envers les malades, envers les vivants et envers les morts, et généralement envers tous les hommes. On peut exercer cette vertu en public et en particulier, dans le domestique et au dehors, dans le grand monde et dans le fond d'une retraite, partout, en un mot, où des hommes comme nous habitent. Voyons donc, sans aller plus loin, ce qu'elle exige de notre piété, afin de pouvoir nous y rendre fidèles.

La charité chrétienne, mes frères, demande de nous, en premier lieu, que nous supportions le prochain avec une patience à toute épreuve; en second lieu, que nous l'édifiions par une condition de mœurs et une vie tout irréprochable et exemplaire; en troisième lieu, que nous le corrigions avec une douceur pleine de discernement et de discrétion; quatrième-

ment enfin, que nous le soulagions avec une compassion tendre et généreuse. En un mot, supporter patiemment le prochain, l'édifier constamment, le corriger prudemment, le soulager généreusement, tels sont les devoirs que cette divine et tout aimable vertu nous prescrit. C'est toute la doctrine de saint Paul sur ce sujet important. Reprenons, et soyez attentif, car rien de si intéressant pour vous.

Première obligation que la charité chrétienne nous impose. Supporter patiemment le prochain, c'est à quoi le grand Apôtre ne cesse de nous exhorter. Supportez-vous, dit-il aux Éphésiens, les uns les autres dans un esprit de charité et d'amour, et ne vous refroidissez jamais pour les défauts que vous remarquez dans vos frères : *Supportantes invicem in caritate* (1). Nous devons, dit-il, écrivant aux Romains, nous autres qui sommes plus forts et plus parfaits, bien loin de nous en prévaloir, de nous en faire un sujet de complaisance, ou même un droit de mépriser ceux de nos frères qui paraissent plus infirmes et plus imparfaits que nous, nous devons nous faire une obligation de souffrir tous leurs défauts, parce que c'est un devoir aux plus forts de soutenir les plus faibles : *Debemus autem nos firmiores imbecillitates infirmorum sustinere, et non nobis placere* (2). Enfin, souvenez-vous, mes frères, dit-il, parlant aux Corinthiens, et n'oubliez jamais que la véritable charité doit être douce, débonnaire, patiente : *Patiens est* (3); qu'elle ne s'aigrit de rien, et qu'elle s'arme d'une patience invin-

(1) Esphes. IV. 2. — (2) Rom. XV. 1. — (3) I. Cor. XIII. 4.

cible pour supporter tout : *Non irritatur; omnia suffert, omnia sustinet* (1). Or remarquez, je vous prie, ici, mes frères, que lorsque cet Apôtre nous fait le portrait de la charité, il commence et finit par dire, qu'elle est patiente. Pourquoi cela? demande saint Cyprien; c'est que la patience en est le fondement, l'appui et la racine, et que la charité sans la patience ne peut aucunement subsister ni remplir les devoirs auxquels elle nous engage : *Tolle caritati patientiam, et desolata non durat.* En effet, quelle paix, quelle union et quelle charité pourront jamais régner et subsister parmi nous, si vous ne vous supportez patiemment les uns les autres? Car il ne faut pas vous imaginer d'être vous-même sans défauts. Vous avez sans doute les vôtres, comme les autres ont les leurs : comme eux vous avez vos chagrins, vos fantaisies, vos inégalités, vos entêtements, vos caprices, vos ombrages, vos délicatesses, vos humeurs sombres, vos bons et vos mauvais jours; en sorte que si vous avez à souffrir des autres, les autres n'ont pas moins à souffrir de vous. Que si vous êtes si sensible, si délicat, si emporté sur les défauts d'autrui, n'est-il pas naturel qu'on use de retour votre égard, et qu'on soit aussi sensible, aussi délicat et aussi emporté sur les vôtres? Et de là que de désordres affreux ne s'ensuivent-ils pas! Je ne veux, mes frères, que votre triste expérience pour toute preuve de ce que j'avance. J'entre dans une famille. Hélas! quel spectacle se présente d'abord à mes yeux! J'y vois le fils armé contre le

(1) I. Cor. XIII. 5. 7.

père, et le père contre le fils; le mari irrité contre sa femme, et la femme révoltée contre son mari; le maître en furie contre le domestique, et le domestique contre le maître. J'y vois le frère en guerre contre le frère, et la sœur emportée contre la sœur. Si je passe dans ce qu'on appelle le commerce de la vie, d'une part je vois des voisins qui se haïssent mutuellement et qui s'entre-déchirent, qui ne peuvent ni se parler, ni se voir, ni se rapprocher une fois dans l'année : d'une autre part, je vois des amis qui, après s'être désunis et séparés l'un de l'autre, ne cherchent qu'à se supplanter et à se perdre; des associés qui, après avoir vécu long-temps ensemble comme deux frères, mangé à la même table, habité sous le même toit, être restés associés dans le même commerce l'espace de plusieurs années, viennent enfin à rompre pour ne jamais plus se voir de la vie. Vous le savez, chrétiens, nous avons la douleur d'être tous les jours les tristes témoins de ces événements déplorables et de ces scènes lamentables. Mais si nous cherchions le principe et la source de tous ces maux, ne nous serait-il pas aisé de voir que c'est pour l'ordinaire un accident très-léger, une légère brusquerie, une parole échappée dans la mauvaise humeur, un défaut d'attention, une mauvaise manière qu'on aura eue pour nous, qui causent tous ces divorces éclatants, tous ces procès ruineux, toutes ces inimitiés irréconciliables et tous ces affreux scandales; et qui ne les causeraient point, sans doute, si l'on voulait excuser tout, oublier tout, pardonner tout, supporter tout patiemment comme la charité nous l'ordonne?

O! si vous pouviez vous réduire à cette condescendance et à ce support mutuel, et la face de la terre, et l'intérieur de vos familles, qui ne sont l'un et l'autre qu'une trop sensible image de l'enfer, seraient une vive image du Ciel. N'ai-je donc pas eu raison de vous dire, avec l'Apôtre, que vous vous supportiez charitablement les uns les autres, que vous ayez de la douceur, de l'humilité, de la patience pour les défauts et les faiblesses de vos frères? *Supportantes invicem, et donantes vobismetipsis* (1). Ah! si je vous demandais ici de ces grands efforts de la charité chrétienne, comme lorsque les Martyrs tout couverts de sang sur les échafauds et à demi-morts, ramassaient encore tout ce qui leur restait de force pour aller embrasser leurs bourreaux, si je vous disais de passer les mers, d'aller habiter des contrées étrangères pour vous y apprivoiser avec les barbares et les gagner tous à Jésus-Christ; peut-être auriez-vous droit de vous récrier que je demande de vous une trop grande perfection, mais je vous dis : Du moins, pères et mères, supportez, qui? vos propres enfants, ces enfants à qui vous avez donné la vie, et à qui vous devez encore une éducation sainte, pleine de patience et de douceur. Mais je vous dis : Du moins, chers enfants, supportez, qui? ces pères et mères de qui vous avez reçu le sang qui coule dans vos veines, et pour qui vous devez avoir la soumission et la condescendance la plus parfaite. Mais je vous dis : Du moins, vous, femme, supportez ce mari avec qui vous êtes unie depuis si long-temps; et vous, mari, ayez des égards

(1) Coloss. III. 13.

pour cette femme qui est devenue la moitié de vous-même. Mais je vous dis : Du moins, gens du monde, supportez, qui? des hommes liés avec vous par le sang ou par l'amitié, avec qui vous avez à vivre dans le même commerce, dans la même société, dans la même profession, sous la même loi, sous le même ciel. Enfin je vous dis à tous : Supportez, qui? des chrétiens comme vous, baptisés au même Nom, rachetés du même Sang, nourris de la même doctrine et élevés dans la même foi, serviteurs du même Dieu, destinés à la même gloire que vous : *Supportantes invicem.* Est-il rien de plus raisonnable et de plus nécessaire pour conserver parmi vous cet esprit de charité qui fait tout le repos et toute la douceur de la vie d'un chrétien? Mais, me direz-vous, que devons-nous supporter dans notre prochain, et en quoi devons-nous faire éclater cette charité douce et patiente qui nous est si fort recommadée? *Super omnia caritatem habete.* Je réponds que vous devez supporter tout en lui; que votre charité pour lui ne doit jamais se rebuter de rien. Vous devez supporter en lui, non-seulement tous ses défauts personnels, ses inégalités, ses peines d'esprit, ses scrupules, ses troubles de conscience, ses caprices, ses grossièretés, ses mauvaises humeurs, ses bizarreries, son petit génie, ses indiscrétions, toutes ses manières rebutantes; mais encore les injures et les outrages que vous en recevez, les médisances, les calomnies, les soupçons désavantageux qu'il forme mal à propos sur votre compte, ses ingratitudes, ses infidélités à votre égard, ses injustices les plus criantes et les moins excusables, tous

les mauvais services qu'il vous rend, et tous les mauvais traitements qu'il vous fait et que vous ne pouvez empêcher par des voies légitimes.

Ce n'est pas assez de supporter patiemment toutes ces indignités de sa part, et d'étouffer dans vos cœurs le ressentiment et la colère qu'elles doivent naturellement y exciter; la charité demande encore de vous, que vous l'excusiez dans tous ces mauvais procédés, tantôt sur l'intention qu'il a eue, et que vous devez toujours, autant que faire se peut, interpréter favorablement; tantôt sur son défaut d'attention, sur un premier mouvement, ou sur une parole qui lui est échappée par hasard et par pure méprise; tantôt sur son extrême faiblesse, à laquelle il n'a pu guère faire autrement que de se laisser entraîner, quelque violence qu'il se soit faite à lui-même. En un mot, la vraie charité demande que vous croyiez toujours qu'il y a plus d'erreur, de légèreté et de surprise, dans son fait, que de mauvaise volonté et de malice, et que par conséquent vous le regardiez comme bien plus digne de votre compassion et de votre pitié, que de votre vengeance et de votre haine. Voilà, mes frères, à quoi vous oblige la charité chrétienne; et avouez que si l'on pouvait se réduire dans le monde à cette condescendance et à ce support mutuel, tout l'univers serait bientôt en paix, et bientôt la face de la terre, qui n'est qu'une image de l'enfer par les divisions qui y règnent, serait une image du Ciel par la concorde parfaite qui y serait établie. Mais avouez du moins, mon Père, me direz-vous peut-être, qu'il est bien dur et bien triste d'avoir tant de déboires à souffrir, tant de mauvaises

manières à supporter, tant d'orages à essuyer, non-seulement de la part de tant de gens qu'on ne connaît pas, mais même de ceux avec qui l'on est continuellement obligé de vivre. Mais n'est-il pas également bien dur et bien triste pour les autres, mon cher frère, de souffrir et de supporter les mêmes mauvaises manières et les mêmes duretés de votre part? Car vous ne seriez pas peut-être, comme je vous l'ai déjà dit, si aveuglé, que de vous croire exempt de toute imperfection et de tout défaut? Il est bien dur et bien triste, dites-vous, femme du monde, d'avoir toujours auprès de soi, sans pouvoir se plaindre, un mari emporté, violent, furieux, déraisonnable, débauché, qui dissipe tout, qui ne veut jamais se mêler de rien, et qui refuse toujours de partager des soins qui doivent être communs dans une famille. Mais n'est-il pas aussi bien dur et bien triste pour un mari, d'être toujours avec une femme oisive, négligente, querelleuse et peu soumise à ses ordres, qui n'est entêtée que des complaisances qu'on lui doit, et qui se plaint toujours de celles qu'on ne lui rend pas? qui ne pense qu'à son jeu, qu'à sa vanité, qu'à ses plaisirs, tandis que les affaires de toute une maison s'en vont dans un désordre affreux? Il est bien dur et bien triste, dites-vous, mes enfants, d'avoir des pères et des mères qui n'ont nul amour, nulle complaisance pour vous, et qui ne prennent aucun soin de votre éducation. Mais n'est-il pas bien dur et bien triste pour des pères et des mères, d'avoir en vous des enfants d'un si mauvais naturel, qui, méprisant les vues et les conseils paternels, ne se gouvernent que par leurs caprices, et n'aiment que

l'oisiveté, les plaisirs, la dissipation et la débauche? Il est bien dur et bien triste, dites-vous, maîtres et maîtresses, d'avoir tous les jours dans sa maison et devant ses yeux des domestiques si désobéissants, si têtus, si volontaires et si peu circonspects pour tout ce qui regarde vos affaires. Mais n'est-il pas aussi bien dur et bien triste pour ces pauvres domestiques, de servir tous les jours des maîtres si durs, si ingrats, si brusques, si sévères, si impatients, si bizarres, qui ne leur donnent jamais un moment de repos ni de joie? Enfin, il est bien dur et bien triste, dites-vous, d'avoir tant à souffrir d'un parent, d'un ami, d'un voisin, d'une personne qu'on croyait dans ses intérêts. Mais n'est-il pas aussi bien dur et bien triste pour eux d'avoir tant à souffrir de vous, qui manquez peut-être à leur égard en mille occasions? Je le veux; ils vous chagrinent, et ils affectent de vous nuire : mais votre propre malignité contre eux ne vous attire-t-elle point tous ces chagrins? Ils vous décrient et ils se déchaînent contre vous : mais les airs fiers et méprisants que vous avez pour eux ne vous attirent-ils point ces calomnies et ce décri? Ils vous fuient, ils évitent d'avoir commerce avec vous : mais n'êtes-vous point de ces critiques ennemis des plaisirs d'autrui, qui empoisonnent par leurs censures et par leurs discours malins la douceur de la plus innocente société? Ils n'ont ni réserve, ni ouverture de cœur pour vous, et font tout sans vous consulter : mais n'êtes-vous point du nombre de ces esprits inquiets qui, par esprit de contradiction, ne sont jamais de l'avis d'autrui; ou de ces esprits indiscrets à qui l'on ne peut prudemment

rien dire que ce que l'on veut rendre public, et qui ne savent rien moins taire que ce qu'on leur dit en secret? Si donc il vous est bien triste et bien dur de voir qu'on n'a ni complaisance, ni douceur, ni déférence, ni respect, ni soin, ni confiance, ni attention, ni charité pour vous, croyez-vous qu'il leur soit moins dur et moins triste de voir et d'éprouver que vous n'en avez pas davantage pour eux? Or, à tout cela quel remède? Je n'en vois point de plus doux, de plus facile, ni même de plus nécessaire, que de corriger chacun ses propres défauts, et, si l'on ne peut s'en défaire, de se supporter du moins patiemment les uns les autres : *Supportantes invicem*. Car les défauts étant réciproques, la patience doit être commune, et la charité mutuelle; et celle-ci l'est effectivement, si elle est véritable. Car ce que l'on vous demande pour les autres, que vous dissimuliez, que vous excusiez, que vous supportiez leurs misères et leurs faiblesses, on le demande aussi aux autres pour vous. Solide motif qui doit vous porter efficacement à supporter vos frères, quelque dur, quelque austère que ce support vous paraisse, puisqu'il me semble que vous êtes parfaitement dédommagés de la contrainte qu'il faut vous faire en réprimant vos passions et votre humeur en leur faveur, par celle qu'il faut que vos frères se fassent pour ne pas vous fâcher et pour vous complaire, en forçant leur humeur et leur propre penchant. Ne dites donc plus qu'il est bien dur et bien triste de supporter ainsi tous les défauts de votre prochain. Ah! n'était-il pas bien plus dur et bien plus triste à Jésus-Christ, que vous devez regarder comme votre

premier Modèle, de rester et de vivre toujours avec des disciples grossiers, ignorants, stupides, remplis de défauts et d'imperfections, peu capables de démêler la différence de son royaume d'avec ceux de ce monde? Cependant remarquez avec quelle charité il les souffrait, il les supportait, il ne se lassait jamais de les instruire, quoiqu'ils oubliassent aisément ses divines leçons! On ne le voyait point changer de disciples ni d'apôtres, quelque défectueux que fussent ceux qu'il s'était d'abord choisis. Jamais il ne leur reprochait leurs fautes avec aigreur, mais il le faisait avec une douceur, une modestie et une condescendance dignes de toute notre admiration. Il leur ouvrait insensiblement les yeux sur l'imperfection de leur naturel, et les détrompait de l'illusion et de la fausseté de leurs idées. Ah! n'est-il pas encore bien plus triste et bien plus dur à votre Dieu de supporter tous les jours de votre part tant d'énormes ingratitudes, tant de noires infidélités, tant d'horribles prévarications, tant de cruautés et de mépris, qu'il pourrait venger par des feux éternels, mais qu'il souffre cependant avec une patience ineffable, par un excès de charité pour nous? Or, telle est, chrétiens, la patience et la charité que vous devez exercer envers vos frères, si vous ne voulez mériter tous les traits de sa justice et de son courroux, ainsi que vous en êtes menacés dans l'Évangile : *Judicium sinè misericordia illi, qui non fecit misericordiam* (1). Mais non-seulement cette charité doit vous porter à les souffrir et à les supporter

(1) Jacob. II. 13.

patiemment ; elle vous oblige encore à les édifier constamment par une vie sainte. Deuxième devoir que la charité chrétienne vous impose. C'est toujours l'apôtre saint Paul, mes frères, qui continue de nous instruire sur cette belle et importante matière.

La véritable charité, dit ce grand Apôtre, est celle qui porte le prochain à Dieu, qui le détourne du mal, qui le convertit, qui le sanctifie par les exemples de vertu qu'elle lui donne. C'est la vaine science de ce monde qui enfle, mais c'est la charité chrétienne qui édifie : *Scientia inflat, caritas verò ædificat* (1). Que chacun de vous donc, ajoute-t-il dans un autre endroit, montre son zèle et son amour pour le prochain, en contribuant à son édification et à son salut par la sainteté de sa vie : *Unusquisque vestrûm proximo suo placeat in bonum ad ædificationem* (2). On apprend à pratiquer soi-même la vertu, quand on la voit pratiquer aux autres : l'exemple d'une personne vertueuse fait quelquefois plus de bien que tous les sermons du Prédicateur le plus pathétique ; c'est un reproche secret, mais efficace, dont on se défend moins, mais dont on profite davantage. Mais celui, dit saint Jean, qui lui est un sujet de scandale par ses mœurs corrompues et déréglées, bien loin de l'aimer et de lui témoigner sa charité, devient un homicide à son égard : *Qui diligit fratrem suum, scandalum in eo non est* (3) ; et dans un autre endroit : *Qui odit fratrem suum, homicida est* (4). De là, mes frères, comprenez qu'un

(1) I. Cor. VIII. 1. — (2) Rom. XV. 2. — (3) I. Joan. II. 10. — (4) I. Joan. III. 15.

devoir des plus essentiels que la charité vous impose, c'est de donner bon exemple à votre prochain; et que c'est pécher essentiellement contre cette vertu, que de lui en donner de mauvais. En effet, dit saint Chrysostôme, si le larcin qui dépouille le prochain d'un bien passager, si la calomnie qui lui ôte une vaine réputation, si un mauvais office qui lui fait perdre son crédit et qui ne va pour lui qu'à la destruction d'une fortune périssable, si ce sont là, dans toutes les règles de la religion, autant d'attentats contre la charité qui lui est due; qu'est-ce, je vous le demande, que le mauvais exemple et le scandale, qui, en lui enseignant le péché et l'enhardissant à le commettre, tend si évidemment à la perte de son salut éternel? Non, non, dit le Disciple bien-aimé, un mal, un désordre aussi grand ne peut être dans celui qui aime véritablement son frère; et quiconque s'en rend coupable, ne doit être regardé que comme un homicide et un meurtrier: *Homicida est.* Ah! mes frères, qu'il y a donc bien peu de charité dans le monde, et qu'il s'y trouve bien des meurtriers et des homicides, puisque l'on ne voit partout que de mauvais exemples et des scandales! Combien en effet de jeunes gens, qui, sous prétexte de sympathie, de reconnaissance, d'honnêteté toute pure, d'attachement respectueux, et même de charité, se servent ainsi de piége et de sujet de scandale les uns aux autres, par les soins qu'ils prennent de se plaire, par les discours tendres qu'ils se tiennent, et par ces maudites affectations de douceur et de fierté, d'empressement et de retenue, qu'ils pratiquent avec tant d'art, pour se tromper, pour se séduire, disons

mieux, pour se perdre et pour se damner enfin réciproquement par les libertés les plus criminelles; car c'est là, pour l'ordinaire, qu'aboutissent toutes ces amitiés prétendues innocentes. Combien de ces hommes libertins et vicieux, qui, bien loin d'édifier les âmes dans un esprit de charité, ne s'appliquent, au contraire, qu'à les corrompre, qu'à les pervertir, et qu'à les faire tomber dans l'abîme soit en les détournant du bien, soit en les portant au mal, soit en leur communiquant leurs sentiments dépravés, soit en leur enseignant des péchés qu'elles ignorent, soit en leur donnant de pernicieux conseils, soit enfin en les entraînant dans le vice par les exemples et les discours les plus contagieux et les plus funestes; qui, bien loin d'être touchés de la perte de ces âmes, d'être effrayés de la damnation de leur frère, affectent même d'y contribuer positivement, y travaillent de dessein formé, en cherchent toutes les occasions, et se glorifient comme d'un succès d'y avoir réussi! Combien de pères et de mères, qui, bien loin de n'inspirer à leurs enfants que l'amour de la piété et de la vertu par une vie irréprochable et par une exacte fidélité à remplir tous leurs devoirs, ainsi qu'une plus étroite charité les y oblige, ne leur inspirent, au contraire, par leurs discours trop libres, leurs railleries sur nos saints Mystères, leur éloignement des choses saintes, et leur vie toute mondaine et toute païenne, que l'amour de la vanité, du libertinage et du vice! Combien de maîtres et de maîtresses de famille, que la charité devrait porter à être les modèles de leurs domestiques par la sainteté de leur vie, et que la passion porte cependant

à les rendre souvent les propres complices de leurs crimes, ou du moins les entremetteurs de leurs liaisons criminelles, les ministres de leurs inimitiés et de leur vengeance, les coopérateurs et les exécuteurs de leurs volontés les plus déréglées! Combien de femmes et de filles du monde, dont la modestie, la régularité, la retenue devraient faire l'édification de l'Église et la preuve de leur charité pour les fidèles, et qui cependant deviennent un sujet de scandale et de chute à ces mêmes fidèles, en allumant des passions impures dans leurs cœurs, soit par leur immodestie dans les habits et leur luxe dans les parures, soit par leurs nudités indécentes, leurs airs libres et enjoués, et leurs continuelles affectations de plaire! Hélas! qui pourrait nombrer les désirs criminels qu'elles inspirent, les péchés qu'elles font commettre, les âmes qu'elle damnent tous les jours par de si pernicieux exemples? Combien, enfin, de gens en place, distingués par leur qualité, leurs emplois, leur rang, que la loi de la charité oblige encore plus spécialement à édifier, parce que leur conduite et leurs actions sont comme une espèce de loi que les inférieurs se font une règle de suivre, et dont la vie cependant peu édifiante devient la malheureuse source d'une infinité de crimes et de désordres! Car tel commet un péché, qui ne le commettrait pas, s'il voyait que celui qui naturellement doit le réprimer ne le commet point lui-même.

Or, je vous le demande, tous ces chrétiens et ces chrétiennes, quels qu'ils soient, et tant d'autres encore qui donnent de mauvais exemples, ont-ils de la charité pour leurs enfants, pour leurs domestiques, pour leurs

amis, pour leur prochain, pour leurs frères? Non, ils n'en ont point; et bien loin d'en avoir, ils sont, par leurs mauvais exemples et par leurs scandales, les homicides de leurs enfants, de leurs domestiques, de leurs frères, et de la charité même : *Qui odit fratrem suum, homicida est.* Et ne me dites point ici, que vous n'eûtes jamais la volonté déterminée, ni même l'intention de perdre ainsi la charité envers votre prochain, de le faire périr, ni de lui être une occasion de chute. Car le démon lui seul, oui, le démon lui seul est capable d'une pareille malice. Mais n'est-ce pas assez, pour vous rendre criminel autant que vous pouvez l'être, que vous vous aperceviez qu'en effet vous le faites périr, que vous tenez une conduite qui tend d'elle-même à le faire périr, que vous faites une action en conséquence de laquelle il est indubitable qu'il périra? et pouvez-vous douter qu'il ne périsse en effet, en voyant les impressions funestes que vous faites sur lui par vos mauvais exemples? Mais aussi, pourquoi est-il si faible que de se scandaliser d'une chose que j'ai toujours regardée comme innocente? Ah! mes frères, s'écrie saint Jérôme, quel est donc l'excès de votre aveuglement, de regarder comme innocent ce qui cause la mort de l'âme de votre prochain, et lui fait les plus mortelles et les plus profondes blessures? Et quand, selon vos vues, que Dieu saura bien confondre un jour, tout cela en soi-même serait innocent; du moment que les suites en sont si fatales et si terribles, ne devez-vous pas vous en abstenir absolument, et en avoir la plus vive horreur? Pourquoi aussi est-il si faible? Mais pourquoi vous-même avez-vous aussi si

peu de charité que de ne vouloir vous contraindre en rien pour ne pas scandaliser sa faiblesse? Et c'est précisément parce qu'il est si faible, vous dit l'apôtre saint Paul, que la charité chrétienne doit vous engager à avoir pour lui plus de ménagements, et à être toujours plus sur vos gardes pour ne lui devenir jamais un sujet de scandale et de chute. Pour moi, ajoute-t-il, si je savais que la viande que je mange fût capable de scandaliser la faiblesse de mon frère, quoique l'usage de cette viande ne me fût défendu par aucune loi, je me condamnerais, par la loi de la charité, à n'en point manger de la vie : *Si esca scandalizat fratrem meum, non manducabo carnem in æternum* (1). Ainsi parlait cet Apôtre charitable, mes frères, pour vous faire sentir que nous ne devons jamais nous croire permis ce que nous prévoyons et ce que nous savons, pour l'ordinaire, devoir être nuisible au salut de nos frères ; et que plus ils sont faibles, plus aussi la charité nous oblige de les ménager et de nous interdire tout ce qui pourrait les mal édifier, quelque innocente d'ailleurs que la chose nous paraisse. Êtes-vous donc plus privilégiés que ce grand Apôtre? La loi de la charité vous oblige-t-elle moins que lui? et vous est-il plus libre qu'à lui de vous en dispenser?

Mais si toutes ces raisons ne vous satisfont point, et ne sont point capables d'arrêter envers votre prochain le cours de vos mauvais exemples, dites-moi, je vous prie, que répondrez-vous vous-mêmes à celles de Jésus-Christ, lorsqu'au jour terrible de sa colère il vous de-

(1) I. Cor. VIII. 13.

mandera compte, non-seulement de vous-même, mais encore de votre prochain, qu'il vous avait chargé de sanctifier par les exemples d'une vie sainte et chrétienne? *Sanguinem autem ejus de manu tua requiram* (1)? Mais dois-je répondre d'un autre que de moi? disait Caïn à Dieu; et voulant se justifier devant lui, M'avez-vous établi le tuteur et le gardien de mon frère? *Num custos fratris mei sum ego* (2)? langage que tiennent encore tous les jours tant de mondains : Suis-je chargé du salut d'autrui? en suis-je responsable? Oui, reprend le Seigneur par son Prophète, vous m'en répondrez; car le même zèle et la même charité que vous souhaitiez qu'il eût pour votre salut, vous deviez l'avoir aussi pour le sien; et comme vous aviez besoin qu'il vous édifiât, vous deviez aussi l'édifier de même. C'est cependant, malheureux chrétiens, par vos mauvais exemples que votre frère s'est perdu, ce frère que la charité devait vous rendre si précieux et si cher; c'est par vos sollicitations, par vos discours licencieux, que la pureté de son âme a été souillée; c'est vous qui, par vos erreurs et par les détestables maximes de votre libertinage, lui avez gâté l'esprit; c'est vous qui, par l'attrait et le charme de votre vie dissolue, lui avez empoisonné le cœur; c'est vous qui l'avez éloigné de la vertu et dégoûté de tous ses devoirs, par vos railleries pleines d'impiété. S'il s'est engagé dans les voies corrompues du péché, c'est par la liaison qu'il a eue avec vous. S'il s'est livré à toutes ses passions, c'est par la fausse gloire qu'il s'est faite de vous imiter. S'il

(1) Ezech. III. 18. — (2) Gen. IV. 9.

a contracté tous vos vices, c'est par le désir de vous contenter et de vous plaire. S'il s'est enfin damné et perdu, c'est vous, cruel, c'est vous, inhumain, c'est vous, barbare, homicide, qui par vos scandales l'avez précipité dans cet affreux abîme d'une éternelle damnation. Mais sache, pécheur, et apprends, qu'ayant été la cause de la perte de ton frère, tu dois être aussi éternellement, dans l'enfer, l'infortuné compagnon de son malheur : *Sanguinem autem ejus de manu tua requiram* (1). Ah! mes frères, prévenons, prévenons ces justes mais terribles reproches, en nous appliquant avec soin, ainsi que nous le recommande l'Apôtre, à chercher, dans un esprit de charité, tous les moyens les plus propres à nous édifier et à nous porter à Dieu les uns les autres, par la pureté de nos mœurs et la sainteté de notre vie : *Itaque quæ pacis sunt sectemur, et quæ ædificationis sunt in invicem custodiamus* (2). Mais avançons. La charité demande encore de nous que nous nous corrigions mutuellement, lorsque nous avons eu le malheur de tomber dans quelque faute. Corriger prudemment le prochain : troisième devoir que cette divine vertu nous impose.

Mes frères, dit l'apôtre saint Paul, si quelqu'un d'entre vous est tombé par surprise dans quelque péché, vous autres, qui êtes spirituels, ayez soin de le relever et de le corriger dans un esprit de charité et de douceur : *Fratres, et si præoccupatus fuerit homo in aliquo delicto, vos, qui spirituales estis, hujusmodi instruite in spiritu lenitatis* (3). Gardez-vous bien, dit-il

(1) Ezech. III. 18. — (2) Rom. XIV. 19. — (3) Galat. VI. 1.

à Timothée, de le considérer et de le reprendre comme un ennemi; mais avertissez-le, corrigez-le comme votre frère, dans l'espérance que Dieu pourra lui donner un jour l'esprit de pénitence pour se repentir de sa faute et pour sortir par-là des dangereux piéges du démon : *Nequando Deus det illis pœnitentiam ad cognoscendam veritatem, et resipiscant à diaboli laqueis* (1). Telle est, chrétiens, la doctrine de l'Apôtre sur ce sujet, doctrine qu'il avait apprise sans doute de Jésus-Christ, puisque ce divin Maître nous fait à tous, dans l'Évangile, un si rigoureux précepte de la correction fraternelle, que nous ne devons regarder, dans le fond, que comme une suite nécessaire de celui de la charité. Car enfin, si nous aimons véritablement notre prochain, n'est-il pas évident que nous devons travailler autant qu'il nous est possible à lui procurer le salut, qui est le plus excellent de tous les biens? Si c'est un devoir de charité pour nous de l'assister dans ses maux temporels, à combien plus forte raison la même charité ne doit-elle pas nous obliger à le secourir dans les nécessités spirituelles de son âme? Or, qui doute qu'un des plus puissants moyens pour lui procurer le salut et le délivrer de ses péchés, ne soit de le détourner des voies corrompues du vice, par de sages remontrances et de salutaires corrections? Ah! chrétiens, s'écrie saint Chrysostôme, si votre prochain se trouve réduit dans une extrême misère, s'il est enfermé dans une cruelle prison, s'il est sur le point de tomber dans un précipice, vous convenez, sans doute, que la charité

(1) II. Tim. II. 25.

chrétienne vous oblige pour lors de l'aller secourir. Mais que ne devez-vous pas faire et entreprendre, animés de la même charité, lorsque vous voyez son âme dans une extrême indigence, tomber dans l'inimitié de Dieu, dans l'esclavage du démon, et près de se précipiter, pour une éternité, dans l'enfer? Avis, conseils, instructions, remontrances, corrections, menaces même, s'il le faut, tout ne doit-il pas être employé pour empêcher la perte d'une âme? Et si cette âme se perd par votre faute, n'est-il pas incontestable que sa perte doit infailliblement entraîner la vôtre? Et ne me dites point ici, (c'est toujours le même Docteur qui parle,) que vous n'êtes point appelé à prêcher l'Évangile comme les Apôtres, ni destiné à conduire les âmes comme les ministres et les pasteurs de l'Église, et que, par conséquent, ce devoir de la correction fraternelle ne vous regarde point; car, quoique ce devoir regarde plus spécialement encore les pasteurs de l'Église, les chefs de famille, les magistrats d'une ville, tous les supérieurs quels qu'ils soient, à l'égard de ceux qui sont sous leur conduite, sachez qu'il ne vous oblige pas moins, vous particulier, à corriger, dans un esprit de discrétion et de douceur, votre frère, lorsqu'il tombe dans quelque faute, et que vous prévoyez raisonnablement qu'il profitera de votre correction. C'est là, n'en doutez point, un devoir essentiel pour vous, et une obligation très-rigoureuse que le Seigneur vous a imposée, en vous chargeant chacun en particulier du salut de vos frères : *Mandavit illis unicuique de proximo suo* (1). Cependant, que voyons-

(1) Eccli. XVII. 12.

nous dans le monde? hélas! nous n'y voyons que péché, que désordre et que scandale, et presque personne qui le réprime et qui le corrige. Qu'un homme du commun, par exemple, contre qui tout le monde a droit de s'élever, jure, s'emporte, blasphème et déshonore le saint Nom de Dieu; qu'il avance quelque proposition contraire à la sainte doctrine, aux bonnes mœurs, ou qu'il raille des choses saintes, en notre présence; je vous le demande, Qui est-ce qui ose s'opposer à cet esprit impie et corrompu? Vous le savez, on se contente d'en gémir, et personne n'a le courage ni la charité de le reprendre. Qu'une fille, qu'une femme du monde, que cette personne du sexe, quelle qu'elle soit, commence de donner dans le travers, et qu'elle fasse déjà parler toute une ville de sa conduite; c'est bien là, sans contredit, que la charité doit faire éclater tout son zèle, en tâchant de la ramener dans les voies du salut. Cependant où trouve-t-on de ces personnes charitables, qui, par des corrections salutaires, retirent ces pauvres âmes de l'affreux abîme où elles se précipitent? Quelle honte pour nous, et quelle est notre cruauté! s'écrie saint Bernard : si une bête de charge tombe dans un fossé, on l'aide à se relever. Hélas! nos frères et nos sœurs, rachetés du sang de Jésus-Christ, tombent tous les jours dans les enfers, et nous vivons dans un repos oisif, dans une langueur mortelle, sans nous mettre jamais en devoir de les préserver de ce cruel malheur : *Cadit asina, et est qui sublevet eam; perit anima, et non est qui adjuvet eam.* Qu'un intime ami même, si vous voulez, soit un joueur, un querel-

leur, un homme de bonne chère, pour ne pas dire un intempérant et un ivrogne; ah! n'est-ce pas alors que l'amitié et encore plus la charité devraient paraître avec bien plus d'ardeur et d'éclat pour le faire revenir adroitement de toutes ses passions? Cependant, qu'arrive-t-il? bien loin de le corriger, on est souvent le premier à le réveiller et à l'exciter, on est de toutes les parties qu'il propose, on épouse toutes ses querelles, on entre dans toutes ses passions, on applaudit à tous ses vices, et il n'y a point d'intempérance ni d'excès où l'on ne s'abandonne quelquefois, même sans goût, pour lui tenir compagnie et pour lui complaire. O misérable et funeste amitié! s'écrie saint Augustin, pernicieux amis, plus cruels que les ennemis mêmes! Car, dit ce saint Docteur, les ennemis, par aversion, par emportement, par vengeance, au milieu de cent calomnies vous disent quelquefois des vérités; vous pouvez tirer de leurs reproches au moins quelque idée de vos défauts pour vous en corriger : *Dicunt aliquando vera quæ corrigamus.* Mais, quel fruit tirez-vous d'une amitié lâche, flatteuse, libertine et trop complaisante, qui vous voit tomber dans le précipice, et qui, bien loin de vous écarter du péril, vous y jette elle-même! N'est-ce pas là qu'on pourrait appliquer cette belle parole de l'Ecclésiaste, Qu'il vaut mieux être repris par un homme sage, que d'être séduit par les flatteries des insensés : *Melius est à sapiente corrigi, quàm stultorum adulatione decipi* (1). Mais comment exercerait-on cette sainte charité d'égal à égal,

(1) Eccle. VII. 6.

puisque ceux qui y sont obligés, même par justice, négligent de le faire? Car enfin, qui doute qu'un père et une mère ne soient plus particulièrement obligés de corriger leurs enfants, soit par le devoir de la justice, parce que Dieu les en a chargés, et qu'ils doivent lui en répondre, soit par le devoir de la charité, à raison du rapport mutuel et de l'union plus intime qui est entre eux? Cependant, combien en est-il de ces parents malheureux, qui, par indolence pour le salut de leurs enfants ou par le trop grand amour qu'ils ont pour eux et qui les aveugle, ou même par la crainte qu'ils ont de les contrister et de leur déplaire, laissent croupir ces enfants dans la débauche et dans le péché, sans jamais les châtier, sans jamais les punir? Qui ne sait qu'un chef de famille est étroitement obligé, pour les mêmes raisons que je viens d'expliquer, de réprimer les sales discours, les impiétés, les imprécations, tous les désordres de leurs domestiques? Combien en est-il cependant qui ferment les yeux à tous ces scandales; ou parce qu'on craint de les aigrir, de les rebuter, et qu'ils ne prennent parti ailleurs; ou parce qu'ils sont habiles du reste, et qu'à l'égard de leur maître ils ont toute l'assiduité et toute l'adresse nécessaire que peut-être d'autres n'auraient pas? Qui est-ce qui ignore enfin, qu'un seigneur dans son domaine, qu'un juge dans ses terres, qu'un magistrat dans son ressort, qu'un capitaine dans sa compagnie, qu'un supérieur dans sa communauté, sont les uns et les autres spécialement obligés, par le devoir de la justice et de la charité tout ensemble, de réprimer, de corriger tous ceux qui sont sous leur conduite, et

de s'opposer comme des murs d'airain et comme des colonnes de bronze à toutes leurs criminelles entreprises? Cependant, on voit le désordre, on le voit, et bien loin d'y remédier, on le souffre, on le tolère, quelquefois même on l'autorise, parce qu'il faut, dit-on, ménager les esprits, et qu'un zèle vif et ardent, bien loin de guérir le mal, ne fait souvent que l'aigrir et l'irriter. Ménager les esprits, dites-vous? oui, sans doute, il faut les ménager et avoir pour eux beaucoup de condescendance et de charité; mais quelle condescendance, dites-moi, je vous prie, quel ménagement, quelle charité pour vos frères, que de les laisser ainsi croupir dans le péché, et que de les laisser perdre pour une éternité? Ah! mes frères, tant de ménagement et de condescendance qu'il vous plaira, pourvu toutefois que le vice soit corrigé, que le péché soit puni, que le scandale soit réparé, et que vos frères ne se damnent pas. Car enfin, comment pouvez-vous voir de sang froid, et sans que votre charité en soit alarmée, les âmes de vos frères se perdre et se précipiter avec fureur dans l'enfer, des âmes, dis-je, dont vous devez personnellement répondre au jugement de Dieu; et cela pour n'oser les reprendre et les corriger par une faiblesse de cœur, par une crainte servile, par un respect tout humain, et souvent même contre les reproches de votre propre conscience? Ne savez-vous pas que quelque bien que vous puissiez faire d'ailleurs, et quelque irréprochable que soit votre conduite, si, par une condescendance trop facile, vous souffrez que la religion et la piété soient attaquées et flétries, vous méritez d'être des anathèmes que Dieu rejettera, qu'il

confondra un jour, et sur qui il fera éclater toute la rigueur de ses jugements? Car quel droit, vous dit saint Augustin, pouvez-vous jamais avoir à l'héritage céleste, étant coupables d'autant de morts et de meurtres que vous aurez laissé damner de vos frères par le défaut d'une fraternelle et charitable correction? *Tot occidimus, quot ad mortem scientes ire sinimus.* Chose étonnante! cet homme serait, si vous voulez, un Saint, s'il était particulier; mais comme il est homme public, il sera un réprouvé, parce que la damnation des autres, qu'il n'a pas empêchée, attirera nécessairement la sienne. Ah! mes frères, quelle conclusion tirer de tout ceci, si ce n'est de nous corriger sans cesse les uns les autres avec beaucoup de discrétion et de douceur, ainsi que la charité chrétienne le demande de nous. Corrigeons donc le prochain, sans jamais nous lasser; mais corrigeons-le avec discrétion, c'est-à-dire, après nous être bien convaincu de sa faute, pour ne rien faire d'imprudent ni de trop précipité. Imitons en cela la conduite du Seigneur, qui ne voulut point faire descendre le feu du ciel sur Sodome et sur Gomorrhe, qu'il n'eût auparavant examiné lui-même sur les lieux les crimes dont ces deux villes infortunées étaient coupables : *Descendam et videbo* (1); pour nous apprendre par-là, dit saint Grégoire, à ne point précipiter notre jugement, lorsqu'il s'agit de corriger et de punir. Corrigeons le prochain, mais corrigeons-le dans un esprit de charité et de douceur, car c'est la charité qui doit être l'âme et le guide de cette belle

(1) Gen. xviii. 21.

vertu de la correction. Il faut, dit saint Chysostôme, l'avertir, et non pas le confondre; il faut le conseiller, et non pas l'accuser; il faut le redresser avec affection, et non pas s'élever contre lui avec insolence : *Non oportet improbare illum, qui peccato aliquo sit prœventus, nec insolenter obruere, sed clementer monere; nec persequi jurgio, sed juvare consilio; nec cum insolentia in eum erigi, sed cum dilectione corrigere.* Faites-lui connaître la charité que vous avez pour lui; persuadez-lui bien que ce n'est point pour le diffamer, mais pour le servir et le guérir, que vous le reprenez de son péché : jetez-vous à ses pieds, et n'ayez pas même honte de les lui baiser, si cela peut servir à sa véritable conversion. Les médecins en usent souvent de la sorte, quand ils ont des malades difficiles à traiter : *Declara caritatem erga peccatorem, persuade ipsi quòd condolens et curans, non traducere volens, peccati ipsum commonefacis. Apprehende pedes, osculare ne erubescas, si modò medere vis : hæc et medici faciunt sæpiùs, difficiles ægrotos habentes.* Si c'est un ami, (c'est toujours le même Docteur qui parle et qui nous instruit), avertissez-le tendrement : *Si amicus est, admoneatur leviter;* si c'est votre femme, corrigez-la sévèrement : *Uxor est, severissimè refrœnetur;* si c'est votre fils, un serviteur ou une servante, réprimez-les par un châtiment rigoureux : *Ancilla est, etiam verberibus compescatur.* Enfin, dit saint Paul, si c'est une personne avancée dans l'âge, constituée en dignité, distinguée par sa naissance, priez-les et exhortez-les comme vos pères : *Seniorem ne increpaveris, sed obsecra ut patrem* (1).

(1) I. Tim. v. 1.

En un mot, honorez la naissance, respectez la dignité, révérez la personne, mais condamnez toujours l'injustice et l'iniquité partout où elle se trouve. Mais, me direz-vous, ajoute le même saint Chrysostôme, je les ai priés, je les ai exhortés, j'ai tâché de les corriger, je les ai repris une fois, et ils ne m'ont pas écouté : *Sed dixisti semel, et non audivit.* Redites-leur deux, trois fois la même chose, et la leur répétez toujours, jusqu'à ce qu'enfin vous leur ayez persuadé de ne le plus faire. La véritable charité ne se lasse jamais : *Dic igitur bis et ter, et toties, donec persuaseris.* Dieu, tout charitable à notre égard, nous avertit tous les jours, et nous ne l'écoutons point; et cependant sa charité ne laisse pas pour cela de continuer de nous avertir : *Nobis quotidie loquitur Deus, nec alloqui desistit.* Usez-en, dit ce saint Docteur, avec le même soin et le même zèle envers le prochain : *Hanc tunc curam imitare circa proximum.* C'est ainsi, conclut ce Père, que, par de saintes, par de prudentes corrections, vous leur ferez connaître à tous l'ardente charité qui vous enflamme et qui vous anime pour eux, et que vous aurez enfin la douce consolation de les gagner tous à Jésus-Christ : *Lucratus eris fratrem tuum.* Mais il ne suffit pas de corriger prudemment le prochain, pour lui témoigner notre charité et notre amour; ce même amour et cette même charité nous obligent encore à le soulager généreusement dans tous ses besoins. Car, comme tout ce qui regarde le prochain est infiniment cher à la charité chrétienne; aussi, non contente de nous attacher à la sanctification de son âme, elle veut encore que nous prenions soin de son corps. Quatrième

et dernier devoir que la charité chrétienne nous impose à l'égard de nos frères. Renouvelez votre attention; je n'en dis qu'un mot.

C'est toujours saint Paul qui parle. Mes frères, dit ce grand Apôtre, nous ne sommes tous qu'un même corps en JÉSUS-CHRIST; il est notre chef, et nous avons l'honneur d'être ses membres : *Unum corpus sumus in Christo* (1). Or voyez, dit-il, l'amour tendre et compatissant que les membres d'un même corps ont les uns pour les autres; voyez l'attention qu'ils ont tous à se soulager, à s'entre-secourir dans leurs besoins, et à se faire tous un mal commun de l'infirmité d'un seul : *Si quid patitur unum membrum, compatiuntur omnia membra* (2). Si le pied souffre, l'œil ne dit point : C'est son affaire, qu'il y pense; je ne m'en mêle pas, il n'y va de rien pour moi. Non; mais l'œil, la tête, les mains, le corps entier s'intéresse au mal de cette partie qui, toute basse et tout éloignée qu'elle est, mérite l'inquiétude et l'application du tout : *Pro invicem sollicita sunt membra* (3). C'est ainsi, mes frères, que par la plus juste et la plus touchante de toutes les comparaisons, l'Apôtre veut nous faire sentir à quoi nous engage la charité que nous devons avoir pour nos frères. Vous le comprenez, chrétiens, la véritable charité fut toujours bienfaisante. Elle nous engage, non-seulement à être sensible à leurs peines et à y compâtir, en pleurant avec ceux qui pleurent et en nous affligeant avec ceux qui sont dans l'affliction, comme dit l'Apôtre : *Flere cum flentibus* (4); mais en-

(1) Rom. XII. 5. — (2) I. Cor. XII. 26. — (3) I. Cor. XII. 25. — — (4) Rom. XII. 15.

core à les consoler, à les soulager, à leur prêter secours, et à les aider à propos. Elle nous engage non-seulement à leur souhaiter toute sorte de biens, mais même à les prévenir, à les servir, à leur rendre toute sorte de bons offices, et à leur faire plaisir selon toute l'étendue de notre pouvoir. Elle nous engage à pourvoir à leurs besoins et à tous leurs maux, non-seulement quand ils nous sont connus, mais même à nous en informer, à les rechercher, et à tâcher de les découvrir par une sainte vigilance, afin d'y remédier avec une affection également prompte et ardente. Elle nous engage enfin à éviter autant que faire se peut tout ce qui pourrait les irriter, les contrister et leur déplaire; fallût-il pour cela nous gêner, nous contraindre, nous mortifier, nous relâcher de nos intérêts, sacrifier notre repos, notre gloire et même notre vie, à l'exemple de JÉSUS-CHRIST notre divin Maître, que saint Jean nous propose pour modèle de la plus parfaite charité. Car enfin, dit cet Apôtre, si JÉSUS-CHRIST a donné sa vie pour nous, ne devons-nous pas nous-mêmes être aussi toujours prêts à exposer la nôtre pour nos frères?

Telles sont, mes frères, les obligations que la charité chrétienne nous impose. Mais où la trouver aujourd'hui cette charité généreuse et bienfaisante, parmi les hommes? parmi les hommes, dis-je, tels que ceux avec qui nous vivons? qui, pour la plupart, ne sont bons que pour eux-mêmes, qui ne se croient chargés que d'eux-mêmes, qui ne sont occupés que d'eux-mêmes et de leurs propres intérêts; qui ne connaissent, disent-ils, les besoins de personne, mais qui

ne les ignorent, dans le fond, que parce que, par une indolence et une insensibilité que rien n'émeut, ils ne veulent point, pour qui que ce soit, se donner la moindre peine ni se causer le moindre embarras, jusques-là même qu'on ne peut demander à ces indignes amateurs de leur repos le moindre petit service, sans passer souvent pour importun, ou sans s'exposer à quelque parole désobligeante de leur part. Aveuglement et insensibilité bien étrange, mes frères! S'agit-il de quelque affaire qui nous regarde ou de quelque intérêt qui nous touche, nous sommes actifs, vigilants, laborieux, patients, infatigables; point de ressorts que nous ne sachions faire jouer; point d'obstacle que nous n'ayons le secret de rompre; en un mot, nous n'oublions, nous n'épargnons et nous ne ménageons rien. Mais s'agit-il des intérêts de nos frères, et de leur faire plaisir dans le besoin, nous voilà tout d'un coup, pour ainsi dire, transformés en d'autres hommes, sans ardeur, sans action, sans application, sans force, sans adresse, sans autorité, sans pouvoir; nous oublions tout, nous épargnons tout, nous ménageons tout. Cependant, avec tout cela, l'on se flatte de ne pas manquer de charité envers le prochain. On se flatte de l'aimer en effet, parce qu'on sent quelquefois au-dedans de soi-même certains mouvements d'une tendresse et d'une compassion stérile et inutile. Mais quelle erreur et quelle plus déplorable illusion! Quoi! mon cher auditeur, votre frère est dans le besoin, vous ne le soulagez pas, et vous dites que vous l'aimez! Il est opprimé par la violence, vous le laissez périr sans secours, et vous voulez nous persuader que

vous l'aimez! Il est hors d'état de vous satisfaire : au lieu de lui prolonger le terme de son paiement, comme la nécessité de ses affaires le demande et la charité l'exige de vous, vous le poursuivez sans miséricorde, vous l'accablez, vous le ruinez; et vous osez vous flatter, après toutes ces cruautés, que vous l'aimez! Quoi! mes frères, des foules de malheureux se présentent tous les jours à vous pour implorer votre assistance; tantôt ce sont de pauvres mendiants à qui il ne reste qu'un souffle de vie; tantôt ce sont de pauvres enfants orphelins à qui l'on vient de ravir les restes de leur héritage : tantôt ce sont des malades ou des prisonniers mal soignés et dépourvus de tout secours; tantôt ce sont des veuves abandonnées ou de jeunes filles exposées au double péril de la mort et de l'infamie : et bien loin de vous attendrir sur tous ces malheurs, et de vous porter à soulager vos frères dans de si pressants besoins, vous les oubliez, vous les négligez, vous les méconnaissez, vous les abandonnez, que dis-je? souvent même, dans l'excès de votre emportement, vous insultez à leur indigence et à leur misère; et vous avez encore après cela, la témérité de nous assurer que vous les aimez! Et moi, je vous déclare, de la part de Dieu, que vous ne les aimez pas. Car tout amour, dit saint Augustin, qui n'est point réel et effectif, ne mérite d'être regardé que comme un amour faux et chimérique. Voyez, je vous prie, voyez quel a été l'amour que Dieu a eu pour nous, amour qui doit être le modèle de celui que nous devons avoir pour nos frères. Dieu nous a aimés, et son amour l'a porté à nous donner son Fils unique : *Sic*

Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret (1). Ce Fils unique nous a aimés, et son amour l'a porté à se livrer pour nous : *Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me* (2). Si donc vous prétendez aimer vos frères, en ne voulant point les soulager, les secourir, en ne voulant jamais rien faire pour eux, il faut conclure, dit saint Jean, que vous êtes dans l'erreur et dans la plus damnable de toutes les illusions, puisque réellement vous ne les aimez pas. Mais ne les aimant point, et leur fermant ainsi les entrailles de votre charité, comment ne craignez-vous pas que Dieu, dans sa colère, ne vous ferme le sein de sa miséricorde, et que le Ciel, ce séjour de charité, de paix et de délices, ne vous soit également fermé pour toujours? Ah! n'en doutez point, chrétiens, chrétiens durs et insensibles, le Ciel ne dut être jamais l'héritage des chrétiens qui n'aiment pas leurs frères; c'est un article de notre foi, au contraire, que tous ceux qui n'auront pas été miséricordieux et charitables envers leur prochain, seront eux-mêmes jugés sans miséricorde et condamnés sans ressource : *Judicium sinè misericordia illi, qui non fecit misericordiam* (3). Ah! quelle étrange différence alors entre vos frères et vous? Vos frères, tout pauvres, tout humiliés, tout dépouillés, tout abandonnés qu'ils sont, s'ils souffrent patiemment leurs misères, iront avec le pauvre Lazare dans le sein d'Abraham, pour y jouir d'une immortelle gloire; mais vous, pour les avoir négligés, méconnus, méprisés, pour ne les avoir pas généreusement secou-

(1) Joan. III. 16. — (2) Galat. II. 20. — (3) Jacob. II. 13.

rus dans leurs besoins, vous tomberez, avec le mauvais riche, dans l'enfer, pour y être éternellement tourmentés dans les flammes : *Crucior in hac flamma* (1). Voilà, chrétiens, les terribles réflexions avec lesquelles je vous laisse; et je finis par la belle et salutaire leçon que faisait saint Paul, à ce sujet, aux Colossiens, et qui renferme en quatre mots tout cet important Discours.

Revêtez-vous, mes frères, leur disait-il, comme élus de Dieu, saints et bien-aimés, revêtez-vous envers le prochain de tendresse, d'entrailles de miséricorde, de bonté, d'humilité, de modestie et de patience : *Induite vos sicut electi Dei, sancti, et dilecti, viscera misericordiæ, benignitatem, humilitatem, modestiam, patientiam* (2). A la place de ce cœur insensible et de ces entrailles dures et impitoyables que vous avez pour les besoins de vos frères, prenez un cœur tendre et compatissant, et des entrailles que la miséricorde et la piété ramolissent : *Induite vos viscera misericordiæ.* Revêtez-vous de patience, pour supporter patiemment tous leurs défauts : *patientiam;* revêtez-vous de modestie, pour les édifier constamment par une vie sainte et irréprochable : *modestiam;* revêtez-vous d'humilité, pour les corriger prudemment et avec succès de leurs fautes : *humilitatem;* revêtez-vous de bonté, pour les soulager généreusement dans tous leurs besoins : *benignitatem;* enfin, revêtez-vous de tous les précieux effets de la charité, qui est le lien de la perfection, et qui fera que votre prochain trouvera tout en vous : *Super omnia*

(1) Luc. xvi. 24. — (2) Colos. iii. 12.

autem hæc, caritatem habete, quod est vinculum perfectionis (1). Oui, pénétrés de cette sainte charité, votre prochain trouvera dans chacun de vous tout ce qu'il peut désirer : un frère, pour l'aimer et le traiter en frère; un soutien, pour l'appuyer et l'aider dans les rencontres; un patron, pour s'intéresser en sa faveur et le défendre; un conseil, pour lui communiquer ses lumières et le diriger; un confident à qui il puisse découvrir son âme et déclarer avec assurance ses pensées; enfin un consolateur et un ami qui prenne part à ses peines et qui s'emploie à le soulager dans tous ses besoins. C'est ainsi qu'après vous être rendus ici-bas les uns envers les autres tous ces mutuels devoirs de la charité, vous mériterez tous de vous aimer éternellement en Dieu, dans le Ciel, que je vous souhaite, mes frères, Au nom du Père, etc.

(1) Colos. III. 14.

FIN DU TOME SIXIÈME.

TABLE

DU TOME SIXIÈME.

Avis de l'Éditeur pour la seconde Édition en 7 volumes. (1827.) Page j

SERMON sur le Salut. 1

Fragments sur le même sujet. 32

Sermon sur la Mort. 37

Fragments sur le même sujet. 77

SERMON sur le Jugement général. Triomphe des Élus. 82

Autre EXORDE du même Discours. 117

Autre EXORDE. 119

Autre Exorde. Pour le jour de l'Ascension. 120

Fragments sur le même sujet. 123

SERMON sur le Jugement général. Damnation des pécheurs. 138

Fragments sur le même sujet. 191

Fragments sur l'Enfer, se rapportant à la page 174 du tome I. 193

Fragment sur le Péché des Chrétiens, se rapportant à la page 236 du tome II. 200

Fragment qui complète le Sermon sur le petit nombre des Élus, inséré dans le tome II. 204

SERMON sur la Charité envers le prochain. Le précepte. 211

Fragments sur le même sujet. 244

SERMON sur la Charité envers le prochain. La pratique. 267

FIN DE LA TABLE DU TOME SIXIÈME.